

MORALE UNIVERSELLE.

TOME SECOND.

Naturâ duce utendum est : hanc ratio observat, hanc consulit : idem est ergò beatè vivere, et secundum Naturam.

SENECA, de vitâ beatâ, cap. 8.

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE, N° 5.

LA MORALE

UNIVERSELLE,

OU

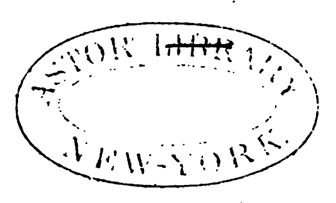
LES DEVOIRS DE L'HOMME

FONDÉS SUR SA NATURE;

par le baron d'Holbach.

PRATIQUE DE LA MORALE.

TOME SECOND.



PARIS,

MASSON ET FILS, LIBRAIRES, RUE DE TOURNON, N° 6.

1820.

LA MORALE
UNIVERSELLE.

SECTION QUATRIÈME.

MORALE DES PEUPLES, DES SOUVERAINS, DES GRANDS, DES RICHES, etc., et DEVOIRS DE LA VIE PUBLIQUE ET DES DIFFÉRENS ÉTATS.

CHAPITRE PREMIER.

Du droit des gens ou de la morale des nations, et de leurs devoirs réciproques.

Nous avons jusqu'ici tâché d'établir les principes de la morale sur la nature de l'homme. En donnant l'analyse et la définition des vertus et des vices, nous avons fait sentir les avantages inestimables des unes, et les conséquences déplorables des autres. Cet examen nous a mis à portée de découvrir les motifs naturels les plus capables d'exciter les hommes au bien et de les détourner du mal, et ces motifs se sont trouvés fondés sur leurs propres intérêts. Enfin nous avons fait connaître la nature et le but de la vie sociale et les devoirs qu'elle impose. Appliquons maintenant les faits ou les expériences morales que nous avons recueillis aux différentes sociétés dont la terre

est peuplée. Considérons les devoirs de l'homme dans ses états divers, ou sous les rapports variés qu'il peut avoir avec les êtres de son espèce : commençons par examiner les devoirs réciproques des nations qui se sont partagé les différentes contrées de notre globe.

Le genre humain entier forme une vaste société, dont les nations diverses sont des membres répandus sur la face de la terre, éclairés, échauffés par le même soleil, entourés par les eaux du même océan, conformés de la même manière, sujets aux mêmes besoins, formant les mêmes désirs, occupés du soin de se conserver, de se procurer le bien-être et d'écarter la douleur. La nature ayant rendu semblables, à ces égards, tous les citoyens du monde, il s'ensuit que la conformité de leur essence les rapproche, met des rapports entre eux, fait qu'ils agissent de même, et que leurs actions ont une influence nécessaire sur leur existence, sur leur bonheur ou leur malheur réciproques.

De ces principes incontestables il faudra nécessairement conclure que les peuples sont liés à d'autres peuples par les mêmes liens, par les mêmes intérêts; que chaque homme dans une nation ou société particulière est lié à chacun de ses concitoyens : conséquemment chaque nation doit observer envers les autres nations les mêmes devoirs, les mêmes règles que la vie sociale prescrit à chaque individu envers les membres d'une société particulière. Une nation est obligée, pour son propre intérêt, de pratiquer les mêmes vertus que tout homme doit montrer à son semblable, fût-il étranger ou inconnu. Un peuple doit

la justice à un autre peuple, c'est-à-dire, est obligé de respecter ses droits, ses possessions, sa liberté, son bien-être, par la même raison que tout peuple veut qu'on respecte ces choses dont il jouit lui-même. Si, comme on l'a suffisamment prouvé, la justice est la source commune de toutes les vertus sociales, il s'ensuit nécessairement qu'elle prescrit à chaque peuple de prêter aux autres peuples les secours de l'humanité, de leur montrer de la bienveillance, de la compassion dans leurs calamités, de la protection dans leur faiblesse, de la reconnaissance pour leurs services, de la sincérité et de la fidélité dans les conventions réciproques ou traités. Il s'ensuit encore des mêmes principes que, pour entretenir l'union et la paix, si utiles à la félicité mutuelle des nations, un peuple, en vue de ces avantages, doit montrer de la générosité aux autres peuples, sacrifier à la concorde et à la gloire une portion même de ses droits; ne point faire sentir aux autres le poids de son orgueil et de sa supériorité; enfin il ne doit pas manquer aux égards que des citoyens du monde sont en droit d'exiger les uns des autres.

Des peuples limitrophes se doivent évidemment les bons offices et l'assistance que se doivent réciproquement des voisins dans une même cité. Les peuples alliés, c'est-à-dire que des intérêts communs unissent plus intimement, sont des amis et doivent dès-lors observer les devoirs toujours sacrés de l'amitié. Les nations éloignées les unes des autres se doivent au moins réciproquement l'équité et l'humanité, que nul habitant de la terre n'a le droit de méconnaître. Les nations en guerre doivent, pour leur

intérêt propre, mettre à leur haine, à leur colère et à leurs vengeances les bornes fixées par l'équité, par la juste défense de soi, par l'humanité, par la pitié, toujours faites pour reprendre leurs droits sur les hommes raisonnables, et pour les attendrir sur le sort des malheureux.

Tels sont évidemment les devoirs que la nature impose aux nations comme à tous les autres hommes. Tels sont les principes du droit des gens, qui n'est au fond que la morale des peuples. Faute de faire attention à des vérités si claires, on a cru que la morale, destinée à régler les actions des particuliers, n'était point faite pour les peuples ou pour les chefs qui les représentent. On a prétendu que les souverains et les états étaient toujours dans un état de nature, que l'on a constamment opposé à l'état social. Mais cet état de nature est visiblement une chimère, une abstraction toute pure. Il exista toujours une famille, qui en se multipliant fit éclore plusieurs familles ou sociétés, d'où naquirent des nations qui se choisirent des souverains. Jamais, comme on l'a prouvé, l'homme ne fut isolé sur la terre. Dès qu'il y eut plusieurs familles, sociétés ou nations, il s'établit entre elles des rapports plus ou moins intimes, en raison de leurs positions et de leurs besoins réciproques; ces rapports et ces besoins produisirent des devoirs, dont l'assemblage est l'objet de la morale.

D'ailleurs, si la morale doit se fonder sur la nature de l'homme, elle doit convenir à l'homme dans son état de nature, et par conséquent elle est faite pour régler la conduite des nations, même dans l'état de nature où l'on suppose qu'elles sont restées. Ainsi

sous quelque point de vue que l'on envisage les hommes, soit qu'on les voie partagés en grandes ou petites masses, ils sont toujours sous l'empire de la morale; les mêmes règles sont faites pour les obliger tous; ils seront soumis aux mêmes devoirs; ils seront forcés de s'y conformer, sous peine d'encourir tôt ou tard les châtimens attachés par la nature même des choses à la violation de ses lois.

Les hommes, soit séparés, soit en masse, dans tous les temps et dans tous les lieux, sont les mêmes. Les nations sont susceptibles des mêmes passions et tourmentées des mêmes vices que les individus; elles ne sont en effet que des amas d'individus. Les mœurs nationales, les usages, bons ou mauvais, les opinions vraies ou fausses des peuples, ne sont jamais que les résultats soit de l'ignorance, soit de la raison plus ou moins exercée du plus grand nombre de ceux dont un corps politique est composé. Un peuple n'est guerrier que parce que les passions du plus grand nombre sont tournées vers la guerre. Un peuple n'est commerçant que parce que les désirs du plus grand nombre sont tournés vers les richesses que le commerce procure. Un peuple est fier parce que tous les citoyens s'enorgueillissent de leurs succès, de leur bonne fortune, de leurs richesses, etc. Un peuple est injuste, inhumain, sanguinaire parce que les hommes qui le composent sont élevés et nourris dans des principes insociables.

Ce sont communément les législateurs et les chefs des peuples qui fomentent en eux les passions, les goûts, les vices, les préjugés et les folies dont on les voit tourmentés. Le brigand Romulus rassembla de

tous côtés des brigands; ceux-ci formèrent, pour le malheur de la terre, une race de brigands ou de guerriers qui ne connurent d'autre vertu, d'autre honneur, d'autre gloire que d'opprimer ou de vaincre tous les peuples du monde. L'ambitieux Mahomet fait d'une troupe d'Arabes des forcenés qui se font un principe religieux de conquérir et de répandre les rêveries du Koran.

La gloire attachée dans presque tous les pays à la conquête, à la guerre, à la bravoure, est visiblement un reste de mœurs sauvages qui subsistaient chez toutes les nations avant qu'elles fussent civilisées : il n'est guère de peuples qui soient encore détrompés de ce préjugé si fatal au repos de l'univers. Les sociétés mêmes qui devraient sentir le mieux les avantages de la paix, admirent les grands exploits, attachent une idée noble au métier de la guerre, et n'ont pas pour les injustices et les forfaits qu'elle entraîne toute l'horreur qu'ils mériteraient.

Qu'est-ce en effet que faire la guerre (excepté dans le cas d'une juste défense), sinon la violation la plus criante des droits les plus saints de la justice et de l'humanité ? Si un assassin, un voleur, un brigand paraissent des hommes détestables, quelle indignation ne devrait pas exciter dans tous les cœurs un peuple conquérant qui, pour satisfaire son ambition, pour augmenter ses domaines, pour assouvir son avarice, sa vengeance et sa rage, et quelquefois pour contenter les caprices de sa vanité, fait périr des millions d'hommes, inonde les campagnes de sang, réduit les villes en cendres, ravage en un instant les espérances du laboureur, et, placé

insolemment sur les débris des nations et des trônes, s'applaudit de ses crimes, se glorifie des maux sans nombre qu'il a fait souffrir au genre humain. « Pen-
» dant la guerre, dit Thucydide, l'avarice se réveille,
» la justice est terrassée, la violence et la force
» règnent, la débauche se donne un libre essor, le
» pouvoir est entre les mains des plus méchans des
» hommes, les bons sont opprimés, l'innocence est
» écrasée, les filles et les femmes sont déshonorées,
» les contrées sont ravagées, les maisons sont brû-
» lées, les temples sont détruits, les tombeaux sont
» violés. . . . . Enfin la famine et la peste suivent
» constamment les pas de la guerre. »

Tels sont les jeux qui servent d'amusement à des peuples forcenés, guidés par des chefs dépourvus de justice et d'entrailles. Si quelque chose semble devoir rabaisser l'homme au-dessous de la bête, c'est sans doute la guerre. Les lions et les tigres ne combattent que pour satisfaire leur faim; l'homme est le seul animal qui de gaîté de cœur et sans cause vole à la destruction de ses semblables et se félicite d'en avoir beaucoup exterminé. Pendant la longue durée de la république romaine il serait très-difficile peut-être de trouver une seule guerre légitime : si le Romain féroce fut attaqué par d'autres peuples, ce fut communément pour le punir de quelque entreprise injuste dont il s'était lui-même rendu coupable le premier.

Mais la nature prend soin de châtier tôt ou tard ces peuples odieux qui se déclarent les ennemis du genre humain : forcés d'acheter leurs conquêtes et leurs victoires par leur propre sang, ils s'affaiblissent

nécessairement, les richesses amassées par la guerre les corrompent et les divisent (1). Des guerres civiles vengent les nations opprimées; le peuple ennemi de tous les peuples est assailli de toutes parts, son empire devient la proie de cent nations barbares dont ses violences avaient provoqué la colère. Telle fut la destinée de Rome, qui, après avoir dépouillé, ravagé, désolé le monde connu, devint enfin la proie des Goths, des Visigoths, des Hérules, des Lombards, etc.

D'ailleurs un peuple continuellement en armes ne peut jouir long-temps ni d'un bon gouvernement ni d'un bonheur véritable et permanent. La guerre amène toujours la licence; les lois se taisent au bruit des armes; des soldats insolens croient qu'elles ne sont pas faites pour eux : les chefs se divisent, se combattent, se rendent maîtres de l'état affaibli par d'affreuses convulsions : le vainqueur, croyant assurer sa conquête, devient tyran : ainsi le despotisme achève de ruiner jusque dans ses fondemens la félicité publique; il anéantit tout d'un coup la justice, la liberté, les lois (2). Tel est communément l'écueil où vont échouer les états qui se sont

(1) . . . . *Sævior armis*
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
JUVÉNAL, sat. 6, vers 292.

(2) « Votre ville, disait Numa aux Romains, est si accoutumée » aux armes, et tellement enflée de ses succès, qu'on voit bien » qu'elle ne veut que s'agrandir et commander aux autres; il serait » donc ridicule de vouloir enseigner à servir les dieux, à aimer la » justice, à haïr la violence et la guerre, à un peuple qui demande » bien plus à suivre un général qu'à obéir à un roi. » Voyez PLUTARQUE, *Vie de Numa Pompilius.*

enivrés de la vanité des conquêtes; c'est ainsi que par leurs guerres injustes tous les grands peuples de la terre n'ont eu que la gloire fatale de se détruire successivement.

Un peuple toujours en guerre ne peut être ni libre ni bien gouverné. *Mars*, dit le poëte Timothée, *est le tyran, mais le droit est le souverain du monde.* Un peuple sans cesse armé est un furieux qui tôt ou tard tourne sa rage contre lui-même. Il n'est point de nation qui n'ait le plus grand intérêt au maintien de l'ordre, de la justice, de la paix (1). Les guerres fréquentes sont incompatibles avec la population, l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts utiles, qui seuls peuvent rendre les états fortunés. La guerre, par les dépenses qu'elle exige, accable et décourage le citoyen laborieux, s'oppose à son activité, met des entraves au négoce, dépeuple les campagnes, et ruine communément un royaume pour conquérir une forteresse ou une province, qu'elle commence ordinairement par ravager avant d'en prendre possession. *J'aime mieux*, disait Marc-Aurèle, *conserver un seul citoyen que de détruire mille ennemis*. L'économie du sang des hommes est la première des vertus que l'on devrait enseigner aux souverains ou les forcer de pratiquer.

Si nous consultons les annales du monde, nous verrons que la guerre fut de tout temps le principe de la ruine des empires les plus formidables et qui paraissaient pouvoir se flatter de la plus longue durée.

---

(1) Plutarque appelle *divin* l'amour que Nicias avait pour la paix. Voyez la *Vie de Nicias*. Voyez *idem*, dans la *Vie de Démétrius*.

Les états les plus vastes ne procurent à ceux qui se sont injustement agrandis que le funeste avantage d'avoir perpétuellement à combattre de nouveaux ennemis, des voisins alarmés par les projets des conquérans ambitieux. Aucun pays n'améliorera son sort par les plus vastes conquêtes; le plus grand état est communément le plus mal gouverné. En étendant leurs limites, jamais les rois n'ont augmenté ni leur puissance réelle ni le bonheur des peuples. *Les longues guerres*, dit Xénophon, *ne se terminent jamais que par le malheur des deux partis*. Agésilas, à la vue de la guerre du Péloponèse, si fatale à tous les Grecs, s'écria, *ô malheureuse Grèce! qui a fait périr elle-même autant de ses citoyens qu'il en eût fallu pour vaincre tous les barbares* (1)!

Les nations belliqueuses ont la folie de sacrifier ce qu'elles possèdent à l'espoir incertain de dominer, de jouer un grand rôle, de s'agrandir. Les plus vastes monarchies, formées par des guerres et des victoires, se sont affaissées sous le poids de leur propre grandeur. En un mot, sous quelque point de vue que l'on envisage la guerre, elle est une calamité pour ceux mêmes qui la font avec le plus de succès. Le vaincu se désole; et déjà son vainqueur n'est plus (2). Un empire peut-il jouir d'une vraie prospérité quand son ambition est cause que tous les citoyens gémissent

(1) Voyez PLUTARQUE, *Dits notables des princes*.

(2) *Flet victus, et victor interit*. ERASM. *Apopht.* Plutarque attribue la décadence de Sparte à la passion de s'agrandir et de dominer sur la Grèce; il ajoute que Lycurgue était bien persuadé qu'une ville qui veut être heureuse n'a pas besoin de conquêtes. Voyez PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*.

dans la misère, ou se font égorger pour étendre ses bornes?

Quoique les princes et les peuples ne semblent pas être jusqu'ici revenus de la fureur qui les pousse à la guerre, l'humanité pourtant a depuis quelques siècles fait des progrès relativement à la façon de la faire. Autrefois des peuples féroces exterminaient sans pitié les vaincus qui tombaient entre leurs mains, ou du moins leur faisaient subir le joug d'un esclavage souvent plus cruel que la mort : aujourd'hui la voix sainte de l'humanité se fait entendre même au milieu des combats; des mœurs plus douces ont fait abolir l'esclavage : l'on est parvenu à sentir qu'un ennemi était un homme, et que, pour acquérir le droit d'être humainement traité dans les revers de la fortune, il fallait épargner les vaincus. *C'est être,* dit Tite Live, *une bête féroce, et non pas un homme, que de croire que la guerre n'a pas des droits comme la paix* (1).

Les injustices de la guerre et les malheurs qui l'accompagnent ne sont-ils donc pas assez terribles pour que les hommes reconnaissent la nécessité de mettre quelques bornes à leurs fureurs? Ils écoutent à quelques égards la nature qui leur crie qu'il y a de l'infamie à exercer sa cruauté contre un ennemi qui ne peut plus nuire et qui rend les armes.

Lassés enfin de leurs cruautés, de leurs crimes

(1) *Truculenta est fera, non homo, qui in bellis nulla esse belli, ut pacis, jura censet : sed quidvis tùm licere judicat, neque sua jura sanctè servat.* TIT. LIV. *Histor.*

et de leurs folies, les peuples terminent leurs guerres par des traités, que l'on doit regarder comme des contrats ou des engagemens réciproques. L'équité, la bonne foi, la raison, devraient concourir à faire respecter ces conventions solennelles, dans lesquelles communément les parties contractantes prennent le ciel à témoin de leurs promesses : mais le ciel n'est pas capable d'en imposer à des hommes dépourvus d'équité : ces traités, communément imposés par la force à la faiblesse abattue, ou surpris par la ruse, sont presqu'à tout moment éludés ou rompus. N'en soyons point surpris, la violence, la fraude, la mauvaise foi, président pour l'ordinaire à tous les engagemens faits par des êtres dépourvus de droiture; et souvent la justice est forcée d'approuver la rupture des liens formés par l'iniquité. Il n'y a que des hommes équitables et traitant de bonne foi qui puissent acquérir des droits que la justice rend inviolables et sacrés (1).

Cette ambition si vaine et si fière ne rougit donc souvent pas de recourir en lâche au mensonge et à la fraude pour parvenir à ses fins ! Le parjure, la perfidie, la trahison, paraissent des moyens honorables aux grandes âmes de ces héros qui marchent à la gloire ! ne le croyons pas; les peuples et les rois

(1) Plutarque, dans la *Vie de Pyrrhus*, en parlant des politiques injustes, dit : « La guerre et la paix, ces noms si respectables, » sont pour eux deux sortes de monnaie dont ils se servent pour » leurs intérêts, et jamais pour la justice. Encore sont-ils plus » louables quand ils font une guerre ouverte que quand ils » déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié, de paix, ce » qui n'est qu'une trêve d'injustices et de crimes. »

se déshonorent lorsqu'ils manquent à la bonne foi. Les fourbes découverts finissent par ne plus tromper; ils laissent à leurs noms des taches ineffaçables aux yeux de la postérité. La meilleure politique pour les princes et les peuples, ainsi que pour les particuliers, sera toujours d'être vrais. Mais pour être sincère et vrai il faut être équitable; l'iniquité fut et sera toujours obligée de suivre des routes obliques et ténébreuses, incompatibles avec la droiture et la sincérité. Quiconque a des projets déshonnêtes est forcé d'employer la ruse, de se cacher avec soin, et de recourir bassement à la fraude, au mensonge, à la supercherie. Parmi les passions dont les peuples se trouvent agités comme les particuliers l'on doit compter l'avarice, la cupidité, qui souvent les mettent aux prises. Nous voyons des nations éprises de cette passion abjecte former le projet ridicule, impraticable, injuste, d'attirer dans leurs mains le commerce exclusif du monde. Polybe observe avec raison que *dans les états maritimes et livrés au commerce rien ne paraît honteux quand il donne du profit*: principe capable d'anéantir les mœurs et la probité, principe qui doit rendre chaque citoyen ou injuste ou avare, et qui dispose les âmes à la vénalité. D'ailleurs la cupidité des peuples semble perpétuellement se punir elle-même et frustrer ses propres vues. Des guerres entreprises à tout moment pour augmenter la masse des richesses nationales font réellement disparaître celles qui étaient acquises pour en obtenir d'imaginaires; un peuple avare sacrifie continuellement son bien-être, son repos, son aisance à l'espoir de

s'enrichir ; il se met dans l'indigence pour parvenir à l'opulence (1).

D'ailleurs cette opulence ne tarde pas à conduire la nation à sa ruine ; elle amène le luxe, qui traîne toujours à sa suite la mollesse, la débauche, les vices de toute espèce. L'avidité fut et sera toujours le principe de la destruction des empires. *Un état est malheureux quand il renferme des citoyens trop riches ou trop avides de richesses* (2). Platon refusa de donner des lois aux Cyrénéens parce qu'ils étaient trop riches. Les Arcadiens et les Thébains ayant demandé une législation à ce même philosophe, il voulut établir chez eux une plus grande égalité ; mais, comme les riches refusèrent d'y consentir, il les abandonna à leur mauvais sort, à leurs discussions intestines, à leurs vices. Un gouvernement montre des signes indubitables d'imprudence et de folie lorsqu'il inspire à ses sujets une passion forte pour les richesses, dont la nature est d'absorber bientôt toutes

(1) Voici comment un orateur moderne fait le tableau allégorique de la politique actuelle : « Un colosse sans proportions dans son » énorme stature ; sa tête excessive s'élève fièrement sur un corps » desséché...... Ses pieds s'appuient sur les deux mondes : sa main » droite est armée d'une épée, et dans sa gauche elle tient la plume » de la finance et la balance du commerce : impétueuse et sensible, » un souffle l'agite et la met en convulsion : toutes les parties de » la terre tremblent sous ses moindres mouvemens ; cependant, froide » dans sa fureur et méthodique dans ses violences, elle calcule en » combattant ; elle évalue les hommes avec des monnaies, et pèse » le sang avec des marchandises. » Voyez *Discours sur les mœurs*, *par* SERVAN.

(2) Cette pensée est d'Avidius Cassius ; elle est rapportée par Vulcatius Gallicanus *in vitâ Avid. Cassii*, cap. 13. Vid. *Hist. Aug. script.* tom. 1, edit. Lugd. Batav. 1671.

les autres et de faire disparaître toutes les vertus nécessaires à la société.

Ainsi les nations, de même que les individus, portent la peine des passions dont elles se laissent aveugler. Concluons donc que la modération, la tempérance, sont aussi nécessaires à la conservation et à la félicité permanente des peuples et des empires qu'à celle des particuliers. Concluons que la morale est faite pour guider les souverains et les nations. Concluons enfin que jamais la politique ne peut impunément séparer ses intérêts de ceux de la vertu, toujours utile aux hommes, sous quelque face qu'on les considère.

Ainsi, je le répète, la morale est la même pour tous les habitans du monde; les peuples sont obligés d'observer ses devoirs les uns envers les autres; ils ne peuvent les violer sans se nuire à eux-mêmes. La politique extérieure, pour être saine, ne doit être que la morale appliquée à la conduite des nations: « La politique, dit très-bien le savant traducteur » de Plutarque, n'est digne de louange que lors- » qu'elle est employée par la justice pour obtenir » un but louable (1). »

Si la raison pouvait se faire entendre des peuples ou de ceux qui dirigent leurs mouvemens, elle leur dirait d'être justes; de jouir eux-mêmes et de laisser jouir en paix les autres du sol et des avantages que

---

(1) Voyez DACIER, *Comparaison d'Alexandre et de César*. Il dit ailleurs: « La saine politique enseigne qu'il vaut mieux » gagner les hommes par la bonne foi que de s'en rendre maître » par les armes. » Voyez *idem*, *Comparaison de Phocion et de Caton*, tom. 6, pag. 551.

le destin leur accorde; de renoncer pour toujours à ces conquêtes criminelles qui attirent aux conquérans la haine du genre humain; de maudire ces guerres qui rassemblent à la fois tous les fléaux dont les hommes puissent être accablés; de ne recourir du moins à ces moyens terribles que lorsqu'ils sont indispensablement nécessaires à leur conservation, à leur sûreté, à leur bonheur réel; de gémir de ces victoires sanglantes qui s'achètent aux dépens du sang, des richesses et du bien-être de la patrie; de réunir leurs forces pour réprimer les projets de ces peuples remuans, ou de ces rois ambitieux qui ne trouvent la gloire qu'à troubler la tranquillité des autres; de chérir la paix, sans laquelle nul état ne peut être florissant et fortuné; de sacrifier de bon cœur à ce bien si désirable des intérêts frivoles, toujours indignes de lui être comparés; d'agir avec franchise, de respecter la bonne foi, qui seule peut faire naître et maintenir la confiance; de renoncer aux détours d'une politique tortueuse, également pénible et déshonorante pour les souverains et les peuples, et qui ne sert le plus souvent qu'à éterniser leurs sanglans démêlés; d'étouffer pour toujours ces haines nationales si contraires aux droits saints de l'humanité, à cette bienveillance universelle que doivent se montrer les êtres de la même espèce; de contenir dans de justes bornes l'amour de la patrie, qui devient un attentat contre le genre humain dès qu'il rend injuste et cruel; de cultiver chez eux les mœurs, l'agriculture, les arts utiles et agréables à la vie; d'y faire fleurir un commerce raisonnable; de se défendre d'une avidité inquiète et toujours

insatiable ; et surtout de se garantir des effets destructeurs du luxe, qui anéantit constamment l'amour du bien public et de la vertu pour élever sur ses ruines les vices, la vénalité, l'injustice, la rapine, la dissolution, l'indifférence pour la félicité générale, en un mot, les dispositions les plus contraires au bonheur de la société.

Telles sont en peu de mots les vérités et les leçons que la morale enseigne à toutes les nations de la terre. Tels sont les principes de la vraie politique, qui n'est que l'art de rendre les hommes heureux. Ils sont connus et sentis par tous les princes éclairés; tout leur prouve que leurs intérêts réels, leur gloire véritable, leur vraie grandeur, leur conservation propre et leur sûreté, sont inséparablement attachés au bien-être et aux vertus des peuples.

On nous parle sans cesse de la gloire des nations, de l'honneur des couronnes : cette gloire ne peut consister que dans un gouvernement qui rende les peuples fortunés, dans la félicité publique ; cet honneur consiste à mériter l'estime des autres nations.

Les peuples se déshonorent et se rendent coupables aux yeux des autres peuples par les mêmes crimes et les mêmes actions qui rendent les individus odieux ou méprisables. Les attentats, les perfidies, les iniquités des souverains retombent presque toujours sur les nations, que l'on regarde comme complices des excès auxquels on ne les voit pas refuser de se prêter. Voilà comme des peuples entiers acquièrent souvent la réputation d'être turbulens, inhumains, fourbes et sans foi : ils perdent la confiance et s'attirent l'indignation, la haine, la fureur des autres

sociétés. Un gouvernement qui manque à ses engagemens, qui viole ses promesses, soit envers ses sujets, soit envers les étrangers, ne diffère en rien d'un banqueroutier frauduleux, ou d'un prodigue insensé et fripon qui ruine ses créanciers; il anéantit son crédit, il se prive de ressources; il autorise la fraude et la mauvaise foi de ses sujets, il les rend suspects les uns aux autres, et méprisables aux yeux de tous les peuples du monde. C'est des souverains que dépend la bonne ou mauvaise renommée des nations, qui devraient être infiniment jalouses de leur honneur et de leur vraie gloire, auxquels tous les citoyens sont fortement intéressés. Les peuples, ainsi que les particuliers, font consister leur grandeur et leur gloire dans le pouvoir de nuire, de faire la loi aux autres, de rassembler une grande masse de richesses, d'être injustes impunément; en un mot, l'orgueil national consiste dans une sotte vanité, tandis qu'il devrait consister dans l'équité, dans la probité, dans un gouvernement sage qui procurerait le bonheur et la liberté, sans lesquels un peuple n'a aucune raison pour s'enorgueillir ou se préférer à d'autres (1).

Les hommes approuvent sans examen et par habitude, ou cherchent à imiter ce qu'ils ont dès leur enfance entendu louer et célébrer; telle est la source ordinaire des préjugés nationaux dont le vulgaire est imbu, et dont les personnes les plus sages ont souvent

---

(1) Agésilas ayant entendu nommer le roi de Perse *le grand roi;* « Eh! comment, s'écria-t-il, serait-il plus grand que moi, s'il n'est » pas plus juste et plus vertueux? » Voyez PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens.*

de la peine à se défaire totalement. Rien de plus propre à corrompre l'esprit et le cœur des princes et des peuples que la vénération peu raisonnée que l'on inspire communément à la jeunesse pour les grands hommes, les guerriers, les conquérans de l'antiquité, qui trop souvent méconnurent tous les principes de la morale. Des instituteurs imprudens ne parlent qu'avec emphase des Grecs et des Romains, qu'on vous fait regarder comme des modèles de sagesse, de vertu, de politique. L'on apprend dès l'âge le plus tendre à révérer comme des vertus le courage bouillant, la férocité barbare les attentats heureux, soit des héros fabuleux chantés par les poëtes, soit des grands capitaines qui ont subjugué des nations et rendu leurs nations fameuses. On représente comme des hommes divins et rares des Lacédémoniens farouches, injustes, sanguinaires; des Athéniens souvent souillés de crimes; et surtout des Romains toujours prêts à violer les droits les plus saints de l'humanité, et à sacrifier tous les habitans de la terre à l'insatiable patrie qui leur commandait des forfaits.

Grâces à ces instructions fatales les hommes s'accoutument à respecter la violence, l'injustice et la fraude dès qu'elles sont utiles à leur pays; les souverains se croient grands quand ils sont assez forts pour commettre de grands crimes à la face de l'univers; les peuples s'imaginent être couverts de gloire quand ils ont été les instrumens abjects des iniquités de leurs chefs, qui bientôt deviennent leurs tyrans. D'après ces idées il n'est presque personne qui n'admire ou ne justifie le Macédonien furieux dont la

témérité criminelle renversa le trône des Perses ; on révère les Emiles ; on est saisi de vénération au seul nom du destructeur de Carthage ; on applaudit dans un César le génie et les travaux qui, après avoir arrosé les Gaules de sang, le mirent en état d'enchaîner ses concitoyens.

C'est ainsi que dans les souverains et les sujets l'on voit se perpétuer l'ambition, la passion de jouer un grand rôle, la fureur de faire trembler ses voisins, la folie des conquêtes. Les exemples de tant de prétendus héros font éclore de siècle en siècle des insensés et des pervers qui communiquent leur frénésie à leurs peuples imprudens, et qui, sûrs d'être applaudis, s'illustrent par des forfaits que l'on appelle exploits; encouragés par les éloges des poëtes et d'un vulgaire imbécile, les princes ne se croient puissans que pour avoir fait beaucoup de mal au genre humain; et les peuples se croient estimables quand ils ont eu l'honneur de seconder avec courage leurs infâmes projets. La grandeur, dans l'opinion de la plupart des hommes, consiste dans le funeste avantage de faire bien des malheureux.

Loin de nous faire admirer des peuples destructeurs qui ont ravagé la terre, l'histoire devrait montrer que les nations injustes n'ont jamais travaillé qu'à se forger des fers; les conquêtes font des tyrans, jamais elles n'ont fait des peuples fortunés. Des lois sages, appuyées par la volonté constante des nations, devraient pour toujours lier les mains de ces potentats fougueux qui, peu capables de s'occuper du bien-être de leurs propres sujets, ne songent qu'à faire sentir leurs coups à leurs voisins. Pour être grand et

respectable, un peuple doit être heureux; ni ses armées, ni ses richesses, ni l'étendue de ses provinces ne lui procureront une vraie félicité, qui ne peut être que l'effet de ses vertus. Une nation sera toujours puissante et respectée lorsqu'elle sera composée de citoyens réunis sous des chefs vertueux. Une nation guerrière, turbulente, avide du bien des autres, devient l'objet de la haine universelle, et finit tôt ou tard par succomber sous les efforts des ennemis qu'elle s'est faits.

CHAPITRE II.

Devoirs des souverains.

GOUVERNER les hommes, c'est avoir le droit d'employer les forces remises par la société dans les mains d'une ou de plusieurs personnes pour obliger tous ses membres à se conformer aux devoirs de la morale. Ces devoirs, comme nous l'avons prouvé ci-devant, sont contenus dans le pacte social, par lequel chacun des associés s'engage à être juste, à respecter les droits des autres, à leur prêter les secours dont il est capable, à concourir de toutes ses forces à la conservation du corps, sous la condition qu'en échange de son obéissance et de sa fidélité à remplir ses devoirs, la société lui accordera protection pour sa personne et pour les biens que son industrie et son travail ont pu légitimement lui procurer.

D'après les principes répandus dans cet ouvrage, il est évident que ce pacte renferme tous les devoirs de la morale, puisqu'il engage chaque citoyen à se conformer aux règles de l'équité, qui est la base de toutes les vertus sociales, et à s'abstenir de tous les crimes ou vices, qui sont, comme on a vu, des violations plus ou moins marquées de ce contrat fait pour lier tous les membres de la société.

Mais, comme les passions des hommes leur font souvent perdre de vue leurs engagemens, ou comme leur légèreté leur fait souvent oublier que leur bien-être propre est lié à celui de leurs associés, il fallut dans chaque société une force toujours subsistante,

qui veillât sur tous les membres du corps politique, et qui fût capable de les ramener sans cesse à l'observation des devoirs qu'ils semblent méconnaître. Cette force se nomme *gouvernement.* On peut le définir la force de la société destinée à obliger ses membres de remplir les engagemens du pacte social. C'est par le moyen des lois que le gouvernement exprime la volonté générale, et prescrit aux citoyens les règles qu'ils doivent suivre pour la conservation, la tranquillité, l'harmonie de la société.

L'autorité du gouvernement est juste, parce qu'elle a pour objet de procurer à tous les membres de la société des avantages que leurs désirs inconsidérés, leurs intérêts mal entendus et discordans, leur inexpérience et leur faiblesse les empêcheraient d'obtenir par eux-mêmes. Si tous les hommes étaient éclairés ou raisonnables, ils n'auraient aucun besoin d'être gouvernés; mais, comme ils ignorent ou semblent méconnaître et le but qu'ils doivent se proposer et les moyens d'y parvenir, il faut que le gouvernement, en leur présentant la raison publique exprimée par la loi, les remette dans la voie dont ils pourraient s'écarter. *Le magistrat,* dit Cicéron, *est une loi parlante* (1).

D'après leurs circonstances variées et leurs besoins divers, les nations ont donné des formes différentes à leurs gouvernemens : les unes ont remis l'autorité publique entre les mains d'un seul homme; et ce gouvernement s'est appelé *monarchique* : les autres

---

(1) *Verè dici potest magistratum legem esse loquentem; legem autem, mutum magistratum.* CICERO, *de Legib.* lib. 3, cap. 1.

ont déposé le pouvoir de la société entre les mains d'un nombre plus ou moins grand de citoyens distingués par leurs vertus, leurs talens, leurs richesses, leur naissance ; et ce gouvernement se nomme *aristocratique*. D'autres ont conservé l'autorité tout entière; alors le peuple se gouverna lui-même ou du moins par des magistrats de son choix ; ce gouvernement fut nommé *démocratique*. D'autres nations ont fait un mélange de ces différentes manières de gouverner, elles ont cru trouver des avantages à combiner ensemble les trois formes de gouvernement dont on vient de parler; ce mélange produisit ce qu'on appelle un gouvernement *mixte*. L'on nomme gouvernement *absolu* celui dont la nation n'a point limité les droits par des conventions expresses; l'on appelle *limité* celui dont l'autorité est resserrée par des règles expresses, imposées par la nation à ceux qui la gouvernent. Les dépositaires de l'autorité sociale se nomment *souverains*, quelle que soit la forme du gouvernement adopté par une société.

Des spéculateurs ont long-temps et vainement disputé pour savoir quelle était la meilleure forme de gouvernement, c'est-à-dire la plus conforme au bien des sociétés, la plus capable de procurer le bonheur aux nations. Mais le but de tout gouvernement est toujours le même; il ne peut être que la conservation et la félicité de la société gouvernée; ses droits sont toujours les mêmes, quelque forme qu'on lui donne, puisqu'il n'y a que l'équité qui puisse conférer des droits réels et valables. Son autorité, soit qu'elle ait des limites prescrites, soit qu'on ait oublié de lui fixer des bornes, est toujours également tempérée

ou limitée par l'avantage qu'elle doit procurer à la société sur laquelle on l'exerce : une autorité exercée sans profit pour la société, ou qui serait contraire à ses intérêts et à sa volonté, changerait de nature et ne serait plus qu'une usurpation manifeste, une tyrannie à laquelle la société ne pourrait être soumise que par la violence, qui jamais ne peut donner des droits.

Toutes les formes de gouvernement sont bonnes quand elles sont conformes à l'équité. Tout souverain exerce une autorité légitime quand, se conformant au but invariable de la société, il observe religieusement lui-même et fait observer à tous les citoyens, sans distinction, les engagemens du pacte social dont il est le gardien et le dépositaire.

Le souverain absolu peut faire tout ce qu'il veut; mais il ne doit rien vouloir que de conforme au bien de la société, dont le salut est la loi primitive et fondamentale que la nature impose à tous ceux qui gouvernent les hommes. *La bonne cité*, dit Plutarque, *est celle où les bons commandent, et où les méchans n'ont aucune autorité.*

Jupiter même, dit ailleurs ce philosophe, *ne peut bien gouverner sans justice.* Cependant l'on a souvent disputé et l'on dispute encore pour savoir si le souverain absolu doit être soumis aux lois; s'il est lié par les engagemens du contrat social qui servent à lier tous les membres du corps politique. Mais comment des êtres raisonnables ont-ils pu sérieusement disputer pour savoir si le souverain, uniquement destiné à maintenir la justice, à conserver les droits de chacun et de tous, à veiller

incessamment au bien public, était tenu d'être juste et de remplir les conditions qui, quand même elles n'auraient jamais été exprimées, sont évidemment renfermées dans le pouvoir qu'il exerce dans la société? A-t-on pu de bonne foi douter qu'un souverain, le chef d'une nation, fût lié au corps politique dont il est la tête; puisse se passer ou du tronc ou des membres, et ne ressente pas les coups dont ils sont affectés? Peut-on mettre en problème si des hommes rassemblés par leurs besoins mutuels pour jouir en sûreté des avantages de la vie sociale, pour être garantis des passions de leurs semblables, ont jamais pu accorder à leurs chefs le droit d'anéantir pour eux tous les biens en vue desquels ils vivent en société? Enfin les nations ont-elles pu sans folie conférer à celui ou à ceux qu'elles ont rendus dépositaires de leurs droits le droit de les rendre constamment malheureuses? *La jurisdiction*, dit Montaigne, *ne se donne point en faveur du judiciant, c'est en faveur du juridicié* (1).

Ainsi, sous quelque point de vue que l'on envisage

(1) Voyez *les Essais de Montaigne*, *liv.* 3, *chap.* 6. « Que ceux-là » donc qui élèvent l'autorité des souverains jusque-là qu'ils osent » dire qu'ils n'ont d'autre juge que Dieu, quelque chose qu'ils fassent, me montrent qu'il y ait jamais eu de nation qui sciemment, » et sans crainte ou force, se soit oubliée jusqu'à se soumettre à la » volonté de quelque souverain, sans cette condition expresse et » tacitement entendue, d'être justement et équitablement gouvernée..... Quand même un peuple sciemment et de son plein gré » a consenti à une chose qui de soi-même est manifestement irréligieuse et contre le droit naturel, une telle obligation ne peut » valoir..... Certainement ce serait une chose trop inique de » n'accorder à toute une nation ce que l'équité octroie aux personnes particulières, comme aux mineurs, aux femmes, à ceux

l'autorité souveraine, elle est toujours soumise aux lois immuables de l'équité; destinée à les maintenir, elle ne peut les enfreindre sans dégénérer en tyrannie: les lois qu'elle prescrit doivent être justes, conformes à la nature de l'homme en société; les lois positives ne peuvent jamais être opposées aux lois de la nature; elles ne doivent être que ces lois appliquées aux besoins, aux circonstances, aux intérêts particuliers des peuples à qui elles sont destinées; elles ne peuvent en aucun cas heurter de front la félicité publique qu'elles sont faites pour assurer. De là découlent évidemment tous les devoirs des souverains.

On a vu, dans le chapitre qui précède, les devoirs des peuples et de leurs chefs envers les autres peuples; nous allons maintenant jeter un coup d'œil rapide sur les devoirs de ces chefs envers les nations qu'ils gouvernent; et tout nous prouvera que la morale prescrit aux princes les mêmes règles, les mêmes devoirs qu'aux membres les plus obscurs de la société; que l'autorité suprême ne fait qu'étendre ces devoirs indispensables à un plus grand nombre d'objets. Si chaque citoyen, dans la sphère étroite qui l'entoure,

---

» qui ont le sens blessé, à ceux qui sont trompés de plus de la » moitié du juste prix, principalement s'il appert de la mauvaise » foi de celui auquel de telles personnes se seraient obligées. . . . . » Les peuples sont-ils esclaves? Par le droit romain, l'esclave auquel étant malade n'aura été pourvu par son seigneur, est tenu » pour affranchi. . . . . Certainement ce qu'ils allèguent, qu'un roi » n'est astreint aux lois, ne doit ni ne peut être généralement entendu, ainsi que chantent les flatteurs des rois et ruineurs de » royaumes. . . . . Il s'ensuit nécessairement ou que les rois ne sont » pas hommes, ou qu'ils sont obligés aux lois divines et humaines » ou naturelles. » Voyez le livre *du droit des magistrats sur les sujets*, publié en 1550.

est obligé, pour son propre intérêt, de montrer des vertus, le souverain est obligé, dans la vaste sphère où il agit, de déployer avec plus d'énergie les vertus de son état; ses actions influent non-seulement sur sa nation, mais encore sur les autres peuples de la terre; les crimes et les vices du particulier ont des effets bornés, au lieu que les vices et les défauts des princes produisent l'infortune et des hommes qui vivent et des races futures. De mauvaises lois, des résolutions imprudentes, des démarches précipitées, sont très-souvent suivies de malheurs qui se transmettent à la postérité la plus reculée.

La vertu, dit Confucius, *doit être commune au laboureur et au monarque*. La vertu primitive et fondamentale du souverain, comme du citoyen, doit être la justice; elle suffit pour lui montrer tous ses devoirs, et lui tracer la route qu'il doit suivre. La justice des rois ne diffère de celle du citoyen que parce qu'elle s'étend plus loin. Le souverain a des rapports non-seulement avec son propre peuple, mais encore avec les autres peuples de la terre. Son ambition, réglée par la justice, se trouve satisfaite dès qu'il commande à des sujets heureux : il ne cherche point à s'emparer des provinces des autres, parce qu'il trouve qu'un prince est assez grand quand il règne sur une nation qui lui est attachée. Le monarque humain et juste frémit au seul nom de la guerre, parce que, même accompagnée des plus brillans succès, elle n'est propre qu'à ruiner et dépeupler un état. Il est fidèle à ses traités, parce que l'équité, la bonne foi, lui donneront de l'ascendant sur des politiques fourbes dont l'univers entier devient bientôt l'ennemi. Le bon

prince est pacifique, parce que c'est dans la paix qu'il peut travailler librement au bonheur des citoyens.

C'est au sein de la tranquillité que le souverain vraiment grand peut montrer sa sagesse, ses talens, son génie : semblable à l'astre du jour dont les rayons éclairent et fécondent tout le globe, le prince juste vivifie tous les corps, les familles, les individus de la société ; d'une main ferme il tient la balance entre tous ses sujets. La prévention, la faveur, l'amitié, la pitié même, ne l'empêchent nullement de maintenir invariablement les règles de l'équité, qui place sur une même ligne et le fort et le faible, le grand et le petit, le riche et l'indigent. La bienfaisance et la sensibilité du prince ne s'arrêtent point à des individus, elles embrassent l'ensemble de l'état, le peuple tout entier ; sa pitié l'attendrit, non sur les plaintes de la cupidité qui le trompe, mais sur la misère plus réelle d'une foule qu'il ne voit pas, et sur les larmes des malheureux que souvent on s'efforce de cacher à ses regards. Une justice inébranlable constitue seule la bienfaisance et la pitié d'un monarque, aux yeux duquel tout son peuple doit être toujours présent. Il est sûr que les riches et les grands se feront jour pour parvenir au pied du trône ; mais il craint de ne point entendre les cris de l'innocent et du pauvre. Les droits, la liberté, les biens, les intérêts de tous lui paraissaient plus respectables que les prétentions et les demandes des courtisans qui l'entourent. Il n'accorde à personne le droit funeste d'opprimer, parce qu'il sait qu'il ne pourrait sans crime se l'attribuer à lui-même; il sait qu'il est le défenseur et non le propriétaire des biens de ses

sujets; il sait qu'un impôt est un vol quand il n'a pas pour objet la conservation de l'état. Il sait qu'une loi, qu'un édit ne rendront point légitime une violation manifeste des droits du citoyen. Il reconnaît que les trésors de l'état sont à l'état, et ne peuvent, sans prévarication, être consacrés à ses propres plaisirs. Il sait que son temps même n'est plus à lui, mais appartient à son peuple, auquel il doit tous ses soins; il se reprocherait comme des crimes une vie molle, indolente, dissipée, et des amusemens ruineux pour son pays. Il sait que la vie d'un souverain est pénible et laborieuse, et ne doit point être uniquement destinée aux plaisirs. Il s'abstient surtout de ceux qui tendraient évidemment à corrompre les mœurs de son peuple, parce qu'il sait qu'un peuple sans mœurs ne peut pas être bien gouverné. Il sait enfin qu'il est responsable de la conduite de ceux sur qui il se décharge des détails de l'administration; que leurs crimes deviendraient les siens, et qu'il souffrirait lui-même de leurs négligences. Il met donc au néant ces priviléges injustes qui élèvent ses favoris au-dessus des lois, et qui leur permettent d'employer leur crédit et leur force pour écraser l'innocence. Il ne croit pas que tout son penple a tort quand il se plaint des oppressions d'un visir. Sa faveur disparaît dès qu'il s'agit de la justice; ou plutôt sa faveur et ses bienfaits sont guidés par cette justice même qui lui montre les citoyens les plus utiles, les plus vertueux, les plus distingués par leur mérite, comme seuls dignes des récompenses, des emplois et des grâces. Quiconque ose troubler par ses crimes la félicité publique, quelque rang qu'il occupe, est abandonné

à la sévérité des lois ; quiconque se déshonore par ses actions est puni par la disgrâce ; quiconque remplit négligemment les devoirs de son état est privé de sa place, que l'équité n'adjuge qu'à des sujets capables de la remplir dignement. Enfin un souverain inviolablement attaché à la justice corrige à tout moment le vice en lui montrant un front sévère, et fortifie la vertu en l'appelant aux honneurs.

La morale sera toujours inutile tant que ses leçons ne seront point appuyées par l'exemple et la volonté des souverains (1). Les peuples seront corrompus tant que les chefs qui règlent leurs destinées ne sentiront pas l'intérêt qu'ils ont d'être eux-mêmes vertueux ; c'est en vain que la religion menacera les mortels de la colère du ciel pour les détourner de leurs vices et de leur méchanceté ; c'est en vain qu'elle leur promettra les récompenses ineffables d'une autre vie pour les inviter à la vertu ; la voix puissante des rois, les récompenses et les châtimens de la vie présente seront toujours les moyens les plus efficaces pour faire agir des êtres occupés de leurs intérêts actuels, et qui ne songent que faiblement à leur sort futur. La morale la plus démontrée peut bien convaincre les esprits d'un petit nombre de penseurs, mais elle n'influera sur les actions de tout un peuple que lorsqu'elle aura reçu la sanction de l'autorité suprême.

Tout prince ami de la justice peut, même sans

(1) *Rex velit honesta, nemo non eadem volet.*

SENECA, in Thyest.

effort, rappeler ses sujets à leurs devoirs, les leur faire pratiquer avec joie, encourager le mérite et les talens, réformer les mœurs. Les hommes attachent un si haut prix à la faveur de leurs maîtres, ils sont si troublés de l'idée de leur déplaire, on les voit tellement empressés à mériter leur bienveillance, que la vertu du prince suffit pour faire régner en peu de temps la vertu dans son empire, et pour établir avec elle la félicité publique, qui en sera toujours la compagne inséparable.

Tel est le but que paraît se proposer un monarque, jeune encore, que le destin favorable vient, pour le bonheur de ses sujets, de placer sur le trône de ses pères. Plein de sagesse dans l'âge de la dissipation et des plaisirs, ce prince a déjà porté les regards sur les mœurs, si long-temps méprisées. Pénétré des sentimens de l'équité, son cœur a déjà fait éclater le désintéressement, la fidélité dans les engagemens, le désir de soulager un peuple malheureux. Ennemi de l'oppression, il a banni de sa présence les instrumens détestés du despotisme, les auteurs des calamités publiques; désabusé des futilités du luxe, il a montré son aversion pour ce mal si dangereux dans un état. Enfin l'aurore d'un nouveau règne semble promettre à tout un peuple engourdi dans de longues ténèbres le jour le plus serein.

Reçois, ô Louis XVI! l'hommage pur et désintéressé d'un inconnu qui te révère. Continue, prince vraiment bon, de mériter la tendresse d'un peuple sociable, docile, soumis même sous l'autorité la plus dure. Que par tes mains généreuses les fers du despotisme soient

brisés. Que les portes de ces prisons, tant de fois le séjour de l'innocence opprimée, soient à jamais fermées. Après avoir rétabli la justice dans son sanctuaire, anéantis ces lois barbares, cette jurisprudence obscure et tortueuse, ces formes arbitraires, ces coutumes souvent contraires à la nature, et désolantes pour les sujets. Deviens le législateur d'un grand peuple; sois le restaurateur d'une nation illustre, le réformateur de ses mœurs, le créateur de sa félicité. Réprime la tyrannie du crédit et de la puissance, la rapacité de l'exacteur, les cabales et les querelles du fanatisme, les excès de l'opulence, les folies d'un luxe destructeur, les impudences de la débauche. Fais succéder à la licence une liberté légitime, aussi utile aux souverains qu'aux sujets. Établis pour tous les citoyens la sûreté, qui met le pauvre à couvert de toute violence. Le pauvre est ton sujet; c'est lui qui travaille, et pour toi, et pour les grands qui t'environnent; le pauvre a le plus de droits à ta justice, à ta protection, à ta bonté; ainsi, juste toi-même, ô prince, ne permets pas qu'aucun des tiens soit opprimé! Que tes regards courroucés repoussent les courtisans pervers, l'homme injuste, le flatteur odieux, le délateur intéressé, le débauché qui se dégrade, le dissipateur inconsidéré, le débiteur qui retient le salaire du citoyen, l'insensé qui se dérange par une vanité ruineuse. Punis le crime par la loi, dans quelque rang qu'il se trouve; montre du mépris au vice; récompense le mérite, les talens, la vertu; appelle-les à tes conseils auprès de ta personne, ainsi tu seras vraiment grand et puissant; ton

peuple sera florissant, et tu seras cher à tes sujets, respecté de tes voisins, admiré de la postérité (*).

Si cette conduite d'un sage monarque déplaît à quelques courtisans pervers, à quelques grands orgueilleux, à quelques hommes corrompus qui désirent de profiter des vices et des faiblesses de leurs maîtres, elle excitera l'enthousiasme d'un peuple entier, qui ne cessera de bénir un souverain dont les bienfaits se feront sentir à toute la société. Un tel prince deviendra l'idole des citoyens; son nom ne sera prononcé qu'avec les transports de la tendresse; chacun de ses sujets le regardera comme son protecteur et son père; il vivra sous leurs yeux comme au sein de sa famille. Ses jours précieux seront défendus par sa nation intéressée à conserver en lui le gage de son bonheur. Agasiclès, roi de Sparte, disait qu'*un roi n'avait pas besoin de gardes quand il gouvernait ses sujets comme un père gouverne ses enfans.* Pline dit à Trajan *qu'un prince n'est jamais plus fidèlement gardé que par son innocence et sa vertu.*

Un souverain bienfaisant ou bon n'est pas celui qui prodigue sans choix les trésors de l'état sur la troupe affamée dont il est entouré; un prince clément n'est pas celui qui pardonne les attentats commis contre son peuple; un monarque débonnaire n'est pas celui qui répand des grâces sur des courtisans et des favoris sans mérite : c'est celui qui récompense justement le mérite. Un prince, lorsqu'il est juste, n'accorde point de grâces ou de faveurs

---

(*) Voyez la note des éditeurs à la fin de l'ouvrage.

gratuites ; tous ses bienfaits ne sont que des actes d'équité par lesquels il paie les avantages qu'on procure à sa nation, au nom et aux dépens de laquelle les dignités, les pensions, les honneurs se distribuent. Un souverain digne d'amour n'est pas un homme facile, une dupe qui se laisse guider en aveugle par ses favoris ou ses ministres : un potentat respectable n'est pas celui qui se distingue par une étiquette orgueilleuse, par des dépenses énormes, par un luxe effréné, par des édifices somptueux.

Le souverain vraiment bon est celui qui est bon pour tout son peuple, qui respecte ses droits, qui se sert de ses trésors avec économie pour exciter le mérite et les talens nécessaires au bonheur de l'état. Un prince clément pour les coupables est cruel pour la société. Un ancien disait *que c'est perdre les bons que de pardonner aux méchans.* Un souverain qui se laisse guider par des courtisans flatteurs ne connaît jamais la vérité, et souffre que l'on rende ses sujets malheureux. Un monarque orgueilleux, qui ne fait consister la gloire que dans un vain appareil, dans ses prodigalités ruineuses, dans une magnificence sans bornes, dans des plaisirs coûteux, dans des conquêtes, est un souverain dont l'âme rétrécie ne connaît pas la gloire que la vertu seule peut décerner. *Il est*, dit Pline à Trajan, *bien plus honorable pour la mémoire d'un prince de passer chez la postérité pour avoir été bon que pour avoir été heureux.*

Un prince peut-il se croire heureux lorsque ses sujets sont plongés dans la misère ? Un souverain ne peut être puissant et fortuné que lorsqu'il fondera sa

grandeur et sa puissance sur la liberté et le bonheur de son peuple.

En voyant la conduite de la plupart des princes, on dirait que leur état ne les oblige à rien. On croirait qu'ils ne sont sur la terre que pour la ravager, l'asservir, dévorer les peuples, ou pour s'amuser sans cesse, sans rien faire d'utile pour les nations. Est-ce donc régner que d'abandonner les rênes de l'empire à quelques favoris, tandis que celui qui devrait gouverner vit dans une honteuse oisiveté, ou ne pense qu'à faire diversion à ses ennuis par des plaisirs souvent honteux, par des fêtes ruineuses, par des édifices inutiles, qui coûtent des larmes à tout un peuple occupé à repaître les vices et la vanité d'un chef peu disposé à rien faire pour lui ?

Une sotte vanité serait-elle faite pour entrer dans le cœur d'un monarque ? Un sentiment si petit ne serait-il pas déplacé dans une âme vraiment noble ? La vraie grandeur des rois consiste dans la félicité des peuples, leur vraie puissance dans l'attachement de ces peuples, leur vraie richesse dans l'aisance et l'activité de leurs sujets, leur vraie magnificence dans l'abondance qu'ils font régner. C'est dans les cœurs des nations que les princes doivent s'ériger des monumens bien plus flatteurs et plus dignes d'admiration que ces bâtimens superbes faits aux dépens de la félicité nationale : les pyramides de l'Egypte qui subsistent encore, les monumens de Babylone qui ne subsistent plus, les palais ruinés des tyrans de Rome ne retracent à l'esprit que la folie de ceux qui les ont élevés. Montaigne dit avec très-grande raison « que c'est une espèce de pusillanimité aux monarques,

» et un témoignage de ne point assez sentir ce qu'ils » sont, de travailler à se faire valoir par des dépenses » excessives (1). » *Le plus grand roi*, dit Zoroastre, *est celui qui rend la terre plus fertile* (2).

Ceux qui sont chargés de l'éducation des princes, au lieu de leur montrer la gloire dans la guerre, dans d'injustes conquêtes, dans un faste éblouissant, dans des dépenses frivoles, devraient les habituer dès l'enfance à combattre leurs passions et leurs caprices, et leur proposer la conquête de leurs sujets comme l'objet vers lequel tous leurs vœux doivent se porter. Au lieu d'endurcir les princes, au lieu de leur apprendre à mépriser les hommes, leurs instituteurs devraient remuer leur imagination par la peinture touchante des misères auxquelles tant de millions de leurs semblables sont condamnés pour les faire vivre eux-mêmes dans le luxe et la splendeur. Les peuples et leurs maîtres seraient bien plus heureux si, au lieu de persuader à ceux-ci qu'ils sont des dieux, ou des êtres d'un ordre supérieur au reste des mortels, on leur répétait sans cesse qu'ils sont des hommes, et que sans ce peuple méprisé ils seraient eux-mêmes très-malheureux.

Carnéades disait que « les enfans des princes n'ap» prennent rien avec plus de soin que l'art de monter » à cheval, parce qu'en toute autre étude chacun » leur cède, au lieu qu'un cheval n'est point cour» tisan, il renverse par terre le fils d'un roi comme » celui d'un paysan. » L'empereur Sigismond disait

---

(1) Voyez *Essais*, liv. 3, chap. 4.
(2) Voyez *Zend-Avesta* ou *le Livre sacré des Parsis*.

» que tout le monde refusait d'exercer un métier » qu'il n'avait point appris, qu'il n'y avait que le » métier de roi, le plus difficile de tous, que l'on » exerçât sans s'y être formé. » Cependant le grand Cyrus reconnaissait qu'il n'appartient à nul homme de commander, s'il n'est meilleur que ceux à qui il commande (1). *Ne fais pas le prince, dit Solon, si tu n'as pas appris à l'être. Apprends à gouverner, avant de gouverner les autres.*

L'éducation des enfans des rois, bien loin de les éclairer et de leur donner des entrailles, semble se proposer d'étouffer en eux les germes de la justice et de l'humanité : on ne leur parle que de combats, de conquêtes : on ne les entretient que de leur propre grandeur et du néant des autres : on leur montre les peuples comme de vils troupeaux dont ils peuvent disposer à leur gré, et qu'ils ont droit de dépouiller et de dévorer. On leur dit qu'ils doivent fermer l'oreille à leurs plaintes importunes et toujours destituées de raison. Voilà pourquoi les princes sont rarement équitables ou pourvus d'un cœur sensible. C'est ainsi qu'on en fait des idoles inaccessibles à leurs sujets, sur lesquels, à leur insu, l'on exerce les plus étranges cruautés : c'est ainsi qu'on en fait des ingrats, qui sans cesse refusent au mérite ses justes récompenses pour les prodiguer à la bassesse et à la flatterie. Enfin c'est ainsi qu'au sein des plaisirs, de la pompe et des fêtes, les souverains sont dans une

(1) Voyez PLUTARQUE dans les *Dits notables des princes*. Il dit ailleurs que *gouverner un état et être philosophe est la même chose*. Pittacus disait qu'il *était difficile de commander et d'être homme de bien.*

ivresse continuelle, ou s'endorment dans une sécurité fatale qui les conduit tôt ou tard à une perte certaine (1).

La nature, toujours juste dans ses châtimens, n'épargne aucun de ceux qui méconnaissent ses lois. Les mauvais rois rendent leurs sujets malheureux; et les malheurs des sujets retombent nécessairement sur leurs injustes maîtres. Les provinces, épuisées par des guerres inutiles, n'offrent que des cultivateurs découragés par la rigueur des impôts. Le commerce disparaît par les entraves dont il est continuellement accablé. Un gouvernement négligent finit toujours par des violences, et dégénère en tyrannie. Les fantaisies du souverain deviennent inépuisables, parce que, faute de s'occuper de ses devoirs, il a besoin de plaisirs et d'amusemens continuels : les besoins et les demandes du prince augmentent dans la même progression que sa nation s'épuise et que ses moyens diminuent : les impôts sont redoublés à mesure que les peuples deviennent plus pauvres : enfin l'on a recours à mille extorsions, à la perfidie, à la fraude, pour achever de ruiner un état obéré par un gouvernement en délire. Ainsi le despote, devenu lui-même plus misérable et plus affamé, ne connaît plus de frein; il écrase les lois sous le poids de ses volontés arbitraires, et bientôt il ne règne que sur des esclaves

(1) Lorsque Lucullus combattit contre Mithridate, les généraux de ce monarque lui laissèrent ignorer que l'armée, où il se trouvait en personne, souffrait la disette la plus cruelle. — Le premier qui annonça au roi Tigrane l'approche du même Lucullus eut la tête tranchée par ordre de ce prince. Voyez PLUTARQUE, dans la vie *de Lucullus*.

sans activité et sans industrie. La conscience tourmente alors le tyran sur son trône; il sait qu'il a mérité la haine universelle; il craint tous les regards; il voit des ennemis dans tous ceux qui l'approchent; il a peur de son peuple dont il a rebuté la tendresse. Inquiet et malheureux, il devient ombrageux, et bientôt inhumain et cruel. Enfin la tyrannie, parvenue à son comble, produit des soulèvemens, des révoltes, des révolutions dont le tyran est la première victime. De l'esclavage au désespoir il n'y a souvent qu'un pas.

Un despote est un souverain qui met sa volonté propre à la place de l'équité, son intérêt personnel à la place de l'intérêt de la société. Un souverain de cette trempe a la folie de croire que lui seul fait l'état, que sa nation n'est rien, que la société tout entière n'est destinée par le ciel qu'à servir ses fantaisies. Le tyran est le souverain qui met en pratique les principes du despote, et qui, croyant se rendre heureux lui seul, rend tout son peuple malheureux. Mais se rend-il en effet heureux lui-même? Non; il est rempli de troubles et d'inquiétudes. *Il faut*, dit un ancien, *que celui qui se fait craindre de beaucoup de gens vive lui-même dans la crainte* (1). *Les tyrans,*

---

(1) *Necesse est multos timeat, quem multi timent.* Voyez PUBL. SYR. *Sent.* Aratus détermina Lysiades, tyran de Mégalopolis, à renoncer au pouvoir qu'il avait usurpé, en lui montrant les dangers et les inquiétudes dont il était accompagné. Voyez PLUTARQ., *Vie d'Aratus.*

Le premier acte que fit Numa en prenant possession de la souveraineté, fut de casser la compagnie de ses gardes : *car,* dit Plutarque, *il ne voulait ni se défier de ceux qui se fiaient en lui, ni être le roi de ceux qui n'avaient aucune confiance en lui.* Voyez PLUTARQ., *Vie de Numa Pompilius.*

dit Plutarque, *craignent leurs sujets; les bons princes craignent pour leurs sujets*. Nulle puissance sur la terre ne peut long-temps commettre le mal en sûreté.

Désirer le despotisme, c'est désirer le pouvoir de faire du mal à tout un peuple et de se rendre soi-même très-misérable. Le tyran est un malheureux qui gouverne des malheureux avec un glaive tranchant dont il se blesse lui-même. Il n'est point de puissance assurée, si elle ne se soumet aux lois de l'équité (1). Mais un penchant naturel à tous les hommes, et que tout contribue à fortifier dans les princes, les porte à désirer un pouvoir sans bornes; ils détestent tous les obstacles que leur autorité peut rencontrer; les princes les plus faibles et les plus incapables en sont même les plus jaloux; il n'en est pas que l'on ne réveille en leur parlant de l'extension de leur puissance. Tous se croient malheureux lorsqu'ils ne peuvent contenter toutes leurs fantaisies; tous soupirent après le despotisme, comme l'unique moyen d'obtenir la suprême félicité, tandis que ce despotisme ne leur met en main que les moyens d'écraser leurs sujets et de s'ensevelir eux-mêmes sous les ruines de l'état. Le pouvoir absolu fut et sera toujours la cause de la décadence et des malheurs des peuples, que les rois sont tôt ou tard forcés de partager.

Cette vérité, confirmée par l'expérience, de tant de siècles, semble être totalement ignorée de la plupart de ceux qui gouvernent le monde; elle leur est

---

(1) *Ea demùm tuta est potentia, quæ viribus suis modum imponit.* PLIN. *Panegyr.*

soigneusement cachée par des ministres complaisans, dont l'objet est de profiter de leurs désordres : ce sont en effet ces âmes viles et intéressées que l'on doit regarder comme les vraies causes de l'ignorance des princes et des malheurs des nations. Ce sont les flatteurs qui forment les tyrans, et ce sont les tyrans qui, corrompant incessamment les mœurs des nations, rendent la vertu si pénible et si rare. Polybe a raison de dire que *la tyrannie est coupable de toutes les injustices et de tous les crimes des hommes.*

En effet, toujours injuste, elle ne peut être servie à son gré que par des hommes sans mœurs et sans probité; par des esclaves en proie à l'intérêt le plus sordide, qui, sous des maîtres avides ou corrompus, deviennent les seuls distributeurs des grâces, des dignités, des honneurs, des récompenses. Ceux-ci n'accordent leur bienveillance qu'à des hommes de leur trempe; ils craignent le mérite et la vertu, qui les forceraient de rougir. Par la négligence ou l'injustice d'un mauvais gouvernement une nation entière est forcée de se pervertir; la vertu étant exclue de la faveur et des places, il faut y renoncer pour parvenir à la fortune; il faut suivre le torrent qui toujours entraîne vers le mal. La morale est inutile et déplacée sous un gouvernement despotique, où tout citoyen vertueux doit nécessairement déplaire et au prince et à ceux qui gouvernent sous lui. Le tyran, pour régner, n'a besoin ni de talens ni de vertu; il ne lui faut que des soldats, des fers, et des prisons. Un tyran n'est souvent qu'un automate, une idole immobile, qui ne se meut que par les impulsions que lui donnent les esclaves assez habiles pour s'emparer de

son pouvoir. Un despote qui a jeté son pays dans la servitude finit presque toujours par n'être lui-même qu'un sot esclave; ce n'est jamais lui qui recueille les fruits de la tyrannie.

La science la plus essentielle à celui qui veut gouverner sagement est, suivant Plutarque, *de rendre les hommes capables d'être bien gouvernés*. Les mœurs des souverains décident nécessairement des mœurs de leurs sujets. Distributeurs de tous les biens, des honneurs, des dignités que les hommes désirent, ils peuvent à leur gré tourner les cœurs vers le vice ou la vertu. Les cours donnent le ton aux villes; les villes corrompent les campagnes : voilà comme de proche en proche les peuples se trouvent imbus des préjugés, des vanités, du luxe, des frivolités, des folies et des vices que l'on voit infecter les cours. Les souverains donnent partout l'impulsion première aux volontés des grands; et ceux-ci communiquent à leurs inférieurs l'impulsion qu'ils ont reçue : si la première impulsion portait au bien, les mœurs seraient bientôt réformées.

Tout le monde convient que le luxe, cette émulation fatale de vanité, est principalement dû au faste des souverains et des grands, que chacun s'efforce plus ou moins d'imiter ou de copier : ce mal si dangereux paraît être inhérent à la monarchie, et surtout au despotisme, où le prince, transformé en une espèce de divinité, veut en imposer à ses esclaves par un faste éblouissant : pour arrêter les effets de cette épidémie dangereuse, on a quelquefois imaginé des lois que l'on a crues capables de la réprimer ; mais elles furent communément très-inutiles. La meilleure des

lois somptuaires pour un état, ce serait un prince frugal, économe, ennemi du luxe et de la frivolité. En permettant le luxe aux grands, et en l'interdisant aux petits, on ne fait qu'irriter de plus en plus la vanité de ceux-ci, qui peu à peu vient à bout des lois les plus sévères.

Rien ne serait donc plus important pour la félicité des peuples que d'inspirer de bonne heure à ceux qui doivent régner sur eux l'amour de la vertu, sans laquelle il n'est point de prospérité sur la terre. Mais les maximes d'une politique injuste, dont l'objet est d'exercer impunément la licence, tiennent lieu trop souvent de science et de morale aux souverains; par-là les intérêts des chefs ne s'accordent jamais avec ceux du corps : étrange politique sans doute, par laquelle ceux qui ne sont destinés qu'à faire observer les devoirs de la morale sont continuellement occupés à les violer, et à briser les liens qui devraient les unir avec les citoyens!

Priver la vertu des honneurs qui lui sont dus, c'est, disait Caton, *ôter la vertu à la jeunesse.* Mais éloigner la vertu des grandes places, corrompre les hommes pour les subjuguer, les diviser afin de les asservir les uns par les autres, c'est à quoi se réduisent tous les principes d'une politique odieuse, visiblement imaginée, non pour la conservation, mais pour la dissolution d'un état. D'après de telles maximes les souverains deviennent nécessairement les ennemis de leurs sujets, et doivent déclarer une guerre sanglante à la raison qui pourrait les éclairer : il vaut donc bien mieux les aveugler et les corrompre, les tenir dans une enfance éternelle, leur inspirer

des vices capables de les mettre en discorde, afin de les empêcher de s'unir contre ceux qui les oppriment. La vertu doit être nécessairement détestée par tous ceux qui gouvernent injustement. La morale d'ailleurs ne peut convenir à des esclaves : un esclave ne doit connaître de vertu qu'une soumission aveugle à la volonté de son maître (1).

Les courtisans, toujours extrêmes dans leur bassesse, ont voulu faire de leurs rois des divinités sur la terre; mais il est aisé de voir qu'en exaltant ainsi leurs maîtres ils ont fait de vains efforts pour justifier leur propre servitude, et pour ennoblir leur lâcheté. D'ailleurs ils étaient les prêtres des dieux qu'ils avaient ainsi créés.

Une politique plus saine et plus utile veut que les souverains se regardent comme des hommes, des citoyens, et qu'ils ne séparent jamais leurs intérêts de ceux de leurs sujets : de la réunion de ces intérêts résulte la concorde sociale, la félicité commune et du chef et des membres. Le prince n'est jamais vraiment grand et puissant, s'il n'est soutenu par l'affection de son peuple : le peuple est toujours malheureux, si le souverain refuse de s'occuper de son bonheur. Eléas, roi de Scythie disait que, *quand il était oisif, il ne différait en rien de son valet d'écurie.*

---

(1) « Si les princes ne visaient qu'à leur propre sûreté, au lieu » de l'honnêteté, ils ne devraient chercher à commander qu'à » plusieurs moutons, plusieurs bœufs et plusieurs chevaux, non » pas à plusieurs hommes...... Un tyran qui aime mieux commander à des esclaves qu'à des hommes entiers, me semble proprement faire comme le laboureur qui aimerait mieux recueillir » des sauterelles, des oiseaux, que non pas du bon grain de » froment et d'orge. » Voyez PLUTARQUE, *Banquet des sept sages.*

Une vie fainéante et dissipée est toujours honteuse et criminelle dans un roi, dont tout le temps appartient à ses sujets.

Pour gouverner de manière à rendre les nations heureuses, il ne faut ni un travail excessif, ni des lumières surnaturelles, ni un génie merveilleux; il ne faut que de la droiture, de la vigilance, de la fermeté, de la bonne volonté. Une âme trop exaltée peut quelquefois manquer de prudence; un bon esprit est souvent plus propre à gouverner les hommes qu'un génie transcendant. Que les nations ne demandent point à leurs chefs des talens sublimes et rares, des qualités difficiles à rencontrer. Tout homme de bien a ce qu'il faut pour gouverner un état; tout prince qui voudra sincèrement le bien de ses sujets trouvera sans peine des coopérateurs; il fera naître dans sa cour une émulation de talens et de mérite non moins utile à ses intérêts qu'à ceux de ses sujets. Tout monarque qui voudra connaître la vérité aura bientôt les lumières nécessaires pour administrer sagement : enfin tout souverain qui s'attachera fortement à la justice, la fera régner dans ses états et la rendra respectable à ses sujets. La justice et la force, voilà les vertus des rois.

La vaine pompe dont les rois sont environnés, la facilité et la promptitude avec laquelle leurs ordres sont exécutés, les amusemens continuels dont on les voit jouir, les plaisirs dans lesquels on croit les voir nager, font que le vulgaire les regarde comme les plus heureux des mortels : en un mot, une erreur très-commune fait supposer que le pouvoir suprême doit être accompagné de la suprême félicité. Mais

la vie d'un souverain qui remplit ses devoirs est active, laborieuse, vigilante, incessamment occupée; celle d'un prince désœuvré, dissipé, ennemi du travail, est un ennui perpétuel. Tout monarque juste et sensible doit éprouver à chaque instant les sollicitudes les plus vives. Le souverain qui ne daigne pas s'occuper de ses propres affaires s'expose à tous les maux résultant de l'inconduite ou de la perversité de ses ministres, qu'il n'est guère en état de bien choisir. Les rois ont autant et plus à craindre de leurs amis que de leurs ennemis; ou plutôt ils n'ont jamais d'amis, ils n'ont que des flatteurs, des hommes vicieux attachés à leur personne, soit par un intérêt sordide, soit par la vanité; d'ailleurs n'ayant point d'égaux, n'ayant aucun besoin, ils ne jouissent ni des douceurs de l'amitié, ni des charmes de la confiance, ni des plus grands agrémens de la vie sociale : ils en sont privés par la distance énorme que le trône met entre eux et leurs sujets les plus distingués; ceux-ci sont toujours gênés en présence d'un maître devant lequel on ne peut rien basarder. D'où l'on voit que la gaîté, qui suppose toujours liberté, sécurité, égalité, ne peut jamais se montrer à la cour des rois. Ce fut au milieu d'un festin que le grand Alexandre assassina Clitus, qu'il regardait lui-même comme son ami le plus vrai (1).

Enfin le plus grand malheur attaché à la condition des rois, c'est de ne pouvoir presque jamais savoir la

(1) Ce prince disait qu'Héphestion aimait le roi, mais que Clitus aimait Alexandre.

vérité ; on la leur cache surtout quand elle est affligeante, c'est-à-dire, lorsqu'elle serait plus importante à connaître. *Quelques princes*, dit Gordon, *ont appris qu'ils étaient détrônés avant d'avoir appris qu'ils n'étaient point aimés* (1). C'est ce qui arrive surtout aux souverains absolus, aux despotes, aux tyrans à qui leurs passions indomptées ne permettent jamais que l'on parle avec sincérité ; peu accoutumés à la contradiction, tout ce qui s'oppose à leurs fantaisies suffit pour provoquer la colère de ces enfans imprudens qui veulent pouvoir tout oser impunément. Ce sont pourtant les princes dont le pouvoir est illimité qui auraient le plus grand intérêt à connaître les vraies dispositions de leurs sujets; ceux-ci, ne pouvant faire parvenir leurs plaintes jusqu'au trône, ne s'expliquent que par des révoltes, des révolutions et des massacres, dont le tyran est la première victime.

Voilà donc la félicité suprême à laquelle conduit la puissance sans bornes que les princes désirent avec tant d'ardeur, et qu'ils se croient malheureux de ne point posséder ! Cette puissance les prive de la confiance, des conseils, des secours, des consolations que l'amitié peut procurer : bien plus, le monarque qui veut être juste doit se mettre en garde contre les séductions de ceux que son choix favorise, et craindre que son affection pour eux ne le fasse pécher contre la justice universelle qu'il doit à tout son peuple. C'est de ce peuple qu'il doit ambitionner l'amitié ; c'est ce peuple qu'il doit entendre pour savoir la vérité ; c'est sur ce

(1) Voyez le discours préliminaire de sa traduction de Tacite.

peuple qu'il doit fonder sa propre sûreté ; c'est sur le bien-être de ce peuple qu'il doit établir sa propre grandeur, sa gloire, sa félicité ; ce sont ceux qui lui feront obtenir ces avantages que le prince doit regarder comme ses amis. Théopompe disoit qu'un grand roi est celui qui permet à ses amis de lui dire la vérité, qui rend justice à ses sujets, et qui obéit aux lois.

Quelle que soit la forme du gouvernement adopté par une nation, les devoirs, les intérêts de ses chefs seront toujours les mêmes. La politique et la morale veulent que dans un gouvernement aristocratique un sot orgueil, un vain esprit de corps, un attachement opiniâtre à des prérogatives injustes, ne l'emportent jamais sur les droits de la patrie. Rien de plus fâcheux dans les aristocraties, et de plus insupportable aux peuples que la vanité puérile des nobles, des magistrats ou des souverains collectifs. Ceux-ci devraient se distinguer par la décence et la gravité de leurs mœurs, leur équité, leur probité, leur affabilité, leur modestie, qualités bien plus propres à les faire chérir et révérer qu'une morgue insociable, qui ne peut que les faire détester de leurs concitoyens, et qui se trouve déplacée dans les gouvernemens républicains.

Que les chefs d'une aristocratie laissent aux esclaves favorisés du despotisme la vaine gloire de se distinguer par leur hauteur et leur insolence ; qu'ils se distinguent par leur bonté, leur modération, leur intégrité. L'arrogance et l'orgueil doivent être bannis des états où l'on jouit de quelque liberté. L'aristocratie doit compter le peuple pour quelque chose ;

elle ne le regarde pas des mêmes yeux que la monarchie, qui ne distingue que ses nobles, ou que le despotisme, qui méprise également le vil troupeau qu'il écrase.

En un mot, tout gouvernement républicain suppose une sorte d'égalité entre les citoyens également soumis aux lois. Les magistrats y sont des chefs sans cesser d'être citoyens; d'où il suit que leurs manières hautaines sont plus choquantes et plus importunes au peuple que sous la monarchie, qui l'a de longue main accoutumé à endurer l'insolence et le mépris des grands et de tous ceux qui jouissent de quelque pouvoir. Dans tout état bien constitué nul citoyen n'a le droit d'être insolent. Ces aristocrates, communément si jaloux de leur pouvoir, et si défians, s'épargneraient bien des dépenses, des embarras et des gênes, s'ils daignaient se souvenir qu'ils sont des citoyens, et non des tyrans ou des despotes; que la vanité n'est propre qu'à les faire abhorrer: qu'elle fait journellement des ennemis et des mécontens, dont l'humeur éclate quelquefois par des révolutions terribles (1).

Nous trouvons des preuves de cette vérité dans

(1) « La trop grande jalousie du pouvoir, dit Tite-Live, et » l'obstination à ne jamais descendre de sa grandeur, dans un des » ordres d'une république, produit souvent de grands démêlés » très-inutiles; et qui souvent deviennent funestes à cet ordre » lui-même. » *Nimia unius ordinis reipublicæ, in tuâ dignitate sibi retinendâ, nullique alii communicandâ sollicitudo, magnas sæpè, easque inutiles, et ipsimet illi ordini exitiales contentiones parit.*

« Le peuple, dit Plutarque, regarde toujours comme un très- » grand honneur de n'être pas méprisé des grands. » Voyez *Vie de Nicias.*

l'histoire de la plupart des aristocraties anciennes, qui communément dégénèrent en tyrannies véritables. L'histoire romaine nous montre un sénat orgueilleux, avare, jaloux de ses prérogatives usurpées, perpétuellement en querelle avec le peuple, qu'il s'arrogeait le droit de mépriser, de vexer par ses usures, d'opprimer de toutes manières et d'envoyer à la boucherie au dehors, quand il l'incommodait. Bientôt la division entre les chefs de cette république toujours armée produit des factions cruelles, d'affreuses guerres civiles s'allument; les citoyens s'arment contre les citoyens; enfin, après les sanglans démêlés de Marius et de Sylla, l'ambitieux César, appuyé de la faction du peuple, s'élève sur les ruines de l'état; il établit le despotisme d'un seul à la place du despotisme des magistrats; il laisse le gouvernement en proie à une longue suite de monstres, qui semblèrent se disputer à qui commettrait le plus de crimes et d'infamies. La noblesse romaine devint surtout l'objet de la cruauté des Tibère, des Caligula, des Néron : tandis que ces monstres caressaient le peuple ou l'amusaient par des spectacles, ils faisaient couler le noble sang des sénateurs et des patriciens, dont la race faisait ombrage à leur ambition tyrannique. En un mot, l'orgueil d'un sénat divisé mit fin à la république la plus puissante qui fut jamais au monde. *C'est par les grands*, dit Solon, *que les cités périssent; c'est par l'imprudence du peuple qu'elles tombent dans les fers*.

Les démocraties, ou gouvernemens populaires, ne périssent communément sitôt que par l'injustice, la licence, la jalousie et l'envie du peuple, que son

pouvoir enivre et rend insolent. Une populace arrogante, flattée par ses démagogues, devient souvent le plus cruel des tyrans : elle immole la vertu même à son envie, à son caprice, au plaisir de faire sentir sa puissance aux citoyens qu'elle devrait chérir et respecter ; elle commet le crime sans remords, parce qu'elle est inconsidérée, et parce que d'ailleurs la honte en est supportée par un plus grand nombre de coupables. L'ingratitude des Athéniens pour Aristide, Cimon et Phocion, fait que personne n'est tenté de plaindre un peuple frivole et méchant d'avoir enfin totalement perdu sa liberté, dont il faisait un si terrible usage (1). Platon fait dire à Socrate que la *démocratie est l'empire des méchans sur les bons*, et que *la multitude, lorsqu'elle jouit de l'autorité, est le plus cruel des tyrans*. Un despote peut être quelquefois retenu par la crainte, la honte, les remords, au lieu qu'un peuple tyran, emporté par ses passions, a perdu toute crainte et toute pudeur.

---

(1) L'ingratitude des Athéniens pour Périclès, à qui ils voulurent faire rendre compte de son administration, détermina cet homme célèbre à exciter la guerre du Péloponèse, qui fut la cause de la destruction de toutes les républiques de la Grèce. Thémistocle disait aux Athéniens : *O pauvres gens ! pourquoi vous lassez-vous de recevoir souvent des bienfaits des mêmes gens ?* Plutarque observe très justement que, dans la révolution de la démocratie, c'est ordinairement le plus méchant qui prospère et qui s'élève au plus haut degré. Voyez PLUTARQUE, *Vie de Nicias*.

CHAPITRE III.

Devoirs des sujets.

TOUT gouvernement équitable exerce, comme on a vu, une autorité légitime à laquelle tout citoyen vertueux est obligé d'obéir; mais un gouvernement injuste n'exerce qu'un pouvoir usurpé. Sous le despotisme et la tyrannie il n'y a plus d'autorité, il n'y a qu'un brigandage : la société, contre son gré, est forcée de subir le joug qui lui est imposé par le crime et la violence; opprimée elle-même, elle ne peut plus procurer aux citoyens aucun des avantages qu'elle s'est engagée de leur assurer par le pacte social : un mauvais gouvernement anéantit ce pacte; en empêchant la societé de remplir ses engagemens avec ses membres, il semble annoncer à ceux-ci qu'ils ne doivent rien à la société.

Pour que la société soit en droit d'exiger l'attachement de ses membres, elle doit leur montrer un tendre intérêt à tous : elle ne s'est point engagée à rendre tous les citoyens également aisés, heureux et puissans ; mais elle s'est engagée à les protéger également, à les garantir de l'injustice, à leur procurer la sûreté nécessaire à leurs entreprises et à leurs travaux, à les récompenser en raison des services qu'ils lui rendront. C'est à ces conditions que les citoyens peuvent aimer leur patrie, s'intéresser à son bonheur, contribuer fidèlement à sa conservation et à sa félicité. Qu'est-ce que l'amour de la patrie sous un gouvernement tyrannique ? L'exiger d'un esclave, ce

serait évidemment vouloir qu'un prisonnier chérît sa prison et fût amoureux de ses chaînes. L'amour de la patrie, dans un pays soumis à la tyrannie, ne consiste que dans un attachement servile pour ses tyrans, de qui l'on espère obtenir les dépouilles de ses concitoyens: dans une pareille constitution, l'homme vraiment attaché à son pays passe pour un rebelle, pour un mauvais citoyen, pour un ennemi de l'autorité (1).

Les hommes, presque toujours gouvernés par des mots, s'imaginent que tout ce qui porte l'empreinte du pouvoir est fait pour être aveuglément obéi : ils ne voient pas que l'autorité légitime (c'est-à-dire celle qui contribue au bien-être de la société et qui est reconnue par elle) est la seule qui ait le droit de se faire obéir : ils ne voient pas que l'autorité, dès qu'elle devient injuste, n'a plus le droit d'obliger des hommes rassemblés pour jouir des avantages de l'équité et de la protection des lois : *Personne*, dit Cicéron, *ne doit obéir à ceux qui n'ont pas droit de commander*. La tyrannie est faite pour être détestée par tout bon citoyen; ses ordres ne peuvent être suivis que par des esclaves corrompus, qui cherchent à profiter des malheurs de leur patrie. Un intérêt sordide, la crainte, et non l'affection, peuvent être les motifs de l'obéissance forcée du citoyen, obligé de haïr intérieurement l'autorité malfaisante sous laquelle son destin le force de gémir.

---

(1) « La cité, dit Plutarque, est très-bien gouvernée. . . . . » en laquelle ceux qui ne sont point outragés haïssent autant et » poursuivent aussi âprement celui qui a fait une oppression et » outrage, que celui qui est outragé. » Voyez *Banquet des sept sages*.

Les Grecs, suivant Plutarque, regardaient le gouvernement despotique des Perses comme indignede commander à des hommes.

Ces réflexions si naturelles doivent nous empêcher d'être surpris de trouver la plupart des nations remplies de citoyens indifférens sur le sort de la patrie, dépourvus de toute idée du bien public, uniquement occupés de leurs intérêts personnels, sans jamais faire le moindre retour sur la société : les intérêts de celle-ci n'ont en effet rien de commun avec ceux de la plupart des membres qui la composent. On ne trouve nulle part des lois quil établissent une justice exacte parmi les citoyens; les nations se divisent en oppresseurs et en opprimés. Des préjugés injustes, des vanités méprisables, des priviléges iniques mettent perpétuellement la discorde entre les différens ordres de l'état; un fatal esprit de corps prend la place de l'esprit public et du patriotisme. Les riches et les grands s'arrogent le droit de vexer les pauvres et les petits; le noble méprise le roturier; le guerrier ne connaît que la force, et n'obéit qu'à la voix du despote qui le paie. Le magistrat ne songe qu'aux prérogatives de sa charge, et s'embarrasse fort peu des droits de ses concitoyens; le prêtre ne s'occupe que de ses immunités. Ainsi des intérêts discordans s'opposent sans cesse à l'intérêt général, et détruisent efficacement l'harmonie sociale. Le despotisme habile se prévaut de ces divisions continuelles pour abattre la justice et les lois: il fomente les dissensions; il met ses créatures à portée de profiter des ruines de la patrie; aveuglés par les faveurs trompeuses, ceux qui devraient se

montrer les meilleurs citoyens ne cherchent qu'à se procurer le crédit ou le pouvoir d'opprimer; ils travaillent à fortifier de plus en plus la puissance fatale sous laquelle la nation entière sera tôt ou tard accablée. Les pauvres et les faibles, perpétuellement écrasés par l'injustice des puissans et des grands qu'ils voient seuls prospérer, deviennent leurs ennemis, et par des crimes se vengent de la partialité du gouvernement qui ne répand ses bienfaits que sur les heureux de la terre, et qui oublie totalement les malheureux.

On ne peut trop le répéter, tous les citoyens d'un état sont également intéressés à y voir régner l'équité. Il n'est point un seul homme qui, s'il était raisonnable, ne dût trembler dès qu'il voit la violence opprimer le dernier des citoyens. L'oppression, après avoir fait sentir ses coups aux dernières classes du peuple, finit par les faire éprouver aux classes les plus élevées. Les corps les plus puissans, dès qu'ils sont divisés, n'opposent qu'une faible barrière à la tyrannie qui marche incessamment vers son but. Tous les corps, toutes les familles, tous les citoyens n'ont qu'un seul intérêt, c'est d'être gouvernés par des lois équitables; les lois ne sont telles que lorsqu'elles protégent également le grand et le petit, le riche et l'indigent. Le bon citoyen est celui qui dans sa sphère contribue de bonne foi à l'intérêt général, parce qu'il reconnaît que son intérêt personnel ne peut en être détaché sans péril pour lui-même; vérité que nous ferons sentir en parcourant les devoirs de toutes les classes suivant lesquelles les citoyens d'un état sont partagés.

Un bon gouvernement ne mérite ce nom que lorsqu'il est juste pour tout le monde; il a seul le pouvoir de former de bons citoyens; il a seul le droit d'attendre de la part de ses sujets l'attachement, la fidélité, les sacrifices généreux, en un mot, l'accomplissement des devoirs de la vie sociale. L'autorité légitime est la seule qui puisse être sincèrement aimée, obéie, respectée; elle seule peut inspirer aux hommes l'amour de la patrie, qui n'est évidemment que l'amour de leur sûreté et de leur prospérité.

Tout le monde a dans la bouche cet adage : *La patrie est là où l'on se trouve bien* (1); d'où il résulte qu'il n'y a plus de patrie où l'on se trouve sous l'oppression, sans espérance de voir finir ses peines. Le citoyen est fait pour supporter avec patience les inconvéniens nécessaires de la vie sociale, et pour partager avec ses concitoyens les calamités passagères qu'ils éprouvent; mais il a droit de renoncer à l'association dès qu'il voit qu'elle lui refuse constamment les avantages qu'il a droit d'en attendre. Il n'y a plus de patrie où il n'y a ni justice, ni bonne foi, ni concorde, ni vertu. Sacrifier ses biens et sa vie pour des tyrans, c'est s'immoler, non à sa patrie, mais à ses plus cruels ennemis. *Le bon citoyen*, dit Cicéron, *est celui qui ne peut souffrir dans sa patrie une puissance qui prétende s'élever au-dessus des lois* (2).

Le citoyen ne doit obéir qu'aux lois; et ces lois,

---

(1) *Ubi benè, ibi patria.*

(2) *Bonus civis est, qui non potest pati eam in suâ civitate potentiam quæ supra leges esse velit.*

comme on a vu, ne peuvent avoir pour objet que la conservation, la sûreté, le bien-être, l'union, le repos de la société. Celui qui obéit en aveugle au caprice d'un despote n'est point un citoyen, c'est un esclave. Il n'y a point de citoyens sous le despotisme; il n'y a point de cité pour des esclaves (1). La patrie n'est pour eux qu'une vaste prison gardée par des satellites sous les ordres d'un geôlier impitoyable. Ces satellites sont des mercenaires dont l'obéissance est une vraie trahison. *Rien*, dit Cicéron, *n'est plus contraire à l'équité que des hommes armés et rassemblés; rien de plus opposé au droit que la violence* (2). La vraie cité, la vraie patrie, la vraie société est celle où chacun jouit de ses droits maintenus par la loi. Partout où l'homme est plus fort que la loi, la justice est obligée de se taire, et la société ne tarde point à se dissoudre. Pausanias, roi de Sparte, disait qu'*il faut que les lois soient maîtresses des hommes, et non pas que les hommes soient les maîtres des lois*. Solon disait que, *pour faire durer un empire, il faut que le magistrat obéisse aux lois, et le peuple aux magistrats*. Enfin Platon dit que « les meilleurs princes sont ceux qui obéissent le plus » fidèlement aux lois. Partout, ajoute-t-il, où la loi » est la maîtresse et où les magistrats sont ses es- » claves, l'on voit prospérer les villes et abonder » tous les biens qu'on peut attendre des dieux; au

---

(1) *Servorum nulla est civitas.* Publ. Syr. *Sentent.*

(2) *Nihil est æquitati tam contrarium atque infestum, quàm convocati armatique homines, nihil juri tam inimicum, quam vis.* Cicer. *pro Cæcinâ.*

» lieu que partout où le magistrat est le maître, et la » loi la servante, l'on ne doit attendre que ruine et » désolation. »

Mais, pour être en droit de régler la conduite des souverains et des sujets, les lois doivent être justes, conformes au bien public, au but de la société, à ses besoins, à ses circonstances particulières. Des lois qui n'auraient pour objet que les intérêts personnels du souverain ou de ceux que sa faveur distingue, seraient injustes et contraires au bien-être de tous. Des lois tyranniques ne peuvent être respectées; elles sont faites par des hommes qui n'ont pas droit de commander. Le bien public et l'équité naturelle sont la mesure invariable de l'obéissance que le citoyen doit même aux lois. Quiconque a des idées vraies de la justice peut aisément distinguer les lois qu'il doit suivre de celles auxquelles il ne pourrait se soumettre sans blesser sa conscience et sans se rendre coupable envers la société. Nul homme qui a quelque idée de justice ou quelque sentiment d'honneur ne se prévaudra d'une loi forgée par la tyrannie pour autoriser quelques citoyens à dépouiller les autres. Nul homme, qui n'est pas totalement aveuglé par un intérêt sordide, ne croira que le souverain puisse lui conférer le droit de s'enrichir injustement aux dépens de sa patrie. Tout homme de bien renoncera plutôt à la fortune, à la grandeur, au crédit, que de conserver un emploi qu'il ne peut exercer au gré du prince sans faire le malheur de ses concitoyens.

La justice serait vraiment bannie de la terre, si les ordres des princes étaient des lois auxquelles il ne fût jamais permis de résister. Le courtisan

moderne qui disait qu'*il ne concevait pas comment on pouvait résister à la volonté de son maître* (1), parlait comme un esclave, nourri dans les maximes du despotisme d'Orient, suivant lesquelles le sultan est un dieu, aux caprices de qui c'est un crime de s'opposer, lors même qu'ils répugnent au bon sens. Cependant, à la honte des personnes qui occupent le rang le plus distingué dans plusieurs nations éclairées, ces principes odieux et destructeurs sont la règle de la conduite de bien des grands, et de la plupart des nobles et des gens de guerre. Bien plus, cette doctrine fut très-souvent prêchée par les ministres d'un Dieu que l'on suppose la source de toute justice et de toute morale! . . . . . .

Où en seraient des nations si malheureusement infectés de ces idées funestes, des magistrats n'avaient jamais le courage de s'exposer à la colère du souverain en refusant de souscrire à ses volontés arbitraires! Que deviendraient les peuples, si la justice dépendait des caprices variables d'un sultan, d'un visir, d'une favorite, que le pouvoir absolu ferait passer pour des lois! Sur quoi serait fondée l'autorité du monarque lui-même, s'il se faisait un jeu d'anéantir l'équité qui sert de base à son trône, qui fait également la sûreté des rois et des sujets?

Ainsi les vils flatteurs qui prétendent que le prince ne doit jamais ni reculer, ni trouver de résistance à ses volontés suprêmes, sont non-seulement de mauvais citoyens, mais encore des ennemis du prince.

---

(1) Voyez le *Journal hist. de la révolution opérée par le chancelier de Maupeou*, tome 2.

N'est-ce pas servir fidèlement le souverain que de lui désobéir quand ses ordres sont contraires à ses propres intérêts? Il n'y a que des insensés qui puissent se prêter aux fantaisies d'un inconsidéré résolu de ravager son héritage: lui résister, c'est l'empêcher de se nuire; lui obéir, c'est se rendre complice de sa folie et de sa ruine.

Tout prince qui se révolte contre des lois équitables invite ses sujets à se révolter contre lui. Tous ceux qui l'excitent ou le soutiennent dans ses entreprises insensées sont de mauvais citoyens, des adulateurs infâmes, qui trahissent à la fois et la patrie et son chef. Ceux qui adoptent les maximes d'une obéissance aveugle et passive aux lois imposées par le despotisme en délire sont ou des stupides qui méconnaissent leurs propres intérêts, ou des esclaves qui méritent d'éprouver pendant toute leur vie la dureté de leurs fers.

Si l'on s'en rapportait aux notions vagues de quelques spéculateurs, on serait tenté de croire que tous les sujets d'un état, changés en automates, devraient une obéissance aveugle et implicite à tout ce qui serait loi, ou porterait la sanction de l'autorité souveraine: mais cette autorité est-elle donc toujours juste, infaillible, exempte de passions, incapable de s'égarer? La tyrannie, qui n'est que le gouvernement de l'injustice unie avec la force, a-t-elle le droit de fabriquer des lois contraires à l'équité? et chacun est-il tenu de s'y soumettre sans murmurer? Si ces principes étaient vrais, la société ne serait plus qu'un amas de victimes obligées de se laisser dépouiller, et de tendre le cou au glaive des citoyens

obéissans que le tyran aurait choisis pour être ses bourreaux.

Distinguons donc les lois faites pour être obéies et respectées par des citoyens honnêtes de ces lois injustes et destructives que la tyrannie, la violence, la déraison, la routine, qui ne raisonnent point, ont souvent introduites. *La justice*, dit un docteur célèbre, *a le droit de briser les injustes liens* (1). Ce n'est pas le citoyen qui a le droit de juger la loi de son pays, c'est la justice, dont tout homme sensé est en état de se faire des idées sûres. Les lois ne sont respectables que lorsqu'elles sont équitables ; elles doivent être abrogées dès qu'elles sont contraires au bien public. *Les lois*, dit Loke, *sont faites pour les hommes, et non les hommes pour les lois.* Les plus grands maux des nations sont dus à des lois visiblement injustes, sous lesquelles la violence les force de plier. *Les lois*, dit Montaigne, *se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois* (2).

Le respect dû aux lois ne peut être fondé que sur l'équité de ces lois, que pour son propre intérêt tout citoyen doit observer et maintenir. *Les lois*, disait Démonax, *sont inutiles aux bons, parce que les gens de bien n'en ont aucun besoin ; et aux méchans, parce qu'ils n'en deviennent pas meilleurs.* Socrate, qui poussa jusqu'au fanatisme la soumission aux lois d'un peuple ingrat et frivole, et qui voulut en être le martyr, fut injuste envers lui-même ; s'il

(1) *Injusta vincula rumpit justitia* St. AUGUSTIN.
(2) Voyez *Essais*, liv. 3, chap. 13.

fût sorti de sa prison, il eût épargné aux Athéniens un crime qui les a couverts d'une éternelle infamie.

La morale n'aurait aucun principe constant et sûr, si des lois quelconques, souvent insensées et criminelles, devaient être plus respectées que la voix de la nature éclairée par la raison. En promenant ses regards sur toutes les contrées de la terre, on est surpris de trouver que les plus grands forfaits ont été non-seulement approuvés, mais encore commandés par les lois. Dans tous les états despotiques on ne voit pour l'ordinaire que les caprices des tyrans les plus extravagans consacrés sous le nom de lois. Des peuples se sont permis le parricide (1). Les Carthaginois étaient forcés de sacrifier leurs enfans à leur dieu sanguinaire. Les Egyptiens, qui passent pour avoir été si policés, si sages, ont approuvé le vol. Chez les Scythes on égorgeait des milliers d'hommes et de femmes pour honorer les funérailles des princes. Pourquoi n'aurait-on pas désobéi à de pareilles lois, ou réclamé contre elles? *Les hommes*, demande Cicéron, *ont-ils donc le pouvoir de rendre bon ce qui est mauvais, et mauvais ce qui est bon?*

On nous dira peut-être que ces lois n'ont eu lieu que chez des peuples barbares qui n'avaient aucune idée de morale. Mais les peuples modernes nous offrent-ils des lois plus justes et plus sensées? L'équité, le bon sens, l'humanité, ne sont-ils pas indignement violés par des lois de sang établies dans

---

(1) Elien, liv. 4, chap. 1, nous dit qu'en Sardaigne les enfans étaient obligés de tuer leurs pères lorsqu'ils étaient tombés dans la décrépitude. Les derviches tuaient pareillement tous ceux qui vivaient au-delà de soixante-dix ans.

un grand nombre de pays contre tous ceux qui ne professent pas la religion du prince? Trouvera-t-on quelque ombre de justice dans la plupart de ces lois fiscales dont l'objet est de fournir aux extravagances des souverains en dépouillant les peuples du nécessaire; dans les lois féodales imposées par des nobles armés à des nations tremblantes?.... Mais il faut s'arrêter, car on ne finirait pas si l'on voulait faire l'énumération des lois iniques dont les peuples sont les victimes forcées ou volontaires.

Quelles idées claires et vraies de l'équité naturelle les peuples pourraient-ils puiser dans cet amas informe de coutumes et de lois injustes, déraisonnables, bizarres, ténébreuses, inconciliables, qui presque en tout pays forment la jurisprudence des hommes? Quelle notion peut-on se former de la justice quand on la voit perpétuellement anéantie par des formalités insidieuses? Quelles ressources les citoyens peuvent-ils trouver dans une jurisprudence captieuse qui semble favoriser la mauvaise foi, les emprunts et les contrats frauduleux, les friponneries les plus insignes, les ruses les plus capables de bannir la probité des engagemens réciproques des citoyens? Quelle confiance peut-on prendre, ou quelle protection peut-on trouver dans des lois qui donnent lieu à des chicanes interminables, destinées à ruiner les plaideurs, à engraisser les praticiens imposteurs, à mettre des gouvernemens avides à portée de lever des impôts sur les dissensions éternelles des sujets? Chez la plupart des nations l'étude des lois, qui devrait être simple et à la portée de tous les citoyens, est une étude pénible de laquelle résulte une science

très-incertaine, uniquement réservée à quelques hommes qui profitent de son obscurité pour tromper et dépouiller les malheureux qui tombent dans leurs mains. En un mot, les lois faites pour guider les nations ne sont propres qu'à les égarer, à leur faire méconnaître les principes les plus évidens de l'équité (1).

Les lois, ne devant être que les règles de la morale promulguées par l'autorité, devraient être claires, précises, intelligibles pour tout le monde. Mais elles ne sont d'ordinaire que des piéges tendus à la simplicité, des chaînes incommodes, dont la puissance a de tout temps surchargé la faiblesse. Des lois ainsi formées corrompent évidemment les mœurs; elles autorisent le fripon habile à se montrer sans pudeur dans la société; enfin souvent elles ne font que des transgresseurs. Les hommes sont communément ennemis des lois, parce qu'ils ne trouvent en elles que des obstacles continuels à l'exercice de leur liberté et de leurs droits naturels, qui les empêchent

(1) Pour se convaincre de l'absurdité, et même de la perversité de la jurisprudence romaine, et surtout des lois de Justinien, qui servent encore de base à la législation européane, on n'a qu'à lire le *Traité des lois civiles, par M. P. de T.*, publié depuis peu à la Haie, en 1774; et l'on verra qu'à proprement parler les nations n'ont pas encore de législation véritable, c'est-à-dire vraiment conforme au bien de la société. Par une négligence ou une impéritie bien funestes, les législateurs modernes ont trouvé plus court d'adopter des lois anciennes, maladroitement corrigées ou modifiées, que d'en faire de nouvelles plus justes, plus morales, plus analogues à la position actuelle des peuples. Des Francs, des Goths, des Lombards, des Saxons, des brigands ignorans nourris dans le carnage étaient-ils des législatenrs en état de donner des lois sensées aux peuples vaincus, ou de rectifier celles que ces peuples avaient déjà?

de satisfaire leurs besoins, de contenter leurs désirs les plus légitimes. De l'aveu même des jurisconsultes, rien de plus injuste, et conséquemment de plus contraire à la morale que le droit, s'il était rigoureusement observé (1). L'homme qui n'est juste que conformément aux lois peut être dépourvu de toute vertu sociale : à l'aide de ces lois, un fils attaquera très-indécemment son père ; des époux se diffameront réciproquement ; des proches se dépouilleront sans pitié ; les débiteurs ruineront leurs créanciers ; des traitans s'approprieront la substance du pauvre ; des juges immoleront sans remords l'innocent ; et des hommes si pervers marcheront la tête levée au milieu de leurs concitoyens !

Nul climat, nul gouvernement, nul pouvoir, n'a le droit de porter atteinte à l'empire universel que la justice doit exercer sur les hommes; cependant aucune législation ne semble avoir consulté les intérêts des peuples : on dirait que le genre humain entier n'existe et ne vit sur la terre que pour un petit nombre d'individus privilégiés, qui s'embarrassent fort peu de lui procurer le bonheur qu'il aurait droit d'attendre en échange de sa soumission (2).

Une législation vraiment sacrée serait celle qui consulterait les intérêts de tous, et non les intérêts de quelques chefs ou de ceux qu'ils favorisent. Des lois utiles et justes sont celles qui maintiennent chaque citoyen dans ses droits, et qui le garantissent

(1) *Summum jus, summa injuria.*

(2) *Humanum paucis vivit genus.*

LUCAN. *Pharsal.* lib. 5.

de la méchanceté des autres. Les nations n'auront une législation respectable et fidèlement obéie que lorsqu'elle sera conforme à la nature de l'homme vivant en société, c'est-à-dire guidée par la morale, dont elle doit rendre les préceptes inviolables : c'est alors que la loi doit être religieusement observée : c'est alors que ses infracteurs pourront être justement châtiés comme des ennemis de la patrie et des enfans rebelles.

On regarde communément la réforme des lois comme un entreprise si difficile, qu'elle surpasse les forces de l'esprit humain. Mais disons avec Quintilien (1) : *Pourquoi n'oserait-on pas avancer que la durée des siècles fera découvrir quelque chose de plus parfait que ce qui a ci-devant existé?* Cette difficulté ou cette impossibilité prétendue ne vient point de la chose elle-même ; elle est due aux préjugés des hommes, à la négligence ou à la mauvaise volonté de ceux qui les gouvernent. Des souverains équitables acquièrent le droit de commander à l'opinion des peuples; ceux-ci ne sont en garde contre les nouveautés et les changemens que parce qu'une expérience fatale leur apprend qu'ils ne font communément que redoubler leurs misères. Partout les peuples sont mal ; mais ils craignent d'être plus mal encore. Le prince qui par sa vertu s'attirera la confiance de ses sujets dissipera ses craintes, substituera, quand il voudra, des lois justes et claires à ces lois obscures et si souvent déraisonnables pour lesquelles

(1) *Ego non audeam dicere, aliquid in hâc quæ superest æternitate inveniri posse, eo quod fuerit perfectius?*
QUINTILIAN. lib. 12, cap. 1.

les nations ont un attachement machinal. Le souverain éclairé développe la raison de son peuple; rien de plus aisé que de gouverner des sujets raisonnables ; rien de plus difficile que de contenir des hommes ignorans et privés de raison. Une bonne législation se trouvera toute formée lorsqu'elle armera la morale de l'autorité suprême; elle sera fidèlement suivie quand tous les citoyens reconnaîtront que leur intérêt les oblige de s'y conformer. La morale ne peut rien sans le secours des lois, et les lois ne peuvent rien sans les mœurs (1).

Ainsi ne désespérons point que l'on ne puisse voir un jour des hommes soumis à des lois plus sages, plus conformes à leur nature, plus propres à les rendre vertueux et fortunés. Un bon roi, comme un Hercule, peut bannir de ses états les monstres, les vices, les préjugés qui s'opposent également au bien-être des souverains et des sujets. Les peuples seront heureux quand les rois seront des sages (2). *Les villes et les hommes*, dit Platon, *ne seront délivrés de leurs maux que lorsque, par une fortune divine, la souveraine puissance et la philosophie, se rencontrant dans le même homme, rendront la vertu triomphante du vice.*

---

(1) *Quid vanæ sine moribus leges proficiunt?* HORAT. od. 24, lib. 3, vers. 35. Aristote avant lui avait dit : *La loi n'a d'autre force pour se faire obéir que celle qu'elle tire de l'accoutumance; et c'est l'accoutumance qui forme les mœurs.* Voyez ARIST. *Polit.* lib. 2, cap. 8.

(2) *Plato tùm denique fore beatas respublicas putavit, si aut docti aut sapientes, homines eas regere cœpissent, aut qui regerent, omne suum studium in doctrinâ et sapientiâ collocâssent.*

Voyez PLUTARQUE. *Vie de Numa.* — CICERO. *ad Q. fratrem.*

CHAPITRE IV.

Devoirs des grands.

L'ON nomme grands ceux qui sont élevés au-dessus de leurs concitoyens par leur pouvoir, leurs places, leur naissance et leurs richesses. Dans un état bien constitué, c'est-à-dire, où la justice serait fidèlement observée, les citoyens les plus vertueux, les plus utiles, les plus éclairés, seraient les plus grands ou les plus distingués; le pouvoir ne serait remis que dans les mains les plus capables de l'exercer pour le bien de la société; les dignités, les places, les honneurs, les marques de la considération publique ne seraient accordés qu'à ceux qui les auraient mérités par leurs talens et leur conduite; les richesses et les récompenses ne seraient le partage que de ceux qui sauraient en faire un usage vraiment avantageux à leurs concitoyens. D'où l'on voit que la vertu seule donne des droits légitimes à la grandeur.

Si, comme on l'a fait voir, toute autorité que l'on exerce sur les hommes ne peut être fondée que sur les avantages qu'on leur procure; si toute supériorité, toute distinction ou prééminence sur nos semblables, pour être reconnue par eux, suppose des qualités supérieures, des talens estimables, un mérite peu commun; on sera forcé de convenir que l'absence de ces qualités fait rentrer dans la foule, que le pouvoir exercé par des hommes indignes, que l'autorité dont ils sont revêtus, que leur supériorité, ne sont que

des usurpations auxquelles leurs citoyens ne peuvent se soumettre que par la violence.

L'amour de préférence que chaque homme a pour lui-même fait qu'il désire de s'élever au-dessus de ses égaux, et le rend envieux et jaloux de tout ce qui lui fait sentir sa propre infériorité; mais, s'il a des sentimens équitables, ces jalousies disparaissent dès qu'il voit que ceux qu'on lui préfère ou qu'on distingue de lui possèdent des talens et des qualités estimables dont il est à portée de profiter lui-même. Ainsi le mérite et la vertu calment l'envie des hommes, les forcent de reconnaître la supériorité de ceux qu'on élève au-dessus de leurs têtes par des honneurs légitimes, par un rang mérité; alors ils consentent à leur donner des signes plus marqués de soumission et de respect qu'à leurs autres concitoyens.

En respectant et conservant les droits de tous les citoyens forts ou faibles, riches ou pauvres, grands ou petits, l'équité naturelle veut pourtant, pour l'utilité générale, que ceux qui procurent de plus grands avantages soient récompensés par les marques de considération et d'estime, par les déférences qui leur sont dues en vertu des services qu'ils rendent à la société. Voilà l'origine naturelle et légitime des rangs divers dans lesquels les citoyens d'un même état se trouvent partagés : cette inégalité est juste, puisqu'elle tend au bien-être de tous; elle est louable, parce qu'elle est fondée sur la reconnaissance sociale qui doit payer les services qu'on reçoit; elle est utile, parce qu'elle se sert de l'intérêt personnel pour exciter les hommes à faire le bien, comme un moyen d'obtenir la supériorité que chacun désire avec ardeur.

Ce n'est donc qu'en donnant des preuves de son mérite que l'on obtient à juste titre le droit de s'élever au-dessus des autres ; toute autre voie serait inique, démentie par la société, contraire à ses vrais intérêts, et regardée par elle comme une usurpation manifeste. Même dans les gouvernemens les plus despotiques, les places, le pouvoir, les dignités, conférés à des citoyens incapables ou pervers, révoltent leurs concitoyens ; la crainte peut bien les empêcher de faire éclater leur indignation, et leur arracher des signes d'une soumission que le cœur désavoue ; mais la vertu seule obtient des hommages sincères, et les reçoit avec un plaisir pur, tandis que le vice, toujours inquiet et soupçonneux, sait à quoi s'en tenir sur les respects qu'on lui montre.

La vraie grandeur de l'homme et sa vraie dignité consistent donc à faire du bien aux hommes, à leur montrer des sentimens d'affection, à leur rendre les services, à répandre sur les bienfaits en faveur desquels ils consentent à reconnaître des supérieurs. D'où il suit que les grands, s'ils veulent se rendre dignes de l'attachement vrai et des respects volontaires de leurs concitoyens, doivent surtout écarter de leur conduite l'orgueil, des manières hautaines, un ton impérieux, en un mot, tout ce qui peut humilier les hommes en leur faisant sentir leur faiblesse et leur infériorité. L'affabilité, la douceur, une compassion tendre, un profond respect pour les infortunés, un désir sincère d'obliger, sont les qualités par lesquelles les grands devraient toujours se distinguer. La grandeur qui ne s'annonce que par sa dureté, sa fierté, son mépris, repousse tous les

cœurs; les bienfaits que lui arrache l'importunité sont regardés comme des insultes, et ne font que des ingrats.

Est-il rien de plus puéril et de plus bas que la vanité tyrannique de quelques grands qui ne paraissent désirer le pouvoir que pour se faire des ennemis? Ils semblent dire à tout le monde, *respectez-moi, j'ai le pouvoir de vous exterminer.* Le pouvoir a-t-il quelque chose de flatteur, s'il ne sert qu'à faire trembler et à s'attirer des malédictions? La grandeur inaccessible n'est d'aucune utilité; la grandeur dépourvue de pitié est une férocité véritable; un ministre impitoyable fait retomber sur son maître une partie de la haine dont il est lui-même accablé. Combien de révoltes ont été produites par les manières insupportables de quelques favoris incapables de contenir leur humeur! Combien de guerres sanglantes n'ont eu pour cause première que l'insolence de quelque ministre altier, dont la témérité a fait couler le sang des nations (1)! De quel frémissement tout ministre des rois devrait-il être agité quand il se voit forcé de leur conseiller la guerre la plus juste, surtout s'il réfléchit à toutes ses horreurs! Ne doit-il pas trembler lorsqu'il propose un impôt désolant, un édit dont la rigueur se fera sentir pour des siècles jusqu'aux extrémités d'un empire?

Mais le pouvoir et la grandeur, pour l'ordinaire, enorgueillissent le cœur de l'homme, l'enivrent et

(1) La hauteur insolente du marquis de Louvois à l'égard d'un Hollandais distingué fut, dit-on, la principale cause de la haine des Hollandais pour Louis XIV, et des avanies qu'ils firent éprouver à ce prince durant la guerre pour la succession d'Espagne.

produisent dans sa tête une sorte de délire (1). On dirait que les grands ne cherchent qu'à se rendre terribles, et s'embarrassent fort peu de mériter l'amour. Dans la classe élevée où la fortune les place, ils croient ne point tenir à leurs concitoyens, à la patrie, à la nation. Ce sont ces idées fausses qui rendent si souvent la grandeur odieuse, et qui font tant d'ennemis au pouvoir. L'éducation que l'on donne communément à ceux que leur naissance destine aux grandes places, est presque aussi négligée que celle des princes qu'ils doivent un jour représenter : indépendamment des lumières que ces emplois demandent, les personnes appelées à partager les soins de l'administration devraient surtout apprendre à connaître les hommes, à découvrir ce qu'ils sont, afin de savoir ce qu'ils leur doivent, et la manière de les remuer d'une façon avantageuse à leurs propres intérêts. L'éducation des grands devrait donc surtout leur enseigner la morale, qui n'est que l'art de se faire aimer des hommes, de les connaître, d'unir leurs intérêts aux nôtres.

Mais dans presque tous les pays ce n'est point le mérite ou la vertu qui appellent aux dignités; c'est la faveur, la cabale et l'intrigue. On dirait que la volonté du prince ou la protection de ses favoris suffisent pour faire descendre sur un homme tous les dons nécessaires à l'administration d'un état. Est-ce donc au milieu des affaires multipliées et compliquées, au milieu des intrigues et des piéges qu'un

(1) *Fortuna nimiùm quem favet, stultum facit.* Publius Syrus.

ministre peut apprendre son métier? Pour se maintenir en place il négligera les affaires; il se reposera sur le travail des autres; dépourvu de lumières, sa confiance sera perpétuellement trompée; il ne l'accordera qu'à des hommes pris sans choix, à des protégés qui, n'ayant acquis le droit de lui plaire que par leurs bassesses et leurs flatteries, contribueront par leur impéritie, leurs sottises, leurs vices et leurs trahisons même, à la chute de leurs protecteurs.

Ainsi que les richesses, tout le monde désire le pouvoir et la grandeur, sans savoir en tirer parti pour sa propre félicité. A quoi sert la puissance, si elle ne fait obtenir l'attachement, la bienveillance, la considération sincère des hommes, sur lesquels cette puissance nous fournit les moyens d'agir? Pourquoi la disgrâce jette-t-elle communément un favori, un ministre, dans un abandon universel? C'est qu'il ne s'est servi de son pouvoir pour obliger personne, ou qu'il n'a jamais obligé que des ingrats, en ne répandant ses bienfaits et ses grâces que sur des êtres sans mérite et sans vertu.

Le mérite doit être cherché; il se présente rarement à la cour des rois : la vertu, communément timide, n'oserait s'y produire; d'ailleurs elle s'y trouverait presque toujours déplacée. Le mérite s'estime lui-même, et ne consent point à se déshonorer par des bassesses et des intrigues. Au contraire, le vice effronté se montre avec audace dans un pays où il connaît les moyens de réussir. Il faut à des ministres intrigans et pervers des instrumens qui se prêtent à toutes leurs fantaisies; la probité déconcerte les méchans; le mérite fait peur à la médiocrité; les

grands talens alarment l'incapacité; ils n'ont pas la souplesse requise pour plaire à des hommes dont les intérêts ne s'accordent nullement avec ceux de l'équité : esclaves de la flatterie, les gens en place sont presque toujours entourés d'une foule de fripons ligués contre la vertu, de traits prêts à sacrifier leurs protecteurs à quiconque leur fait envisager quelque avantage à trahir leur confiance ou à les abandonner. Le serpent, à force de ramper, s'élève à des hauteurs inaccessibles aux animaux les plus légers; mais son venin n'en est que plus subtil par les efforts qu'il a faits pour monter.

La morale, qui seule apprend à connaître les hommes, à démêler les ressorts qui les font agir, à les juger, n'est donc pas une science inutile aux ministres, aux gens en place, aux puissans de la terre. La vertu, que la grandeur dédaigne, qu'elle repousse, à laquelle souvent elle ne croit pas, est pourtant quelque chose de réel : oui, sans doute, ce n'est que dans le cœur de l'homme de bien que l'on doit trouver l'attachement sincère, l'amitié véritable et la reconnaissance; on les chercherait vainement dans les âmes abjectes de ces sycophantes dont les ministres et les grands sont perpétuellement accompagnés; ils sèment presque toujours dans une terre ingrate, qui jamais ne produira que des épines et des ronces. Un ministre est presque toujours expulsé par les intrigues de ceux que ses faveurs n'ont fait que mettre à portée de lui nuire plus sûrement à lui-même.

Mais la puissance aveugle l'homme; le ministre, le favori, le courtisan, trompés par leur amour propre,

se flattent que leur pouvoir ne doit jamais finir: les exemples des fréquentes disgrâces dont ils ont été les témoins ne peuvent désabuser des personnages assez vains pour présumer que la fortune fera des exceptions pour eux, ou que leur génie supérieur et leur adresse les tireront des écueils où tant d'autres ont échoué. C'est sans doute cette illusion qui fait que tant de ministres en place travaillent sans relâche à seconder les efforts d'un despotisme destructeur, à démolir la puissance des lois, à renverser la liberté publique, à forger des fers à la patrie : les imprudens ne voient pas que ces lois, cette liberté qu'ils accablent, ces barrières qu'ils renversent ne seront plus capables de les protéger eux-mêmes au jour de l'affliction (1).

(1) L'histoire, tant ancienne que moderne, nous fournit des exemples aussi terribles que fréquens, des revers que la fortune fit de tout temps éprouver à des ministres et à des favoris. Quoi de plus effrayant que la chute des Séjan, des Rufin, des Marigny, des connétables de Luines, des Strafford, etc., etc., etc.? En ce moment même une nation long-temps opprimée jouit avec transport de la disgrâce méritée de deux ministres tyrans (le chancelier de Maupeou et l'abbé Terray) L'un, après avoir insolemment anéanti les lois et les tribunaux de son pays, et cruellement dispersé les magistrats, s'est vu relégué à son tour dans une retraite isolée, d'où il entend les cris de joie de tout un peuple applaudissant à sa chute; l'autre, après avoir sans pitié pressé les dernières gouttes du sang de ses concitoyens, malgré la dureté de son cœur insensible est forcé de rougir de la bassesse avec laquelle il s'est rendu le bourreau de sa nation. Que l'on compare le sort de ces vils instrumens de la tyrannie avec celui dont au milieu de sa disgrâce jouissait peu auparavant un ministre noble, généreux, bienfaisant (le duc de Choiseuil), que les cabales de ces monstres avaient fait éloigner. Celui-ci dans la retraite trouva la sérénité, le contentement, l'amitié constante et fidèle, tandis que les autres n'y trouvèrent que la honte, la fureur impuissante, un abandon général, la haine des honnêtes gens.

Les ministres devraient apprendre à se défier des faveurs toujours trompeuses d'un despote, qui, communément privé d'équité, de lumières et de reconnaissance ne suit que ses caprices, et n'est guidé dans ses affections et sa haine que par les impulsions de ceux qui pour quelques instans s'emparent de son faible esprit. Les services les plus fidèles et les plus signalés sont bientôt oubliés par des tyrans stupides, incapables de les apprécier, et qui ne sont eux-mêmes que les esclaves et les instrumens de ceux qui sont utiles à leurs passions momentanées. Il n'est point de ministre dont la faveur puisse contre-balancer auprès de son maître vicieux celle d'une maîtresse, d'un proxenète, d'un nouveau favori : ceux qui contribuent aux plaisirs du prince l'intéressent bien plus que ceux qui n'ont que le mérite de bien servir l'état. Le bon ministre n'est assuré de la faveur que sous un maître éclairé et vertueux.

Les ministres sont donc eux-mêmes intéressés à la vertu du prince : ainsi, loin de flatter ces despotes auxquels ils veulent sans cesse asservir la patrie, loin d'agacer contre les peuples ces lions déchaînés, ils devraient opposer la raison, la vérité, la justice, la terreur même à leurs emportemens; ils devraient se souvenir qu'il n'est point sans les lois de grandeurs, de rangs, de priviléges assurés; qu'un gouvernement injuste, toujours guidé par le caprice, détruit en un moment tout ce qui déplaît à ses fantaisies ; qu'à ses yeux les hommes les plus élevés, les plus capables, ne sont que des esclaves qu'un souffle fait rentrer dans la poussière. Chez les tyrans de l'Asie, le visir qui a le plus contribué à soutenir ou étendre la tyrannie de

n'aurait-il point à se faire en réfléchissant que ses amusemens, son inadvertance, son incurie, font gémir une foule de citoyens indigens qui, après avoir bien mérité de l'état, achèvent de se ruiner en sollicitations inutiles, et sont réduits à mendier dans une antichambre! N'est-ce donc pas une cruauté véritable que de tenir suspendus entre l'espérance et la crainte des malheureux qu'une décision prompte aurait pu sauver du naufrage? Mais au sein de l'abondance et des plaisirs les grands n'ont aucune idée des angoisses des pauvres. Ils écrasent en passant, et même sans y songer, des milliers d'infortunés.

Le sentiment des peines les plus communes aux hommes sera-t-il toujours ignoré de ceux qui peuvent et qui doivent les soulager? Dans quelles transes ne devrait pas vivre un dépositaire du pouvoir, s'il pensait que ses légèretés, ses inadvertances peuvent causer le malheur d'un grand nombre de familles honnêtes, et les forcer à vivre dans les larmes et le désespoir!

Ne conseille pas aux princes, dit Solon, *ce qui leur plaît, mais ce qui leur est utile.* Un ministre complaisant et flatteur ne fait qu'alimenter dans l'esprit de son maître les vices dont et ce maître et l'état, et lui-même seront un jour les victimes. La véracité devrait être la première vertu d'un ministre fidèle; fait pour voir de plus près que le prince les besoins, les désirs, les malheurs des peuples, il ne peut, sans trahir son pays et son maître, le tromper ou lui dissimuler la vérité. Le prince doit être touché quand ses sujets sont dans la peine; il doit trembler

quand ils sont mécontens : c'est lui qui par état doit connaître les maux et les dispositions de son peuple; c'est à lui de faire cesser ses murmures et ses plaintes. Tout ministre fidèle doit être l'œil du maître et l'organe du peuple. Ces courtisans flatteurs, qui craignent d'inquiéter les rois ou de les affliger, sont des prévaricateurs et des traîtres ; un roi doit-il être tranquille lorsque sa nation est misérable?

Mais sous des gouvernemens imprudens, frivoles et corrompus, la vraie grandeur est méconnue. Ainsi que le despote, ses favoris sont des enfans qui, contens de jouir de quelques avantages frivoles et passagers, ne portent guère leurs vues sur l'avenir. Chacun cherche à tirer parti de sa puissance éphémère, et s'embarrasse fort peu de ce que deviendront après lui et le prince et l'état. S'il est impossible que le pouvoir absolu forme de bons souverains, il n'est pas moins difficile qu'il forme des ministres vraiment attachés à leurs maîtres et fidèles à leurs devoirs.

Les citoyens les plus puissans, ainsi que les plus faibles, sont évidemment intéressés au maintien de l'équité; ils peuvent trouver dans les lois des secours contre la noirceur et l'intrigue qui voudraient les accabler. La grandeur, pour être stable, doit se fonder sur la justice; dès que cette vertu règne dans la société, elle soutient tous ses membres, elle empêche que personne ne soit puni sans cause, ou injustement opprimé. Cette justice universelle et sociale est un rempart bien plus sûr contre la violence que de vains priviléges, des titres inutiles, des distinctions frivoles, que le caprice peut donner et reprendre. Peut-on se

regarder comme quelque chose quand la puissance et la grandeur dont on jouit dépendent uniquement de la fantaisie d'un despote, d'une maîtresse ou d'un visir? Le citoyen obscur, sous un gouvernement libre, n'est-il pas plus assuré de ses droits que le ministre le plus accrédité sous l'empire du despotisme, qui n'est qu'une mer orageuse perpétuellement soulevée par des vents opposés? Tout despote est un enfant volontaire et méchant, qui se plaît à briser les jouets dont il s'est amusé.

Si les ministres ou les personnes revêtues du pouvoir sont destinés à représenter un souverain équitable dans les différentes parties de l'administration, ils doivent le faire chérir des peuples, être justes comme lui, rendre aimable son autorité. Un des principaux devoirs du ministre et de l'homme en place est donc d'être accessible, de recevoir avec bonté les demandes ou les représentations des sujets, de leur rendre une justice impartiale et prompte. Un ministre dur, sec, inaccessible, nuit à la réputation de son maître. Celui qui n'est qu'homme de plaisir, fait tort à ses affaires, ou devient inutile. Le ministère doit être exact et sérieux : il demande, non de la hauteur, mais de l'attention, de la gravité dans les mœurs, la décence convenable dans un état fait pour être respecté. Le ministre qui n'a des oreilles que pour ceux qui l'entourent sera perpétuellement trompé, et risquera de passer pour ignorant, pour faible, et souvent pour injuste et corrompu.

Un des plus grands malheurs attachés à la grandeur et au pouvoir, c'est que celui qui les possède est obligé de craindre sa famille, ses amis les plus chers,

et de se mettre en garde contre les sentimens de son propre cœur. Son attachement pour l'état doit l'emporter toujours sur ses liaisons particulières : l'homme public n'est plus le maître des mouvemens de sa tendresse ; il ne doit recevoir l'impulsion que de la justice et de l'intérêt de l'état, desquels il doit faire dépendre son honneur et sa gloire. Un ministre qui n'est bon que pour les siens est un homme dont l'âme est faible et rétrécie. *Je ne ferai point ce que vous demandez, vous êtes trop de mes amis*, disait un homme digne de sa place à l'un de ses favoris qui lui faisait une demande peu équitable.

Un ministre prodigue, ou qui ne peut rien refuser, n'est pas un homme bienfaisant ; c'est un homme faible, un administrateur infidèle, un prévaricateur. On se rend très-coupable en répandant les trésors de l'état pour se faire des créatures ; tout ministre qui fait le bien n'a besoin ni d'adhérens ni de cabales ; l'innocence de sa conduite doit lui suffire pendant qu'il est en place, et sa conscience doit être sa force et son appui lorsqu'il en est sorti. Jeter les richesses de l'état à la tête des courtisans faméliques, ou des grands toujours avides, c'est arracher le nécessaire au malheureux, dont les besoins réels doivent être préférés aux besoins imaginaires de la vanité.

Quoi ! les hommes les plus riches sont-ils faits pour absorber tout seuls les richesses et les récompenses des nations ? Non, sans doute ; elles sont principalement destinées à payer, à ranimer, à consoler le mérite laborieux, l'indigence timide, le talent dans la détresse, les services rendus à l'état. C'est à la probité réduite à la misère que l'homme en place doit

tendre une main secourable. Le riche et le grand n'ont que trop de ressources et de manéges pour obtenir les objets de leurs désirs souvent injustes et criminels. Ce n'est le plus souvent que pour opprimer l'innocent, étouffer le cri de l'infortuné, dépouiller le citoyen, jeter le faible dans les fers, que des courtisans odieux importunent le ministre qu'ils veulent rendre complice de leurs iniquités. Sous un gouvernement injuste les grands se croient dégradés s'ils n'ont pas le privilége affreux de faire du mal aux autres; c'est en cela qu'ils font communément consister leur prééminence.

Par une fatalité trop commune, les hommes qui devraient se distinguer par l'élévation de leur âme montrent souvent une petitesse inconcevable; ils ne semblent occupés que de vanités, de minuties, de jouets auxquels ils ont la folie de sacrifier leur repos, leur fortune, leur sûreté propre, la liberté de leurs descendans et de leurs concitoyens. On dirait que la grandeur d'âme et la raison ne sont point faites pour les grands, et que les personnages élevés au-dessus des autres ne s'en distinguent réellement que par leur imprudence et leur folie.

Un étrange renversement des idées fait que les grands, pour la plupart, s'imaginent ne point jouir du pouvoir s'ils ne peuvent en abuser; crédit, pouvoir, privilége, grandeur, deviennent synonymes de licence, de corruption, d'impunité. Les souverains et leurs suppôts ne veulent que se faire craindre, et s'embarrassent fort peu de se faire estimer : ils ne désirent la puissance que pour écraser tous ceux qui leur déplaisent, sans s'occuper du soin de mériter

l'affection de personne. Dans l'esprit de la plupart des grands, être puissant, c'est être redoutable, et par conséquent haïssable; être grand, c'est jouir du droit d'être injuste, de faire du mal impunément, de se mettre au-dessus des lois, d'opprimer le faible et l'innocent, de mépriser et d'insulter le citoyen obscur et malheureux, de fouler aux pieds ce que les hommes ont de plus respectable. Être grand, aux yeux du vulgaire imbécile, c'est annoncer son rang par des palais somptueux, par des possessions amples et souvent injustement acquises, par des équipages élégans, par des chevaux, par un cortége de valets insolens, par des habits magnifiques, par des rubans et des colliers faits pour indiquer la faveur du prince ou de ses ministres; c'est souvent, sans richesses réelles, représenter aux dépens d'une foule de créanciers qu'on immole indignement à sa vanité. Enfin être grand, c'est avoir par sa naissance le droit d'aller grossir la troupe des esclaves titrés qui vont lâchement faire la cour à un despote, ou recevoir les dédains d'une idole, qui laisse à peine tomber ses regards sur la foule avilie dont elle est environnée. C'est dans ces bassesses ou dans ces crimes que les peuples eux-mêmes font consister la grandeur des citoyens qui les accablent! Plus un gouvernement est injuste, plus les grands sont insolens et fastueux; ils se vengent sur le pauvre des avanies qu'ils essuient souvent eux-mêmes; ils masquent leur esclavage et leur petitesse réelle sous le vain appareil de la magnificence. Une cour bien brillante annonce toujours une nation misérable, et des grands qui se ruinent pour ne le point paraître.

de guerre consacre sa vie à la défense de la patrie, le magistrat dévoue la sienne et sacrifie son temps au maintien de la justice, sans laquelle nulle société ne pourrait subsister. *Il faut*, dit Cicéron, *anéantir l'opinion de ceux qui s'imaginent que les vertus guerrières sont plus estimables que celles qui ont pour objet l'intérieur de l'état* (1).

Par la même raison les nations doivent accorder une place distinguée dans leur estime à tous les citoyens que leurs talens et leurs mérites divers mettent à portée de leur rendre des services éminens. La société, sous peine d'être injuste et de décourager les membres qui pourraient contribuer à son bien-être, doit proportionner sagement sa considération et ses récompenses à l'étendue des avantages dont on la fait jouir. « Tous, dit Sénèque, peuvent » aspirer à ce qui fait la vraie noblesse de l'homme ; » c'est la droite raison, l'esprit juste, la sagesse et » la vertu. » Telles sont les qualités qu'une association équitable doit honorer et récompenser dans ses membres.

Dans toute nation il s'établit donc nécessairement une sorte d'hiérarchie politique dont le souverain est le chef, parce qu'il dirige les volontés et les mouvemens des différens corps de la nation. En conséquence le prince devient le distributeur des grâces au nom de la société, le dispensateur de ses récompenses : chargé de la reconnaissance publique, il juge et du mérite des citoyens et de l'étendue de l'estime

(1) *Minuenda est opinio eorum qui arbitrantur res bellicas majores esse quàm urbanas.* CICERO, *de Officiis*, I.

que l'on doit leur montrer : s'il est juste, la société applaudit son jugement et la fidélité qu'il montre à payer les services qu'on lui rend ; s'il est injuste, la société contredit ses jugemens, comme capables de décourager le mérite et les talens nécessaires à son bonheur, et refuse sa considération à celui qu'elle trouve injustement récompensé.

Lorsqu'un prince anoblit un citoyen ou lui donne quelque titre honorable, il déclare à sa nation qu'un tel homme, ayant bien mérité d'elle, paraît digne d'occuper un rang distingué parmi ses concitoyens, et a des droits fondés à leur reconnaissance. Si la faveur, l'intrigue, la bassesse, ont fait obtenir cette nouvelle distinction, la société, loin de souscrire aux honneurs accordés en pareil cas, loin d'accorder à l'homme ainsi décoré son estime ou sa gratitude, le punit par le ridicule, le rejette, en appelle de la décision du souverain surpris ou prévenu. Nul monarque, quelque absolu qu'il puisse être, ne peut subjuguer l'opinion publique au point de lui faire considérer ou respecter un citoyen qui n'est ni estimable ni respectable par lui-même.

Elle respecte encore bien moins une noblesse acquise à prix d'argent, qui ne suppose dans celui qu'elle décore que des richesses, et non le mérite et les talens auxquels la reconnaissance publique est due ; ce moyen vil d'obtenir des distinctions fut un effet de l'avarice de quelques princes qui surent tirer parti de la vanité de leurs sujets opulens en leur vendant bien cher la fumée dont elle voulut se repaître : mais les souverains furent privés par là d'un moyen facile de récompenser le vrai mérite ; ils

donnèrent à la richesse une distinction qui, sagement économisée, eût été très-utile pour exciter le mérite. Par ce honteux trafic la noblesse fut prostituée à des hommes nouveaux qui, sans avoir bien mérité de la république, furent en droit de jouir de priviléges souvent très-incommodes pour le reste des citoyens.

Mais l'opinion publique ne put jamais souscrire à ce commerce déshonorant et visiblement contraire au bien de la société ; d'ailleurs il se trouvait opposé à des préjugés antérieurs. Les nations, peu disposées à reconnaître la prééminence de tant de nobles nouveaux et sans mérite, réservèrent leur considération pour une noblesse plus antique, qu'elles voyaient perpétuée dans la postérité des anciens défenseurs de la patrie. Tout ce qui porte le caractère de l'antiquité, que l'on crut toujours très-sage, en impose aux nations. Ainsi, par un préjugé confirmé depuis des siècles, les peuples continuent de respecter les descendans de ces antiques guerriers, sans examiner les mérites de leurs ancêtres, et bien plus sans s'assurer si ces descendans ont eux-mêmes rendu quelques services réels à la patrie. Comment un homme peut-il se croire honoré par ce qui n'est point à lui? est-ce donc hors de soi que l'on peut chercher la véritable grandeur ?

Ainsi des préjugés anciens s'opposèrent aux distinctions nouvelles introduites dans la société ; les peuples stupides admirèrent la noblesse antique uniquement parce que leurs pères l'avaient long-temps redoutée et respectée. Une routine aveugle décide de l'opinion des hommes, qui rarement se rendent

raison des motifs de leurs façons de penser et d'agir: par une espèce de contagion ils héritent même de préjugés avilissans pour eux.

Pour peu que, la balance de la raison et de la justice en main, l'on pèse les idées que l'on se forme en Europe de la noblesse antique, que l'on va jusqu'à révérer même dans ses rejetons les plus éloignés, on sera forcé de convenir que cette opinion n'a rien de solide. On trouvera que ces anciens guerriers desquels les nobles d'aujourd'hui ont tiré leur origine ont bien plus souvent troublé la patrie qu'ils ne l'ont servie; ils ont plutôt contribué à lui forger des chaînes qu'à lui procurer des avantages réels; s'ils l'ont fidèlement défendue contre les ennemis du dehors, ils l'ont communément livrée aux ennemis du dedans en la soumettant au pouvoir des tyrans.

Même en supposant la grandeur et la réalité des services rendus à la patrie par les anciens héros des nations, la reconnoissance de celles-ci n'aurait au moins pas dû s'étendre jusqu'à leur postérité la plus reculée. Si l'équité défend de punir les descendans des crimes de leurs ancêtres, elle ne peut exiger que l'on récompense sans fin ces descendans des vertus ou des talens de leurs aïeux. La vertu ne se transmet point avec le sang; le mérite est une qualité personnelle: ainsi la raison et l'intérêt public sembleraient exiger que les honneurs, les distinctions, la noblesse, au lieu d'être héréditaires, demeurassent entre les mains d'un gouvernement équitable, comme des moyens sûrs d'exciter à servir utilement l'état et de récompenser ceux qui auraient vraiment contribué à sa félicité présente. Est-il juste en effet qu'un homme,

dont souvent la race ignorée a croupi pendant des siècles dans le fond de ses terres, sans rendre à l'état aucun service marqué, jouisse d'une considération et de priviléges destinés à récompenser la valeur guerrière? Est-il juste que l'homme inutile soit honoré, distingué, respecté, récompensé par des prérogatives immenses au détriment du citoyen laborieux, parce qu'il y a sept ou huit siècles qu'un des ancêtres du noble a porté les armes pour son pays? Que cet homme possède les terres jadis accordées à ses pères; mais l'équité semblerait exiger que, s'il prétend jouir des distinctions et priviléges de la noblesse, il les méritât lui-même et cessât de s'enorgueillir des prouesses de ses aïeux qu'il n'a point imitées. *L'estimation*, dit Montaigne, *et le prix d'un homme consistent au cœur et en la volonté: c'est là où gît le vrai honneur* (1).

La vanité est le vice de la noblesse: fondé sur des opinions dont nous venons de reconnaître la frivolité, le noble se croit réellement un être d'un ordre supérieur au reste des citoyens; on dirait que, pétri d'un limon bien plus pur, il n'a rien de commun avec le reste de ses compatriotes. *L'illusion de la plupart des nobles*, dit Nicole, *est de croire que leur noblesse est en eux un caractère naturel*. Un autre moraliste avait dit avant lui: « A le bien prendre, la noblesse est » un don du hasard, une qualité d'autrui. Qu'y a-t-il » de plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est » pas sien. . . . . Ceux qui n'ont pour eux que cette » noblesse la font valoir et en parlent toujours:

(1) Voyez *Essais*, liv. 1, chap. 30.

» toute leur gloire est dans les tombeaux de leurs » ancêtres..... Que sert à un aveugle que ses pères » aient eu la vue bonne?.... Être issu de gens qui » ont bien mérité du public, c'est être obligé de les » imiter (1). » Il pouvait ajouter que le mérite réel ou prétendu de ses pères ne donnait point au noble le droit de marquer du mépris à ses concitoyens, et qu'une vanité rebutante n'était propre qu'à faire oublier ce mérite, quand même il eût été plus réel que l'histoire ne semble l'indiquer.

Les annales de toutes les nations nous montrent en effet dans les anciens nobles un corps de guerriers turbulens, perpétuellement divisés entre eux pour des querelles aussi injustes que futiles, uniquement occupés à se tourmenter les uns les autres, ou à faire sentir cruellement le poids de leur autorité à leurs vassaux et à leurs serfs. Nous voyons ces furieux continuellement en guerre, déchirant les nations par leurs sanglans démêlés. Nous les voyons imposer à leurs sujets des devoirs souvent aussi bizarres que tyranniques, et s'en faire des droits. Nous voyons, dans ces temps de troubles et d'infortunes, les rois beaucoup trop faibles pour réprimer les violences de ces frénétiques sans cesse occupés à s'entre-détruire, méprisant l'autorité souveraine, se révoltant contre elle toutes les fois qu'elle entreprit de les contenir. Des meurtres, des vols, des rapines, des infamies, sont les titres respectables que la noblesse nous présente dans l'histoire. Enfin cette noblesse, toujours en délire et en discorde, toujours séparée d'intérêts

(1) Voyez CHARRON, *de la Sagesse*, liv. 1, cha. 59.

du reste de la nation, succomba sous la force agissante et réunie des princes ambitieux, qui domptèrent ces guerriers si fiers, au point de les réduire à solliciter l'avantage de jouer le rôle d'esclaves à la cour, ou de devenir les satellites et les soutiens des plus injustes tyrans contre leur patrie et leurs concitoyens. Une servitude volontaire peut-elle être compatible avec la vraie noblesse? *Tout homme*, dit Sophocle, *qui est entré libre dans le palais des rois y devient bientôt esclave.*

Telle fut, et telle dut être nécessairement la fin des excès continuels d'une noblesse ignorante, agitée, imprudente, qui jamais ne connut ses véritables intérêts. Une sotte vanité, des priviléges souvent injustes, obtenus ou arrachés des souverains, rendirent en tout temps les nobles et les grands insociables; ils crurent qu'il ne leur convenait pas de faire cause commune avec des *roturiers*, des *vilains*, des *bourgeois*; ils les dédaignèrent, les écrasèrent, et la nation n'eut plus de forces qu'elle pût opposer au despotisme; celui-ci vint à bout d'accabler successivement tous les ordres de l'état (1). Un esprit de corps, toujours

(1) Les grands et les nobles Polonais arrachèrent de Louis, roi de Pologne et de Hongrie, le privilége de n'être jugés que par eux-mêmes, afin de se soustraire aux tribunaux ordinaires; ce qui leur procura l'impunité de tous les crimes, et fit régner une anarchie qui a fini de nos jours par amener la destruction et le démembrement de ce royaume.

Fréderic I, roi de Danemarck, pour obtenir les secours des nobles de son royaume, fut obligé de leur livrer les peuples pieds et poings liés; il leur donna le droit de vie et de mort sur leurs paysans, et celui de les condamner à la perte de leurs biens immeubles sans appel aux tribunaux ordinaires. Voyez MALLET, *Hist. de Danemarck*, tom. 4. pag. 10.

contraire à l'esprit patriotique, causa la perte des états et l'avilissement de la noblesse elle-même.

Par un préjugé contraire à toute justice, les hommes se croient faibles et malheureux quand ils n'ont pas le droit de faire du mal à ceux qu'ils voient au-dessous d'eux. Le crédit, le pouvoir, les prérogatives ne sont pour l'ordinaire que la faculté d'opprimer les plus faibles et de leur faire sentir le poids de son autorité. *Ceux mêmes,* dit Juvénal, *qui ne veulent tuer personne, désirent d'en avoir la puissance* (1). Les insensés ne voient pas que le pouvoir le plus désirable est celui qui se fait aimer! ils ne sentent pas que la force injuste peut être domptée par une force plus grande! Enfin ces nobles, qui mettaient au nombre de leurs priviléges le droit infâme de tourmenter et de piller, de faire périr leurs malheureux sujets, ne s'apercevaient pas que cette anarchie et ces désordres frayaient une route facile au despotisme. Les peuples opprimés aiment toujours mieux avoir un seul tyran que d'obéir à cinquante dont les discordes sont un malheur continuel (2).

Tant d'exemples mémorables, qui prouvent ces tristes vérités, ne devraient-ils pas ouvrir les yeux de la noblesse, et lui prouver que rien n'est plus contraire au bien de la société, à la prospérité nationale, à la saine politique, à la saine morale, que cet orgueil

(1) . . . . . . *Qui nolunt occidere quemquam,*
Posse volunt. Sat. 10, vers 96.

(2) La tyrannie des nobles détermina les Danois en 1660 à déférer le pouvoir absolu au roi. La mauvaise administration du sénat de Suède fut, en 1772, la cause de la dernière révolution arrivée dans ce royaume.

imbécile qui la sépare du corps des nations? Tous les citoyens d'un même état, grands ou petits, nobles ou roturiers, riches ou pauvres, étant membres du même corps, ne sont-ils pas destinés à s'aimer, à se soutenir, à travailler de concert à la félicité publique? De quel droit le noble mépriserait-il le laboureur qui le nourrit et l'enrichit, l'artisan qui le vêt, le commerçant qui lui procure les agrémens de la vie, l'homme de lettres qui l'amuse et l'instruit, le savant qui travaille pour lui?

Mais, par une suite de ces préjugés, la noblesse trop souvent dédaigne de s'instruire, et semble même se glorifier de son ignorance (1). Presque toujours destiné au métier de la guerre, que de sottes préventions lui font regarder comme seul digne de lui, le noble méprise la science et cherche rarement à s'éclairer. S'il est d'une race illustre ou favorisée du prince, il se tient assuré de parvenir aux grades les plus élevés sans se donner le soin pénible d'acquérir des talens. Si le noble est ignoré de la cour, il ne se livre point au métier de la guerre, il vit totalement inutile et désœuvré dans les possessions de ses pères, où souvent il exerce une tyrannie fatale à ses vassaux.

Les héros et les grands capitaines de l'antiquité, qui ne le cédaient en rien à nos guerriers modernes pour le courage et les talens militaires, ne dédaignaient pas de s'instruire dans les écoles de la philosophie.

---

(1) Le tyran Licinius disait que la science était la peste pour un état. Un roi de Castille ayant dit que *l'étude des sciences ne convenait pas à un noble*, Alphonse, roi d'Aragon, à qui on rapporta ce propos, s'écria *que ce mot était d'un bœuf, et non pas d'un homme.*

Les Epaminondas, les Périclès, les Alexandre ne regardaient pas la culture de l'esprit comme un ornement superflu dans un homme de guerre. Scipion, le vainqueur de Carthage, vivait dans la plus grande intimité avec Térence l'affranchi : ce grand homme cultivait les lettres et la philosophie : « il n'était, suivant Cicéron, jamais plus occupé que lorsqu'il » paraissait vivre dans le plus profond repos. »

Il n'est point de citoyens qui eussent un plus grand besoin de la ressource des lettres et des sciences que ces nobles et ces guerriers qui parmi nous se font gloire de tout ignorer. C'est à l'ignorance et à l'oisiveté fastidieuse, auxquelles trop souvent la noblesse moderne se condamne, que l'on doit attribuer les vices, les excès et les bassesses par lesquels on la voit souvent se déshonorer. Le guerrier n'est en action que pendant un temps très-court relativement à la durée de sa vie ; ses fonctions une fois remplies, il n'a plus rien à faire ; la paix le plonge dans une indolence, une paresse complète ; alors vous le voyez, aux dépens de sa fortune, se livrer immodérément au jeu, à la débauche, à la galanterie, aux désordres de toute espèce, à des dépenses ruineuses : enfin sa fortune délabrée l'oblige à contracter des dettes, à devenir escroc et fripon, à vivre d'industrie, et souvent à se permettre des choses qui feraient rougir les derniers des citoyens.

C'est au désœuvrement des nobles et des guerriers, à leur passion pour le jeu, à leur libertinage, et surtout à leur vanité turbulente, que l'on doit attribuer leurs querelles fréquentes, qui se terminent si souvent par des combats sanglans. L'honneur, chez nos

guerriers modernes, n'est pas la juste estime de soi, confirmée par les autres; celle-ci ne peut être fondée que sur le sentiment de sa propre dignité que donne la vertu seule : cet honneur futile est bien plutôt la crainte d'être méprisé, parce que l'on se reconnaît réellement méprisable. Se battre ne prouvera jamais que l'on a de l'honneur; un duel ne prouve rien, sinon beaucoup d'impatience, de vanité, d'étourderie, qualités très-opposées à la force, à la vraie grandeur d'âme, à l'humanité. L'homme d'honneur est celui qui mérite d'être honoré. Qu'y a-t-il d'honorable dans une petitesse accompagnée de cruauté? Les fameux capitaines de la Grèce et de Rome, avec autant de bravoure et d'honneur que nos guerriers modernes, supportaient une insulte, et ne cherchaient point à la laver dans le sang de leurs concitoyens (1).

Si les distinctions attachées à la noblesse ont le mérite et la vertu pour fondement réel ou supposé, si cette noblesse veut avoir véritablement de l'honneur, les nobles paraissent avoir pris des engagemens plus forts que les autres de montrer à la société des talens et des vertus. *La vraie noblesse, c'est la*

(1) Dans les siècles barbares de l'Europe, la religion et la politique approuvaient également les combats singuliers, et l'on en regardait le succès comme un jugement du ciel, qui toujours était censé se déclarer contre le coupable. Depuis ce temps les lois religieuses et civiles ont vainement tenté d'abolir ces usages inhumains. Aujourd'hui dans toute l'Europe l'homme qui se bat en duel s'expose à périr sur un échafaud, et celui qui refuse de se battre se trouve déshonoré. Si l'on eût voulu supprimer les duels, il eût fallu commencer par rectifier l'opinion nationale, en attachant l'infamie à quiconque s'en serait rendu coupable. Si l'on eût déclaré infâme et dégradé tout noble qui se serait battu, l'on eût fait plus d'impression que par la crainte de la mort, que l'homme de guerre est fait pour

vertu, dit Juvénal (1). Ainsi un noble ignorant, un noble sans mérite et sans talens, un noble bas et rampant, un noble avili par ses débauches, ses vices, ses dettes, ses friponneries, en un mot, un noble sans vertu, sont des contradictions dans les termes. Il n'est pas douteux que le plébéien le plus obscur, dès qu'il est honnête et laborieux, ne soit un citoyen plus estimable que le noble inutile ou pervers, qui souvent se croit en droit de l'accabler de mépris : celui qui sert bien la patrie n'est jamais ignoble ou roturier. *Il y a*, dit un Arabe, *bien peu de nobles sur la terre*.

Que la noblesse cesse donc de s'enorgueillir des mérites et des services de ses pères. Qu'elle gémisse plutôt de leur aveuglement et de leurs crimes qui ont tant de fois anéanti le bonheur de la patrie; qu'elle expie par ses bienfaits leurs folies si nuisibles et pour eux-mêmes et pour leurs concitoyens; qu'elle rougisse de ce qu'ils ont si souvent contribué à livrer leur patrie au joug du despotisme, dont ils n'ont fait que se rendre les défenseurs et les premiers esclaves; que cette noblesse renonce à son ignorance et à ses

---

mépriser. Fabius disait que *celui qui ne peut endurer une injure est plus poltron que celui qui fuit devant l'ennemi*. Tout le monde connaît le trait de Thémistocle sur lequel Eurybiade, dans un conseil de guerre, leva la canne comme pour le frapper. Thémistocle, peu sensible à cet outrage, se contenta de lui dire froidement : *Frappe, mais écoute*. Ceux qui prétendent que l'esprit militaire a besoin de duels pour être maintenu n'ont qu'à lire l'histoire grecque et romaine; ils y verront que des guerriers redoutables pour leurs ennemis n'avaient pas la folie de s'égorger les uns les autres pour des gestes ou pour des mots.

(1) *Nobilitas sola est atque unica virtus*. Sat. VIII, vers 20.

préjugés, qui ne lui laissent d'autre profession dans la société que de s'immoler aux injustes caprices des conquérans : ceux-ci ne regardent leur noblesse que comme une pépinière de victimes destinées à servir leur propre ambition. Toujours dupe de l'opinion transmise par ses sauvages ancêtres, et maintenue par une politique trompeuse, cette noblesse se dévoue et se ruine pour une vaine fumée : enfin, séduite par la vanité, un luxe ruineux multipliant ses besoins, la force de renoncer à sa liberté et de ramper lâchement aux pieds des maîtres qui peuvent les satisfaire. Sous un gouvernement arbitraire le luxe est un moyen puissant pour humilier les nobles et les forcer à recevoir le joug. L'honneur et le despotisme seront toujours incompatibles.

Il n'est point de citoyens à qui l'instruction, la vertu, les talens, soient plus nécessaires qu'aux nobles et aux grands : destinés par état à régler le sort des nations, appelés aux conseils des rois, faits pour commander les armées et pour soutenir les empires, combien ne devraient-ils pas amasser de connaissances! Mais, par une fatalité trop commune, les hommes nés pour diriger les autres se rient de la vertu, méprisent la science et dédaignent l'instruction. Le militaire s'imagine que sa profession ne lui impose que le devoir de montrer du courage et de braver la mort. Ne voit-il donc pas que la guerre est un art qui suppose de l'expérience, des réflexions, et quelquefois le génie le plus étendu? La rareté des grands généraux ne prouve-t-elle pas suffisamment la difficulté de leur métier? Ce n'est pas au sein des villes occupées de frivolités, ce n'est pas aux

genoux des belles, ce n'est pas au milieu des intrigues d'une cour, ce n'est pas dans les antichambres des ministres qu'un capitaine peut apprendre à défendre sa patrie, à tracer des campemens, à discipliner des soldats, à déployer des bataillons. Est-il rien de plus funeste pour l'état et de plus criminel que la présomption de ces généraux qui, dépourvus de lumières, ont l'audace de se présenter pour commander des armées dont les opérations décideront, peut-être à jamais, de la destinée d'un empire? Comment un général ose-t-il lever les yeux devant son maître et ses concitoyens lorsqu'il sait que son incapacité est la vraie cause des revers de son pays? Son cœur ne devrait-il pas être déchiré de remords lorsqu'il y entend les cris plaintifs de tant de familles que son impéritie téméraire a plongées dans le deuil? Quels reproches ne doit-il pas se faire en songeant aux légions que son imprudente vanité a fait inutilement égorger!

Que l'on ne dise donc plus que la science est inutile aux guerriers, et que le courage leur suffit. Sans lumières, le courage n'est qu'une étourderie ou une férocité. L'étude, la réflexion, le savoir, sont de la plus grande importance et pour les gens de guerre, et pour l'état dont ils sont les défenseurs. La morale, ainsi que la politique se réunissent évidemment pour couvrir d'ignominie cette honteuse ignorance qui trop communément est l'apanage du militaire. L'officier, pour l'ordinaire, n'est guère plus instruit que le simple soldat. Suivre sans réflexion la routine du service; se battre en aveugle quand les chefs l'ordonnent; végéter dans l'oisiveté d'une garnison; languir

dans un ennui qui n'est diversifié que par le désordre et la débauche : telle est la vie machinale et fastidieuse dans laquelle le militaire croupit jusqu'à sa vieillesse, qui, bien loin de le faire considérer, le rend très-méprisable; voilà pour l'ordinaire ce qu'on appelle *servir* (1). Pour avoir négligé d'amasser dans sa jeunesse les connaissances que l'étude et la méditation peuvent seules fournir, l'officier, blanchi sous le harnois, n'est souvent qu'un objet fatigant pour lui-même et pour ses concitoyens. Un militaire sans culture, quelque vaillant qu'il puisse être, sera toujours inutile et méprisé durant la paix.

Nonobstant les préjugés de la plupart des peuples qui font regarder la profession des armes comme la plus relevée, il n'est point de position plus déplorable que celle d'un vieux militaire sans fortune et sans lumières : trompé souvent par un gouvernement ingrat, au service duquel il s'est follement ruiné, il est forcé de solliciter en pure perte une pension modique pour subsister : les princes et leurs ministres ne songent guère à répandre des bienfaits sur des sujets inutiles : aigri par l'infortune, notre héros rebuté porte ses plaintes continuelles dans des cercles qu'il ennuie; incommode à tout le monde, ses infirmités l'accablent, et terminent, dans la misère,

---

(1) « Avec la seule pratique sans théorie, dit Puységur, on aura » beau monter des tranchées, on ne saura pas pour cela conduire » une attaque devant une place, non plus que se précautionner contre » des sorties : on se sera trouvé dans beaucoup de circonvalla- » tions, et l'on ne saura pas en faire : on aura de même été dans » des armées d'observation, et vu faire tous les mouvemens pour » couvrir un siége, et l'on ne saura pas pour cela le diriger ». Voyez le *Traité de l'art de la guerre, par Puységur.*

une vie qu'il eût été plus avantageux pour lui de perdre dans les combats. Les qualités du cœur et de l'esprit peuvent seules mériter une considération qui dure jusqu'au tombeau.

D'un autre côté, le militaire communément dépourvu d'instruction et de mœurs, ne porte très-souvent dans la société civile que la morale qu'il a puisée dans les garnisons, les camps et les armées; cette morale, d'ordinaire peu délicate sur tout le reste, fait consister le mérite dans une férocité facile à ranimer, dans une rudesse habituelle ou dans une fatuité qui ne préviennent pas en faveur des guerriers, et qui rendent leur commerce suspect et dangereux.

Les devoirs et les règles que la morale, la raison, la saine politique imposent aux nobles et aux militaires, les obligent à s'attirer la considération publique et à mériter les honneurs, les grades, les récompenses (qui sont toujours accordées au nom et aux dépens de la nation), par leurs services réels, par leurs talens utiles, par leur attachement à leur pays. Bien loin de les mettre en droit d'opprimer ou de mépriser leurs concitoyens, leur rang au contraire les engage à leur donner l'exemple de l'équité, de la modération, de la vraie force, de la magnanimité, de la générosité, de l'amour du bien public. Les guerriers et les nobles sont communément des citoyens que tout devrait attacher le plus intimement à la patrie. Le mérite militaire consiste à défendre avec courage les personnes et les possessions de tous contre ceux qui voudraient les envahir. D'où l'on voit que l'homme de guerre deviendrait un traître, et même un lâche,

s'il vendait sa vie au despotisme et à la tyrannie qui furent toujours les plus implacables ennemis de toute société (1). Un guerrier assez fou pour s'immoler aux caprices d'un tyran n'est qu'un gladiateur mercenaire. Un citoyen qui donne des fers à son pays est un furieux qui met le feu à sa propre maison, au risque de se ruiner lui-même avec sa postérité. Quel affreux héritage que de laisser à sa famille l'opprobre de la servitude (2)!

Obéir en aveugle, c'est à quoi se réduit toute la morale de l'homme de guerre. Mais, si cette morale convient dans des camps et des armées, on ne doit pas l'enseigner dans les villes ou dans la société; elle ne ferait évidemment des guerriers que de pures machines, des instrumens abjects qui, dans les mains des tyrans, anéantiraient les lois et la liberté. L'obéissance machinale à des chefs injustes est une trahison contre la patrie, que le guerrier doit défendre contre tous ses ennemis: si cette obéissance est louable dans le simple soldat, toujours incapable de raisonner et

---

(1) « Ce ne sont pas, dit Firmicus, des hommes courageux que » ceux qui trafiquent de leur sang, et qui s'exposent à la mort pour » les caprices d'un autre ». *Non fortes qui se ob alienæ gratiæ voluntatem nundinantur, sanguinis jacturâ ad mortis spectaculum vendunt.* Voyez Jul. Firmicus, lib. 8, cap. 13.

N'est-ce pas, dit Antiphane, *être aux gages de la mort que de gagner de quoi vivre aux dépens de sa vie?*

(2) Un Lacédémonien répondit à Indarnes, officier persan, qui le sollicitait de demeurer en Perse, *tu ne connais pas le prix de la liberté; car celui qui le connaît, s'il a du jugement, ne l'échangerait pas avec le royaume de Perse.*

Voyez Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens.*

de se former des idées de justice, elle est coupable et déshonorante dans ceux qui le commandent; l'éducation devrait leur avoir inspiré des sentimens plus nobles et plus généreux qu'aux automates dont ils dirigent les mouvemens. Mais la politique des tyrans prit soin d'élever en tout temps un mur d'airain entre les nobles, les soldats, et ses autres sujets. La noblesse militaire, en formant une classe distinguée, se dévoua servilement aux volontés des plus mauvais princes; et, leurrée par de vains priviléges, par des pensions et de vains titres, elle n'eut rien de commun avec les différens ordres de l'état. Tout guerrier fut l'homme du prince, et se crut dégagé de tout lien envers sa nation; il cessa d'être citoyen pour devenir un satellite, un mercenaire, un esclave. Les lois, la liberté, la justice, et avec elles la félicité, sont bientôt bannies des états dont les chefs ont à leurs ordres des troupes stipendiées.

Parler de patrie, de morale, de devoirs à ceux qui composent aujourd'hui les armées, c'est évidemment s'exposer à la risée. La vanité, l'étourderie, le libertinage, la paresse, le désir de jouir d'une licence impunie, voilà les motifs ordinaires qui portent une jeunesse inconsidérée à la profession des armes : des guerriers de cette trempe sont tentés de croire que la raison, la réflexion, l'équité, la vertu, ne sont point faites pour eux. La morale semble devoir en imposer encore bien moins à des soldats grossiers, choisis pour l'ordinaire parmi les fainéans, les vagabonds, des gens *sans feu ni lieu*, et même souvent les malfaiteurs, trop heureux de trouver dans une légion le

moyen de se soustraire soit à l'indigence, soit au châtiment qu'ils ont mérité (1).

Un gouvernement militaire influe de la façon la plus marquée sur les mœurs des nations : chacun veut ressembler à ceux qui composent le corps le plus distingué ; conséquemment chacun affecte des manières militaires; chacun se montre vain, léger, sans soucis et sans mœurs.

Ce n'est pas ainsi qu'étaient composées ces armées courageuses des Grecs et des Romains dont l'histoire nous a transmis les exploits : leurs généraux étaient des hommes désintéressés, instruits, guidés par la passion de la gloire : les simples soldats n'étaient pas de vils mercenaires ; c'étaient des citoyens, des cultivateurs, des propriétaires ; ils avaient une patrie qui leur était chère, parce qu'elle renfermait et protégeait leurs femmes, leurs enfans et leurs biens; ils combattaient avec force pour la liberté, et non pour le despotisme; la guerre terminée les rendait à leurs foyers, où ils jouissaient des louanges de leurs concitoyens pour les avoir vaillamment défendus. La milice romaine, devenue mercenaire par la suite, cessa d'être animée du même esprit : les soldats ne furent plus alors que les instrumens détestables des ambitieux qui surent les gagner; ils asservirent l'état à des tyrans qu'ils détruisirent à volonté ; à force de massacres, de rapines, d'indiscipline, ils amenèrent la ruine de l'empire qu'ils auraient dû défendre bien

(1) Xénophon attribue la décadence des Perses après Cyrus à la façon dont alors on formait leurs armées, qui n'étaient plus composées que d'une vile canaille ramassée à peu près comme on fait pour former les armées d'aujourd'hui.

plutôt contre ses indignes maîtres que contre les Germains, les Parthes ou les Daces.

Tel est le sort que des troupes mercenaires préparent aux nations; telles sont les destinées de ces tyrans qui se confient à une soldatesque inconstante et perverse : celle-ci, après avoir démoli l'équité, la liberté, les lois, fière de ses succès et remplie d'avidité, finit par s'élancer en bête féroce sur le maître qui a déchaîné sa fureur. Les empereurs les plus justes, les plus sages, les Probus, les Alexandre Sévère furent les victimes de ces soldats forcenés à qui la vertu des princes était devenue odieuse. Enfin tel est encore de nos jours le sort que des janissaires rebelles font éprouver à leurs sultans. Les despotes eux-mêmes ne peuvent pas toujours compter sur les esclaves qui gardent leur personne. Des bêtes féroces exterminent très-souvent leurs gardiens. La licence et la corruption des soldats, que les princes semblent favoriser, deviennent aussi funestes aux maîtres qu'aux nations que ceux-ci se proposent d'asservir. Les instrumens qu'emploie la tyrannie contribuent tôt ou tard à la destruction des tyrans.

Sous les gouvernemens introduits par les peuples barbares qui partagèrent les provinces de l'empire romain, les généraux, les grands, les nobles, les guerriers, uniquement obligés de suivre les rois à la guerre, se rendirent peu à peu indépendans de leur autorité durant la paix : ils furent de plus les représentans, les magistrats et les juges des nations réduites en servitude par la force de leurs bras. Mais quelle put être la justice que des serfs malheureux obtinrent de ces hommes brutaux, ignorans, nourris

de carnage et de rapines ? quelle protection les citoyens dédaignés trouvèrent-ils dans des nobles qui jamais ne songèrent qu'à stipuler leurs propres intérêts ? Les rois, trop faibles pour mettre à la raison des vassaux indomptés, les divisèrent comme on a vu, profitèrent de leurs dissensions et de leur impéritie pour leur associer dans les tribunaux des *clercs* (1), ou des juges plus instruits, qui, peu à peu remplacèrent ces guerriers incapables, et formèrent la magistrature que l'on voit subsister en Europe.

Des représentans armés deviennent bientôt des tyrans redoutables pour le peuple, et des sujets rebelles au souverain. Une noblesse militaire, orgueilleuse de sa force, méprise la justice et n'est pas faite pour juger les citoyens. Il faut aux nations, pour les représenter, des hommes justes, intègres, éclairés, soumis aux lois, inaccessibles aux séductions des cours, qui obligent le prince lui-même à respecter les droits de la société, et qui surtout les respectent eux-mêmes. Des représentans venaux ou faciles à séduire sont des traîtres qui bientôt tomberont dans les fers du despotisme après avoir donné sottement dans ses piéges.

Ainsi, faute d'équité, de raison, de science, la haute noblesse, qui jadis marchait presque l'égale des monarques, fut non-seulement terrassée, dépouillée de son pouvoir, mais encore privée de la

---

(1) On appelait *clercs*, dans les siècles d'ignorance, ceux qui avaient qu lque teinture des lettres, qui étaient alors réservées au clergé.

prérogative si noble de représenter et de juger les peuples. Sa chute ne devrait-elle pas apprendre à tous les grands que nulle puissance, quelque forte qu'elle paraisse, ne peut se soutenir sans justice et sans lumières? Nul ordre dans l'état, nul corps ne peut sans péril séparer ses intérêts de ceux de la nation : en un mot, la morale et les talens sont utiles et nécessaires à la noblesse, et n'ont rien qui leur doive attirer ses mépris. *Un esclave*, dit un poëte, *n'a pas droit de marcher la tête levée* (1).

La noblesse impose évidemment à ceux qui la possèdent le devoir de s'attacher plus fortement à la patrie que les autres. Plus on reçoit de la société, et plus on doit lui montrer de gratitude et de zèle. Personne, plus que le noble, n'est intéressé à la prospérité de l'état, qui renferme ses biens, où il jouit de la considération et des honneurs qu'il est fait pour désirer. Rien de plus légitime et de mieux fondé que le choix des souverains lorsque, dans la distribution des emplois importans, ils préfèrent les sujets les plus distingués par la naissance.

On doit supposer, sans doute, que des personnes bien nées ont été bien élevées, c'est-à-dire, ont reçu de leurs parens des principes d'honneur, des sentimens généreux, une ambition noble, des qualités estimables, un esprit et un cœur soigneusement cultivés. Lorsque ces dispositions manquent au noble, il n'est plus qu'un homme du commun capable de nuire et au maître qu'il sert, et à ceux sur lesquels il a de l'autorité.

---

(1) Voyez *Poetæ græci minores*, *Theognidis carmina*.

Mais, pour être justement considéré, il n'est pas toujours nécessaire que le noble prodigue son sang dans les batailles, ou remplisse des emplois distingués : lorsque, dénué d'ambition, il vit retiré dans les possessions de ses ancêtres, son opulence ou son aisance le mettent à portée de faire beaucoup de bien aux malheureux dont il se voit entouré. Un seigneur bienfaisant et puissant n'est-il pas et plus grand et plus heureux dans son domaine que ces grands qui s'exposent aux orages des cours ? Quand le noble ne jouit que d'une fortune médiocre, sa retraite le met à couvert des aiguillons de l'ambition ; elle lui dérobe le spectacle affligeant des indignes personnages que l'injustice élève si souvent aux honneurs : ses besoins sont bornés, parce qu'il n'est point infesté de la contagion du luxe : il fait valoir en paix son champ, il cultive son esprit dans ses momens de loisir, il élève des enfans que leurs talens pourront un jour tirer de l'obscurité et faire paraître avec éclat dans le monde.

Mais le malheur cesse d'intéresser quand il est accompagné de vanité. Le rejeton vertueux d'une famille antique et déchue est un objet attendrissant qui nous rappelle les jeux cruels de la fortune : un noble modeste est fait pour gagner plus sûrement les cœurs qu'un gentilhomme indigent et superbe. Trop souvent la hauteur ne quitte point la noblesse au sein même de la misère. Dans quelque position que le noble se trouve, il est fait pour *se sentir* ; c'est-à-dire, il doit se respecter lui-même, ne jamais s'avilir, être jaloux de l'estime des autres. Ces sentimens louables devraient-ils se confondre avec une

vanité pusillanime, inquiète; avec une indolence honteuse, une crainte futile de se dégrader par un travail honnête ou par des talens estimables? Les préjugés barbares qui subsistent encore font que, dans bien des nations, tout noble se croit, par l'unique droit de sa naissance, fondé à dédaigner des emplois honorables, les ressources du commerce, et à mépriser ceux que le destin n'a pas fait naître comme lui; nul talent, nulle vertu ne lui paraissent comparables à l'avantage d'être né de parens nobles; ce préjugé pitoyable le rend souvent injuste, insociable, désagréable à tous ceux que le hasard n'a pas si bien servis. Il faut être singulièrement dépourvu de mérite personnel pour attacher tant de valeur à un pur accident.

Les hommes ne sont point égaux par la nature; ils ne sont point égaux par les conventions sociales, qui, pour être équitables, ne doivent jamais mettre sur la même ligne l'homme inutile ou méchant, et le citoyen vertueux. Le noble n'est respectable que lorsqu'il agit noblement: il ne mérite nullement d'être distingué de la foule, quand ses sentimens et ses vertus ne tiennent point ce que semblait promettre son origine. Ses concitoyens sont en droit de lui dire: « Si vous êtes vraiment du sang de ces guerriers généreux qui se sont autrefois dévoués pour la patrie, » prouvez-nous votre origine par des actions nobles, » par une façon de penser digne de tels ancêtres. Si » vous descendez des bienfaiteurs de nos pères, ne » traitez point leurs descendans avec une hauteur » insultante. Si vous voulez être honoré, méritez » notre estime par vos vertus, par un attachement

» inviolable aux lois sacrées de l'honneur. Si vous » êtes membre du corps le plus distingué de l'état, » ne vous rendez pas complice des méchans, qui, » après avoir tout renversé par vos mains, anéan» tiront vos priviléges et vous mettront un jour au » rang de ces plébéiens que vous avez la cruauté ou » la folie de mépriser (1). »

Trop long-temps enivrés de distinctions frivoles, de prérogatives puériles et précaires, de vains titres, de prétendus droits quelquefois très-injustes; les nobles se crurent des êtres d'une autre nature que le reste des hommes; ils rougirent de confondre leurs intérêts avec ceux des bourgeois qu'ils regardèrent comme des affranchis de leurs ancêtres; autorisés par une jurisprudence féodale et barbare, ils exercèrent sur les peuples mille vexations juridiques. Le droit si noble de la chasse rendit les terres stériles; les campagnes furent dévastées, et les cultivateurs ruinés pour l'amusement des seigneurs; la vie des bêtes fauves devint plus précieuse que celle des hommes (2); sous prétexte de maintenir leurs

(1) Un noble allemand ne fait aucune société avec un négociant. Les habitans de l'Indostan sont partagés en castes ou tribus, dont les supérieures non-seulement méprisent les tribus inférieures, mais encore les maltraitent cruellement. Un *naïre* ou noble du Malabar, a droit de tuer un *pouliat* ou pauvre qui l'aurait touché par mégarde. Les nobles chingulais traitent les plebéiens de la même manière, tandis qu'il ne s'approchent du roi qu'à quatre pattes, et se qualifient de *chiens* quand ils lui parlent d'eux-mêmes. Un gentilhomme polonais peut tuer un paysan sans conséquence. En Europe, un grand seigneur n'est tout au plus puni que par la prison pour les crimes et les assassinats, hormis en Angleterre, où les lois ne font pas acception des personnes.

(2) Les lois imaginées pour conserver la chasse sont atroces chez

droits, les grands firent éprouver à leurs sujets les injustices les plus criantes. C'est un bel amusement sans doute, un plaisir bien noble et bien grand que celui qui change de vastes contrées en forêts, en déserts, qui quelquefois anéantit les récoltes, et qui coûte des larmes à cent familles désolées !

La morale et la politique s'élèvent également contre ces abus révoltans. Les nobles et les grands ne peuvent-ils donc s'amuser sans ravager leurs propres terres, ou sans affliger les malheureux dont ils devraient être les protecteurs et les pères ? De quel œil le laboureur indigné doit-il voir son seigneur qui ne se montre dans les campagnes que pour y porter la disette et le désordre ! Mais l'humanité ne dit rien à des orgueilleux à l'abri de la misère ; ils rient des pleurs des misérables ; ils s'applaudissent du pouvoir de tout oser contre la faiblesse impuissante(1). Que dis-je ? ils châtieraient celui qui aurait la témérité de se plaindre humblement du mal qu'on lui fait éprouver !

Si les princes, les nobles et les grands, dans l'emportement de leurs plaisirs, sont incapables d'écouter la voix de la pitié, qu'ils écoutent du moins celle de leur propre intérêt. Qu'ils renoncent à des droits qui laissent en friche et dépeuplent leurs domaines,

---

quelques peuples. On assure qu'en Allemagne des princes ont fait lier des braconniers sur des cerfs, que l'on mettait ensuite en liberté dans les bois, où ces malheureux étaient déchirés.

(1) J'ai vu un grand seigneur menacer de la bastonnade et du cachot un paysan qui, lui servant de guide à la poursuite d'un cerf, lui avait fait faire un détour pour épargner un champ non encore moissonné.

qui découragent et mettent en fuite les cultivateurs dont ils ont besoin pour contenter leur luxe et leur vanité, qui rendent la grandeur et la noblesse odieuses à des citoyens dont elles devraient mériter la tendresse et encourager les travaux. N'est-ce qu'en faisant du mal aux faibles que les grands croient montrer leur puissance et leur supériorité ?

L'équité naturelle, dont les lois sont plus saintes que les folles conventions des hommes, met au néant des priviléges accordés par l'injustice, soutenus par la violence, et confirmés par les siècles. Le pacte social exige que nulle classe de citoyens ne s'arroge le droit de tourmenter les autres ; il met le faible sous la sauvegarde du puissant, le cultivateur sous la protection de son seigneur : le château du noble est fait, ainsi que son cœur, pour être l'asile de ses villageois opprimés. Une noblesse vertueuse, citoyenne, éclairée, serait la protectrice et le modèle des peuples ; ses membres bien unis seraient de droit les représentans des nations : ils formeraient un rempart que jamais la tyrannie ne pourrait renverser. Des nobles oppresseurs, divisés, sans lumières et sans mœurs, après avoir accablé les peuples, finissent par être accablés à leur tour.

La vraie morale, toujours d'accord avec l'équité et la saine politique, ne doit pas se proposer de déprimer la jeunesse, mais de lui mettre sous les yeux ses engagemens envers la société, de la rappeler à sa véritable origine, à son institution naturelle. La justice, toujours unie aux intérêts de l'état, ne peut pas se proposer d'introduire dans les nations une égalité démocratique qui bientôt dégénérerait en

confusion. Tous les empires ont besoin de défenseurs animés par l'honneur, ou à qui l'éducation ait inspiré des sentimens élevés ; ils doivent être récompensés par des distinctions honorables, par la considération publique, par des récompenses méritées. Mais la justice ne peut pas approuver que la noblesse, même lorsqu'elle vit dans l'oisiveté, jouisse de priviléges onéreux pour le reste des citoyens, et qu'elle ne supporte point des fardeaux qui sont cruellement rejetés sur la partie la plus pauvre et la plus laborieuse des nations. Le noble qui par état est le défenseur de son pays, le grand qui donne ses conseils aux souverains, le magistrat qui consacre ses veilles au maintien de la justice et du bon ordre, sont des citoyens justement distingués des autres, et qui ne doivent être aucunement confondus avec le citoyen obscur qui ne rend pas les mêmes services à la patrie.

Que l'on n'écoute donc pas les maximes d'une philosophie mécontente et jalouse (1) qui, sous prétexte de ramener la justice ou le règne d'Astrée sur la terre, voudrait anéantir tous les rangs pour introduire dans les sociétés civilisées une égalité chimérique, qui ne subsiste pas même dans les hordes les plus sauvages. Dans ces peuplades errantes, dont la guerre est la passion habituelle (ainsi qu'elle l'est malheureusement encore dans la plupart des nations policées), les hommes les plus braves ne sont-ils pas les plus distingués et les mieux récompensés ? La raison ne veut donc pas que, dans la nécessité cruelle qui met si fréquemment les nations en armes, l'on

(1) Voyez J. J. Rousseau, *Discours sur l'inégalité des conditions.*

anéantisse l'esprit militaire, et l'on arrache à la valeur la considération qui lui est due. La vraie morale prescrit uniquement aux nobles, aux guerriers, aux grands, aux hommes élevés en dignité de se distinguer par les vertus et les connaissances qui conviennent à leur état : elle leur défend de se dégrader par une conduite servile, ou par des vices capables de les confondre avec des esclaves ou avec la plus vile populace.

Le mot *noblesse* est fait pour annoncer courage, grandeur d'âme, volonté ferme et constante de maintenir les droits de la société.

Le rang annonce une supériorité de vertus, de talens, d'expériences, à laquelle le respect et la considération sont dus.

Les grandes places annoncent la puissance, la capacité, la volonté de faire du bien; une autorité légitime à laquelle, pour leur propre intérêt, les hommes sont obligés de se soumettre. La noblesse, le rang et la grandeur sont des mots vides de sens dès qu'ils ne procurent aucun avantage au public; ils méritent d'être méprisés et détestés quand ils ne font que du mal. Ce serait être injuste que d'exiger pour les dignités, la naissance, ou les places, des sentimens qui ne sont dus qu'aux qualités personnelles que ces mots représentent.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des devoirs des nobles et des gens de guerre relativement à leurs concitoyens et à la patrie où ils sont nés, au bien-être de laquelle tout leur prouve qu'ils sont pour le moins autant intéressés que les autres ordres de l'état. Il nous reste encore à exposer en peu de mots les devoirs qui les lient envers ceux contre

qui leur profession les oblige de porter les armes. Ce serait en effet méconnaître les principes les plus évidens de la raison ou de la morale que de croire que l'homme ne dût rien à son ennemi. Ce serait dégrader le guerrier, et le supposer une bête féroce que de penser que, né dans des nations policées, il pût ignorer les maximes humaines et justes qu'elles ont établies entre elles, et qui demeurent en vigueur même au milieu du tumulte des combats. Enfin ce serait regarder le militaire comme un vil automate, comme un bourreau sans pitié, comme un sauvage furieux, que d'imaginer qu'il pût ne pas savoir jusqu'où son courage doit le pousser contre les ennemis que sa patrie lui désigne.

Il n'y a que des sauvages stupides, dépourvus de raison, de prévoyance et de vertu, qui se persuadent que tout est permis contre des vaincus, et que l'on ne doit mettre aucun terme à sa fureur et à sa vengeance. Les insensés n'ont donc pas vu que les armes sont journalières; que celui qui use cruellement de sa victoire peut bientôt tomber à son tour entre les mains d'un ennemi dont il n'a fait que redoubler la rage? Les aveugles ne s'aperçoivent pas que leurs guerres continuelles et toujours impitoyables ont presque réduit leurs nations, jadis nombreuses, à de chétives hordes, incapables de se défendre contre une poignée d'Européans.

Déjà depuis long-temps la voix sainte de l'humanité, la raison, l'intérêt éclairé ont détrompé les nations de nos contrées de leur férocité primitive. Plus les peuples se sont instruits, et plus ils ont montré de modération dans la guerre. Si des faits récens

fournissent des exemples d'atrocité, ils sont dus à des nations qui n'ont point encore été suffisamment guéries de l'ignorance et de la frénésie de leurs ancêtres sauvages (1).

Grâces aux préceptes de la raison qui ont adouci peu à peu les souverains et les guerriers, les hommes ne sont plus si cruellement acharnés à leur destruction réciproque. Le soldat entend le cri de l'humanité au sein même du carnage, au milieu du bruit des armes. Il accorde la vie à l'ennemi désarmé qui la demande; il serait déshonoré s'il frappait son adversaire abattu à ses genoux. Il fait des prisonniers, et non pas des esclaves tels que ceux à qui les barbares Romains ne laissaient la vie que pour la leur rendre plus insupportable que la mort. Aujourd'hui, dans les armées, les prisonniers faits à la guerre sont traités avec douceur, garantis de toute insulte, et rendus par échange ou par rançon à leur pays. Enfin les armes même si bruyantes de nos guerriers modernes sont bien moins destructives que celles des anciens.

Tels sont les effets que la morale a peu à peu produits sur les cœurs des princes et de leurs soldats. Il faut donc espérer que les maîtres du monde,

(1) Les Croates et les Pandoures, peuples stupides et barbares, ont commis, durant la guerre qui a suivi la mort de l'empereur Charles VI, des cruautés inouïes. Les Kalmouques et les Tartares au service de la Russie ne se sont pas mieux comportés dans la dernière guerre. La destruction du Palatinat, ordonnée dans le siècle passé par Louis XIV, nous prouve que ce prince, si vanté par des poëtes, était un sauvage aussi cruel qu'un Attila. Au reste, cet acte de barbarie n'eut d'autre effet que de le rendre exécrable à toute l'Europe.

détrompés de plus en plus de leur ambition meurtrière, s'apercevront du mal que les guerres les plus heureuses font toujours à leurs états. Ramenés à l'humanité, à la justice, à la raison par leur intérêt mieux connu, ils deviendront moins prodigues du sang de leurs sujets, ils ne décideront plus si légèrement la destruction des peuples; rendus plus pacifiques, ils réduiront ces armées innombrables qui absorbent inutilement tous les revenus de leurs empires; ils s'occuperont de l'administration intérieure, de la législation et des mœurs; ils réuniront d'intérêts les sujets à leurs souverains; et sous leurs sages lois le guerrier et le noble deviendront des citoyens.

Indépendamment des devoirs généraux que le droit des gens, adopté par les nations policées, impose à l'homme de guerre, il en est d'autres que la morale lui prescrit, et qu'il ne peut négliger sans crime et sans déshonneur. Si sa patrie lui ordonne de combattre et de détruire ses ennemis qu'il trouve armés, elle ne doit pas lui ordonner d'exercer une vengeance aussi injuste qu'inutile sur le citoyen désarmé, sur le laboureur paisible, sur l'habitant des villes. N'est-ce donc pas assez des ravages, des massacres, des violences de toute espèce que la guerre traîne à sa suite, sans étendre encore ses effets sur des hommes tranquilles, dont le malheur est d'être nés dans les états d'un autre maître?

S'il existe donc quelque idée de justice et quelque sentiment de pitié dans les chefs des armées, ou dans les officiers soumis à leurs ordres, ils épargneront des citoyens infortunés dont la ruine totale ne peut aucunement contribuer au succès de leurs

armes, et qui n'ont rien de commun avec les querelles des rois. Ainsi qu'une discipline sévère mette un frein puissant à la licence, à la cupidité, à la débauche d'une soldatesque toujours ignorante et barbare. Que ses chefs, vraiment nobles et désintéressés, dont l'honneur doit être le mobile unique, n'aillent pas s'avilir par une avarice sordide. Est-il rien de plus honteux que la conduite abjecte de ces généraux d'armée entre les mains de qui la guerre est un trafic, et qui, se rabaissant au métier cruel et bas des traitans et des usuriers, cherchent à exprimer des veines des peuples le peu de sang que la guerre y a laissé!

Tels sont les devoirs que la morale et l'honneur prescrivent aux gens de guerre; ils furent généreusement observés par les Scipion, les Turenne, les Catinat; ils le seront par tous ceux qui préféreront une gloire solide à l'amour de l'argent, passion qui décèle communément des âmes lâches et rétrécies. L'avarice est un vice peu fait pour les grands cœurs. La valeur militaire s'anéantit bientôt chez les nations énervées par le luxe, où le guerrier souvent préfère sa fortune à sa gloire. Les Romains, pauvres et enivrés de l'amour de leur patrie, ont subjugué le monde : enrichis des dépouilles des nations, leur avarice les mit aux prises les uns avec les autres; amollis par le luxe, ces guerriers si redoutables ne furent qu'un vil troupeau d'esclaves, tremblans sous les plus lâches, les plus méprisables des tyrans.

Le sentiment de l'honneur doit entièrement disparaître et faire place à l'intérêt le plus sordide dans

une nation asservie; l'honneur n'est point fait pour des esclaves; ils ne peuvent ni s'estimer eux-mêmes, ni prétendre à l'estime de leurs concitoyens. La grandeur d'âme, la fierté noble, le courage, seraient des qualités inutiles, déplacées, nuisibles même dans des êtres destinés à ramper. Comment un homme avili par la crainte aurait-il une haute idée de lui-même, tandis que tout lui prouve sa dépendance et sa faiblesse? Un courtisan, dont le rang, la fortune, la liberté, la vie, sont à la merci d'un despote méchant ou faible, d'un ministre pervers, d'une maîtresse étourdie, peut-il avoir la force et l'élévation que donne la sécurité? Quel intérêt cet esclave, uniquement occupé du soin de plaire à son maître, trouverait-il à mériter l'estime d'un public qui, s'il montrait des vertus, ne lui accorderait qu'une approbation tacite et stérile, ou peut-être le blâmerait d'avoir eu des qualités peu compatibles avec son état?

Le vrai courage suppose une vigueur, une énergie produite par l'amour de la patrie; mais où est la patrie dans une contrée que le despotisme a subjuguée? Le guerrier n'y a d'autre fonction que celle de défendre le geôlier qui la tient en captivité.

Il ne peut y avoir ni vraie noblesse, ni distinctions réelles, ni rangs, ni priviléges durables parmi des hommes également asservis aux caprices d'un maître. Quelques-uns des esclaves que sa faveur inconstante distinguera pour un moment s'enorgueilliront peut-être de leur crédit passager, et se croiront quelque chose; mais la moindre réflexion doit bientôt les

ramener à l'idée de leur propre néant, et leur fera sentir que la main qui les élève et les soutient peut, en se retirant, les faire tomber dans la poussière. Une noblesse qui n'est illustrée que par de vains titres, des prérogatives imaginaires, des priviléges injustes, des signes futiles, n'a rien de solide et de réel. La noblesse véritable ne peut se trouver que sous un gouvernement capable d'inspirer des sentimens généreux dans une patrie qui procure la justice, la liberté, la sûreté. Nul citoyen n'est donc plus que le noble intéressé au bien-être de son pays, au maintien des lois qui mettent tous les ordres de l'état à couvert contre les coups de la tyrannie.

L'homme véritablement généreux (1), suivant la force du mot, est celui qui a reçu de ses aïeux une âme assez grande, assez noble, assez courageuse pour sacrifier des intérêts puérils et méprisables, des avantages incertains et précaires à des intérêts solides et permanens qui l'attachent à sa patrie, au désir d'être estimé de ses concitoyens, à la gloire qui n'est jamais que l'estime des honnêtes gens. *C'est par le temple de la vertu*, dit Cicéron, *que l'on arrive au temple de la gloire.*

Quels droits à l'estime publique pourraient donc avoir des nobles et des guerriers totalement dépourvus de grandeur d'âme, de vrai courage, de sentimens généreux? Une nation peut-elle avoir une considération sincère pour des courtisans occupés à flatter à ses

(1) Le mot *généreux* vient du mot latin *genus*, qui signifie *race illustre ;* on a toujours supposé qu'un homme bien né devait avoir des sentimens plus nobles que les autres, et se montrer capable de plus grands sacrifices pour la patrie.

dépens le despote qui la dépouille, ou pour des guerriers dont la fonction est de tenir leurs concitoyens sous le joug de l'oppression? Non; des hommes de ce caractère ne peuvent aucunement prétendre à l'estime qui constitue le véritable honneur; ils peuvent bien en imposer par leur faste et leur arrogance, ils peuvent inspirer de la crainte, ils peuvent arracher des signes extérieurs de complaisance et de respect; mais ils n'obtiendront jamais ni des hommages sincères, ni la gloire, qui ne sont dus qu'à la générosité, au patriotisme, à la vertu.

Comment le pouvoir de nuire donnerait-il quelques droits à l'estime des hommes? Ce serait se former des idées bien fausses de l'honneur que de le croire compatible avec le vice, la licence, la perversité. C'est néanmoins dans ces désordres que tant de prétendus nobles et de guerriers ne rougissent pas de le faire consister. On voit souvent les hommes les plus coupables, les plus notés, les plus dignes du mépris des honnêtes gens, s'annoncer comme des *gens d'honneur*, se présenter impudemment dans toutes les compagnies; à l'ombre d'un grand nom, ou d'un grade militaire, braver insolemment les regards, et recevoir même très-souvent un accueil favorable. Les friponneries les plus basses, les dettes les plus frauduleuses ne les font point exclure de *la bonne compagnie*. Sous des gouvernemens injustes ou faibles, les grands sont assurés de l'impunité; les crimes les plus avérés ne les exposent pas à la rigueur des lois; on craindrait que leur châtiment ne déshonorât leurs familles. Comme si les crimes n'étaient

point personnels, comme si ces crimes ne déshonoraient pas bien plus que l'échafaud (1)! En un mot, la naissance est un manteau qui couvre toutes les iniquités.

En tenant ainsi une balance inégale entre des sujets qui devraient jouir d'un droit égal à la justice, des princes injustes ou faibles ne semblent-ils pas livrer le citoyen obscur à la discrétion des grands? Voilà comment un mauvais gouvernement, peu content d'opprimer les peuples, les abandonne indignement aux outrages et aux attentats d'une foule de tyrans subalternes qui, assurés de n'être point punis, font éprouver leur licence à leurs inférieurs. Ce n'est souvent que par le vice, plus audacieux, que les nobles et les grands se distinguent du vulgaire, et s'élèvent au-dessus de leurs concitoyens; ils les méprisent parce qu'ils sont trop faibles pour pouvoir leur résister.

Si des souverains accordent l'impunité à ceux qu'ils daignent favoriser, l'homme de guerre se la procure à lui-même au moyen de son épée, toujours prête à percer quiconque oserait lui témoigner le mépris que ses vices devraient lui attirer (2). Il résulte un très-

(1) En 1763 le lord Ferrers, d'une maison alliée à la maison royale, fut pendu publiquement à Londres pour avoir assassiné son domestique; ce qui n'empêcha pas son frere de prendre séance en sa place dans la chambre des pairs d'Angleterre. Dans les autres royaumes de l'Europe, les grands seigneurs ne sont punis exemplairement que pour cause de rébellion contre le souverain ou ses ministres; les crimes contre la nation sont aisément pardonnés.

(2) L'usage de porter l'épée dans les villes, en temps de paix, au milieu de ses concitoyens, est un reste de barbarie gothique, qui, vu les accidens et les crimes qu'il produit, devrait être aboli dans toute nation policée. Cet usage était inconnu des Grecs et des

grand mal, dans le commerce du monde, d'un préjugé sauvage qui fait passer pour honorable un courage aveugle et forcené, et qui souvent empêche un fripon, un escroc, un homme très-méprisable, d'être justement réprimandé ou banni de la société. Des personnages de cette trempe peuvent avoir la témérité de se battre; rien de plus ordinaire que de voir l'étourderie et la folie s'unir avec le vice et la perversité. D'un autre côté, l'homme le plus honnête et le plus brave peut succomber sous l'adresse d'un impudent, d'un férailleur, d'un spadassin exercé. Pour éviter des querelles et des combats on est souvent forcé de tolérer dans la bonne compagnie des impertinens, de fort malhonnêtes gens, que parce qu'ils savent se *battre* on ne peut en exclure, et qui se croient eux-mêmes des gens d'honneur. Ces funestes préjugés rendent la société militaire aussi désagréable que dangereuse.

Cependant les lumières de la raison, en se répendant peu à peu, ont fait disparaître en partie ces notions si contraires à l'agrément et au repos de la société. Des corps militaires, devenus plus sensés, savent se débarrasser de ces querelleurs, de ces gladiateurs effrontés qu'on regardait autrefois avec une sorte d'admiration. Un intérêt mieux entendu a fait enfin reconnaître que l'on pouvait montrer du courage contre les ennemis de l'état sans être prêt à tout

---

Romains, qui pourtant par la valeur guerrière ne le cédaient nullement aux descendans des Francs, des Vandales ou des Visigoths. En France, par un abus très-dangereux, des valets, des cuisiniers, des artisans portent l'épée, et souvent se croient en droit d'insulter des citoyens paisibles qu'ils devraient à tous égards respecter. Le valet d'un grand seigneur a l'impertinence de se croire fort au-dessus d'un bon bourgeois.

moment à insulter, à combattre, à égorger ses concitoyens. Plus les hommes s'éclaireront, et plus les mœurs deviendront humaines ou sociables.

Il est pourtant des militaires qui semblent regretter encore l'antique barbarie de ces temps où les guerriers s'assassinaient les uns les autres avec la plus grande facilité; ils prétendent que ces fréquens combats servaient à entretenir l'esprit militaire. Ainsi ces aveugles spéculateurs s'imaginent qu'un homme de guerre, pour conserver l'esprit de son métier, doit être une bête féroce, un sauvage, un brutal incapable de tout sentiment humain ou raisonnable!

En effet, en voyant la conduite insensée du plus grand nombre de ceux qui suivent la profession des armes, l'étourderie et l'incurie qui président à leurs actions, le mépris qu'ils montrent pour les règles de l'équité et pour les bonnes mœurs, on serait tenté de croire que la morale est totalement incompatible avec le métier de la guerre, et que le militaire est destiné par son état à ne jamais réfléchir ou faire usage de sa raison.

Une politique aussi fausse qu'injuste a trop souvent adopté ces maximes pernicieuses; croyant mieux s'attacher ses soldats, le despotisme les tint dans l'ignorance, et leur permit la rapine, l'injustice, et la licence dans les mœurs. Politique bien imprudente que celle qui lâche ainsi la bride à des inconsidérés, aveuglément emportés par toutes leurs passions! Les princes qui suivent de pareilles idées ne voient donc pas que ces satellites, à qui l'on permet l'injustice et d'exercer leur férocité contre les citoyens désarmés, finissent très-souvent par les exercer ensuite contre

le souverain lui-même. Comment contenir les fureurs d'une soldatesque abrutie, que l'on a pris soin d'entretenir dans le désordre?

Ainsi, sans écouter les maximes d'une politique aveugle et barbare, tout prince raisonnable, pour sa propre sûreté et pour le bien de ses états, doit réprimer la licence du soldat; s'occuper des mœurs de ses chefs, les inviter par des récompenses à s'instruire, en y consacrant une portion du loisir immense et fastidieux que leur laissent en temps de paix leurs fonctions militaires. Par là le souverain se verra servi par des hommes plus habiles, plus expérimentés, moins turbulens, et les nations trouveront dans les nobles et les guerriers des concitoyens plus utiles, plus sociables, plus dignes d'être aimés et considérés.

En général rien ne semble contribuer plus efficacement à la corruption des mœurs d'une nation que le gouvernement militaire : le désordre, la licence, la débauche qui l'accompagnent en tous lieux, sont par lui communiqués à toutes les classes de la société, et fixent surtout leur domicile dans les endroits où les gens de guerre font leur séjour. C'est là qu'on voit à chaque instant le guerrier travailler à la séduction de l'innocence, attaquer sans relâche la vertu des femmes, se venger de leurs refus par d'affreuses calomnies, en un mot, se jouer insolemment de leur réputation et du repos des familles les plus honnêtes (1).

(1) Il est un grand nombre de villes de garnison où le militaire est exclus de toutes les maisons honnêtes. Cette exclusion est due à la conduite impertinente de la plupart des officiers, surtout avec les femmes, dont, par une vanité bien lâche, ils flétrissent souvent

Ajoutez à ces désordres la vanité, la frivolité, l'étourderie, la fatuité, l'arrogance, qui font, pour ainsi dire, le caractère distinctif de la plupart des gens de guerre, et qui rendent leur société déplaisante pour les personnes sensées? Enfin le militaire, presque toujours désœuvré, rougirait de s'occuper; il se glorifie de son ineptie et de sa fainéantise, qu'il croit honorables dans son état; il méprise, comme des pédans, ceux de ses camarades qui cherchent dans l'étude un moyen d'employer leur loisir utilement.

On ne peut trop le répéter, l'ignorance et l'oisiveté seront toujours pour les guerriers des sources intarissables de désordres, de malheurs et d'ennuis. Ils ne peuvent s'en garantir qu'en s'ornant plus soigneusement et le cœur et l'esprit. Qu'ils apprennent au moins en quoi consiste cet honneur dont ils se piquent, tandis qu'ils n'en ont pas souvent la plus légère idée; qu'ils ne le confondent plus avec la vanité, l'arrogance, l'impudence, ou le vice effronté, qui ne peuvent que les rendre odieux et méprisables; qu'ils sachent que l'instruction et les mœurs ne leur sont pas moins utiles qu'au reste des citoyens.

Par une sotte vanité, que trop souvent l'on substitue à la grandeur d'âme, à la noble fierté, à l'honneur véritable, un luxe ruineux fait des ravages affreux dans les armées, et dérange la fortune de ceux

---

la réputation lors même qu'elles l'ont le moins mérité. Est-il rien de plus bas, de plus indigne d'un homme d'honneur que ces listes infamantes, et souvent calomnieuses, par lesquelles des officiers ont l'impudence de déshonorer un sexe que tout honnête homme doit respecter, et dont il se ferait même un devoir de cacher les faiblesses

qui se consacrent à la défense de l'état. C'est à ce luxe destructeur que des familles nobles sont redevables de l'indigence et de l'obscurité dans lesquelles on les voit souvent croupir. C'est à cette misère que l'on doit attribuer la dépendance servile dans laquelle le despotisme tient continuellement une noblesse que ses folles dépenses ont ruinée. En un mot, le luxe et la vanité des nobles et des guerriers servent à consolider les chaînes qui les retiennent eux-mêmes sous le pouvoir des tyrans.

C'est pour tout homme qui pense un spectacle étrange et digne de pitié que de voir à quel point l'opinion est parvenue à fasciner la noblesse et à la tromper sur ses intérêts les plus réels. Pour briller à la guerre par une dépense qui surpasse ses forces, un noble, un riche propriétaire s'endette, engage ses terres, se dépouille de la fortune qu'il possède et dont il peut jouir; le tout dans la vue de plaire à une cour ingrate, des caprices de laquelle il sera forcé de dépendre le reste de sa vie. Pour remplacer les biens solides dont sa vanité l'a privé, il obtiendra quelquefois un grade, une pension précaire, quelque distinction puérile, s'il est favorisé; mais s'il n'a point la faveur, il sera négligé et méprisé de ceux mêmes pour qui il a eu la simplicité de se ruiner. En un mot, c'est à des espérances chimériques, à des préjugés trompeurs, au hasard, que tant de guerriers et de nobles ont la folie de sacrifier leur fortune, leur repos, leur honneur, leur vie, et très-souvent la patrie, dont ils se disent les défenseurs.

Une politique moins perfide et plus éclairée devrait réprimer un luxe et une mollesse incompatibles

avec le métier de la guerre. Comment des hommes vraiment pleins de courage n'ont-ils pas la force de les mépriser? Des princes plus justes et plus sages banniront ces fléaux des armées pour introduire en leur place la simplicité, la tempérance, la frugalité, la discipline, plus propres à fortifier les corps et à soutenir le courage. Quel spectacle révoltant pour des malheureux que les repas somptueux des chefs qui, par leur luxe et leurs profusions, affament le camp, font nager dans l'abondance une foule de valets fainéans, tandis que le soldat, exténué de fatigue, manque souvent du nécessaire!

Que dirons-nous de ces plaisirs amenés à grands frais, de ces théâtres, des amusemens frivoles, des jeux ruineux, d'une foule de prostituées, des débauches continuelles que le luxe et l'habitude du vice rendent nécessaires à des guerriers corrompus et totalement efféminés? Il semblerait qu'une politique affreuse se fait un principe d'affaiblir, de détruire les corps, la fortune et les mœurs de ceux qu'elle destine à la défense de l'état. Telle est la récompense que le despotisme réserve communément aux insensés qui ont eu l'imprudence de soutenir son injuste pouvoir; il les corrompt, il les ruine, et les abandonne ensuite au repentir, à la misère, aux infirmités, au mépris. Par une loi constante de la nature, dont le noble et le guerrier ne sont point exceptés, il n'est point de désordre qui ne trouve tôt ou tard son châtiment sur la terre. Les gens de guerre font souvent le malheur des nations sans se rendre eux-mêmes plus fortunés.

Rentrez donc enfin en vous-mêmes, grands,

nobles et guerriers ! ouvrez les yeux sur de vains préjugés qui depuis trop long-temps vous aveuglent. Apprenez à mieux connaître l'honneur, auquel votre rang et votre profession semblent devoir vous attacher plus particulièrement. Faites-le consister dans le droit incontestable à l'estime de vos concitoyens, et non dans une naissance qui n'est due qu'au hasard, dans des prérogatives et des priviléges contraires à l'équité, dans un crédit et des faveurs qu'un moment peut enlever, dans une vanité fastueuse qui vous ruine, dans une ignorance qui vous dégrade, dans une licence qui vous déshonore. Devenez citoyens dans des nations que vos ancêtres ont trop souvent asservies et ravagées. Ne soyez plus les fauteurs du despotisme, les contempteurs des lois, les ennemis orgueilleux des magistrats qui les soutiennent; de concert avec eux, soyez les défenseurs de la patrie qui ne peut exister sans justice, sans liberté, sans règles permanentes. Montrez-vous les vrais soutiens du trône, en l'établissant sur la félicité publique, à laquelle tout vous prouve que vous êtes intéressés, et que le souverain lui-même doit sa sûreté. Voilà la route qui conduit à l'honneur. C'est ainsi que vous serez véritablement estimés et distingués, et que vous transmettrez à la postérité des noms chéris et respectables.

CHAPITRE VII.

Devoirs des magistrats et gens de loi.

Ce qui vient d'être dit des grands et des nobles peut donc encore s'appliquer aux magistrats, aux juges, aux organes des lois, à qui les nations ont assigné de tout temps un rang honorable parmi les citoyens. Des hommes destinés à rendre justice aux autres, à leur faire observer les conventions sociales, à réprimer leurs passions, à punir les crimes au nom de la société, doivent se montrer dignes des respects du public par une équité inébranlable, par une probité à toute épreuve, par une intégrité parfaite, par une connaissance profonde des lois si compliquées et si multipliées qui composent la jurisprudence de tant de nations. Destinée à censurer et contenir les vices, à punir les déréglemens des autres, la magistrature impose à ses membres une décence, une gravité particulière dans les mœurs, une conduite intacte et pure, totalement exempte des excès qu'ils doivent corriger.

Un magistrat inique, vendu à la faveur, qui se laisse séduire par la sollicitation, par le crédit, la richesse, l'autorité, est un monstre dans l'ordre social, c'est un bourreau. Le juge sans étude et sans lumières est capable par son ignorance de renverser les fortunes des familles et de punir l'innocence à tout moment. *Il n'y a point*, dit un magistrat célèbre, *de différence entre un juge méchant et un*

juge ignorant (1). Le magistrat livré à la débauche, à la dissipation, à la galanterie, aux plaisirs, est indigne de sa place, il ne mérite que le mépris de ses concitoyens, et devrait être honteusement chassé du rang que ses mœurs déshonorent. Une censure très-sévère devrait, comme chez les Romains, veiller sur les magistrats, purger les tribunaux des membres qui les dégradent. La magistrature est un état qui doit se distinguer par sa décence, par l'innocence de sa conduite, par la sagesse de ses jugemens, par sa pénétration et l'étendue de ses lumières; un magistrat frivole, dissipé, sans étude, est une contradiction à laquelle la dépravation générale peut seule accoutumer les yeux. Le ministre des lois est fait pour les connaître; le protecteur des mœurs doit avoir lui-même des mœurs; celui qui juge les autres doit craindre à son tour les jugemens du public, qui n'accorde son estime qu'au mérite personnel.

Comment estimer un magistrat lorsqu'il ne regarde sa place que comme un vain titre qui ne l'oblige à rien? Comment respecter un juge ignorant, inappliqué, esclave de ses plaisirs, qui s'avilit par ses vices et se méprise lui-même? Comment considérer un juge dont les arrêts sont souvent dictés par la corruption et la débauche? Quelle idée se former

(1) Le chancelier d'Aguesseau. Un autre magistrat se plaint du peu de lumières des sénateurs de son temps. *Plerumquè tamen*, dit Cicéron, *ad honores adipiscendos et ad rempublicam gerendam nudi veniunt et inermes, nullâ cognitione rerum, nullâ scientiâ ornati.* CICERO, *de Legibus*. Le même orateur dit ailleurs: *Senatorius ordo vitio careat; eeteris specimen sit; nec veniat quidem in eum ordinem quisquam vitii particeps.* CICERO, *de Legibus*, lib. 3, cap. 12 et 13.

d'un sénateur assez petit pour imiter la vanité, le faste, les hauteurs, les désordres mêmes que l'on ne trouve qu'avec indignation dans un militaire étourdi?

Plusieurs causes semblent avoir concouru à l'avilissement de la magistrature : la multiplicité des lois, leurs contradictions continuelles, leur obscurité, ont rendu l'étude de la jurisprudence fastidieuse, impossible même au plus grand nombre de ceux qui devraient s'y livrer. Combien de travaux, de pénétration et d'assiduité ne faut-il pas pour parcourir le labyrinthe que les lois accumulées présentent à ceux qui voudraient s'en instruire! Aussi rien de plus rare qu'un juge qui sache ou qui puisse savoir son métier. La tourbe des magistrats est guidée par la forme, par la routine aveugle, depuis long-temps en possession de décider du sort des hommes. De l'obscurité des lois et de leur multiplicité résulte non-seulement l'ignorance des juges, mais encore l'imposture et la mauvaise foi d'une foule de praticiens qui enlacent adroitement les citoyens dans leurs filets pour dévorer leur substance, et qui, surprenant habilement la religion du magistrat, font souvent triompher l'injustice et la fraude. Une jurisprudence ténébreuse et compliquée est une source de crimes et de maux dans les nations opulentes et policées, plus malheureuses à cet égard que les nations les plus pauvres et les plus barbares.

La vénalité des offices de la magistrature, introduite par l'avidité ou les prétendus besoins de quelques gouvernemens, a rempli les tribunaux de sujets à qui l'opulence tenait lieu de science, de mérite et de vertu. Le droit de juger les peuples fut vendu à

une foule d'hommes dépourvus des connaissances et des qualités nécessaires pour s'acquitter dignement d'une fonction si noble. Ceux-ci transmirent ce droit éminent à une postérité qui, sûre d'hériter d'une place de ses pères, se crut dès lors dispensée de la peine de les mériter.

Lorsque le choix des ministres de la justice dépendit d'une cour communément corrompue, les peuples n'eurent pas lieu de s'applaudir des magistrats qui leur furent donnés. L'étude et le concours devraient seuls faire adjuger les offices de la magistrature.

Des magistrats, fiers de leur pouvoir, en abusèrent souvent, et firent sentir d'une façon incommode le poids de leur autorité au reste des citoyens; ceux-ci n'eurent que de faibles ressources contre les injustices ou les violences de ceux qui étaient destinés à les protéger. Ainsi la magistrature forma dans quelques états une classe à part, qui, profitant du droit de juger, s'arrogea bientôt celui de dominer et d'opprimer : au lieu de faire aimer son pouvoir par son affabilité, sa modération, sa justice, au lieu de s'attacher les différens ordres de l'état par un zèle sincère pour le bien général, au lieu de se faire considérer par son mérite et ses lumières, le magistrat, enivré de sa puissance précaire, ne voulut que se rendre redoutable à ses concitoyens.

Gonflée de ses prérogatives, qu'elle voulut toujours étendre, on vit quelquefois la magistrature s'efforcer de former sans l'aveu des nations une sorte d'aristocratie qui fit ombrage aux souverains; sous prétexte de défendre les lois et les droits des peuples, les magistrats prétendirent représenter les nations;

mais ces prétentions, qu'une conduite équitable, intègre et mesurée, eût peut-être fait adopter, déplurent à la noblesse jalouse qui, comme on a vu, regrette toujours pour elle-même un droit dont son imprudence l'a fait déchoir. D'ailleurs les vues ambitieuses des magistrats ne furent point appuyées par les différentes classes perpétuellement divisées. Le despotisme combattit donc et subjugua sans peine un corps sans force réelle, et qui par son arrogance, son peu de lumières, son indifférence pour le bien de l'état, avait anéanti l'attachement et la considération du public, sans lesquels aucun corps ne peut long-temps se soutenir.

Pour acquérir de la consistance, qui n'est l'effet que de la considération publique, l'équité, les lumières, le mérite et la vertu sont nécessaires aux corps comme aux individus. Un corps dont les membres sont corrompus et divisés ne peut jouir que d'une puissance précaire. Tout corps qui se fait des intérêts séparés de ceux de sa nation ou des autres corps de l'état ne peut long-temps résister à la force, aux artifices, aux piéges du despotisme, qui cherche sans relâche à diviser et démolir tout ce qui peut mettre obstacle à ses fantaisies.

Le despotisme fut et sera toujours l'ennemi des formes et des lois, qui souvent le gênent ou le retardent dans sa marche insensée. Le despote hait et méprise le magistrat, qui, défenseur des lois de son pays, lui rappelle toujours l'importune idée de l'équité. Ne soyons donc pas étonnés en voyant que l'étiquette des cours monarchiques et despotiques a mis une très-grande différence entre la noblesse militaire et

la magistrature même la plus élevée : l'homme de guerre présente au chef de la société un esclave par état, dévoué à toutes ses volontés, tandis que l'homme de loi lui présente un défenseur des droits du peuple, un ministre de l'équité, avec lesquels un mauvais gouvernement est continuellement en guerre.

Les despotes, affamés d'une autorité sans bornes, éprouvent une antipathie naturelle pour la vérité, pour les formes, les règles, les lois et leurs interprètes; l'intégrité des magistrats déplaît à des cours injustes; leur résistance la plus noble est une révolte aux yeux d'un prince entouré de courtisans toujours vils et soumis. Les remontrances les plus humbles fatiguent des souverains que la vérité ne peut qu'effaroucher; les plaintes les plus légitimes alarment des ministres et des favoris, communément les vrais auteurs de calamités nationales, et qui ont le plus grand intérêt qu'aucun cri ne réveille le monarque endormi par leurs soins. En un mot, le prince et sa cour ne voient dans des magistrats fidèles à leurs devoirs que des censeurs incommodes, qu'il faut réduire au silence, ou rendre complices des désordres qu'ils voudraient arrêter.

Les lois sont inutiles quand il existe dans l'état une autorité plus forte que la leur. Sous un gouvernement injuste la justice n'est qu'un fantôme fait pour effrayer les faibles, et qui n'en impose aucunement aux puissans. La magistrature est un vain titre, qui ne donne ni fixité, ni pouvoir, ni considération réelle. Les tribunaux, destinés à se prêter aux volontés momentanées du prince ou de ses favoris, ne peuvent suivre aucun principe constant, et doivent faire plier les lois sous les caprices des grands. Le magistrat n'est

plus alors qu'un vil esclave, à tout moment forcé de renoncer à la fortune, ou de perdre sa liberté, sa vie même, s'il refuse de sacrifier son honneur et sa conscience aux fantaisies variables du maître ou de ses agens. Sous de tels chefs le juge doit s'armer d'un cœur d'airain; il doit trouver coupables et détruire les victimes les plus innocentes dès que le despotisme lui ordonne de frapper. Le despotisme n'a jamais tort; il s'arroge le pouvoir de créer le juste et l'injuste; lui déplaire est un crime, lui obéir est l'unique devoir et l'unique vertu.

En un mot le magistrat dégradé par la servitude ne devient qu'un automate qui reçoit les impulsions que le crédit, la sollicitation, la puissance lui donnent: il se méprise lui-même, et ne s'attire que la haine et le mépris des autres, et cherche en vain dans le faste, l'opulence, la dissipation, à s'étourdir sur les remords qui se renouvellent en lui. Les ministres de la justice deviennent les plus injustes, les plus cruels, les plus méprisables des hommes, sous la tyrannie, dont l'injustice est la base, et la cruauté le soutien.

Pour un homme de cœur, est-il une position plus affreuse que celle d'un magistrat honnête qui, forcé de prêter ses secours à la tyrannie et à ses agens, se trouve continuellement obligé d'inquiéter les familles et de vivre dans un commerce perpétuel avec des espions, des sycophantes, des délateurs; en un mot, avec des hommes infâmes, les seuls qui soient disposés à se prêter aux vues d'une administration violente et soupçonneuse? Un gouvernement est bien lâche et bien petit quand il se sert de pareils instrumens! un magistrat est bien grand lorsque

sous le despotisme il conserve son intégrité et l'amour des citoyens!

La magistrature ne peut être honorable et considérée que lorsque, fidèle à ses devoirs, elle remplit noblement ses augustes fonctions; elle ne peut être justement respectée et chérie que sous un gouvernement équitable qui lui laisse la liberté de se conformer à la raison, aux lois, à sa conscience, à son honneur. En simplifiant la jurisprudence, en la rendant plus claire, en élaguant prudemment cette multitude de lois et de coutumes obscures, injustes, contradictoires, sous lesquelles tant de peuples sont accablés, les magistrats n'auront plus tant de peine à se procurer les lumières nécessaires à leur état. Des lois plus précises et plus claires n'auraient pas besoin d'être sans cesse commentées, expliquées, interprétées : les décisions des juges seraient plus stables et moins arbitraires : la raison et l'équité naturelle anéantiraient l'hydre de la chicane qui dévore les nations, qui ruine les familles, qui si fréquemment fait succomber le bon droit : enfin une réforme sage soulagerait les peuples du fardeau insupportable de tant de juges, de tribunaux, de suppôts de la justice dont ils sont écrasés. Un bon gouvernement ne devrait-il pas préférer le bonheur de commander à des sujets paisibles, honnêtes et justes, au méprisable avantage de profiter de leurs procès et de leurs querelles ? Un gouvernement équitable devrait-il tolérer des nuées de sauterelles affamées qui dévorent impunément les moissons du citoyen ? La cruelle administration de la justice, et les iniquités sans nombre auxquelles on est exposé dès qu'on poursuit

ses droits, sont un des plus grands fléaux dont les nations soient partout accablées.

En attendant une réforme salutaire qui, comme on a fait voir, ne peut être opérée que par un gouvernement instruit de ses vrais intérêts, tout magistrat qui voudra mériter sa propre estime et les respects du public, s'attachera fortement à la justice, défendra courageusement ses droits, sacrifiera généreusement sa fortune, son crédit, une faveur incertaine, à la satisfaction permanente qui suit toujours une conduite irréprochable : il quittera son état lorsqu'il n'y trouvera plus la possibilité d'être juste; il portera dans la retraite un contentement intérieur que l'homme honnête doit préférer à tout : il n'y sera même privé ni des applaudissemens ni de la gloire qui, même au milieu de la plus grande corruption des mœurs, sous les gouvernemens les plus pervers dans les nations les plus frivoles, accompagnent la vertu.

C'est dans l'estime de ses concitoyens, et non dans la faveur d'une cour souvent injuste et tyrannique, que le magistrat doit faire consister sa gloire. La persécution rendit toujours le grand homme plus intéressant et plus cher aux honnêtes gens; à l'admiration que le courage est fait pour exciter se joint alors l'attendrissement de la compassion. Tels sont les sentimens que tu fis naître dans tous les cœurs honnêtes et sensibles, illustre Malesherbes (1), lors-

---

(1) Premier président de la cour des aides de Paris, qui fut depouillé de sa charge et exilé par le chancelier de Maupeou, en 1771. Ce grand magistrat fut surnommé *le dernier des Français*.

que le pouvoir odieux d'un ministre cruel te priva de ta dignité, de ta fortune, de ton état, et te força d'enfouir dans la solitude tes sublimes talens, dont tu t'étais si noblement servi pour faire entendre jusqu'au trône les cris de la liberté expirante de ta patrie!

L'Europe entière n'a-t-elle pas pris part à tes peines, généreux La Chalotais, lorsque, sans respect pour ton âge, tes barbares ennemis machinaient ta ruine, et déjà te préparaient des échafauds (1)?

La tendresse publique n'a-t-elle pas accompagné ta prison et tes disgrâces, jeune du Paty! toi qui fis voir la fermeté d'un sénateur consommé, dans l'âge même des plaisirs et de la frivolité (2)?

Il est donc des consolations, des récompenses, des honneurs, et même des applaudissemens publics pour les magistrats généreux; ils sont chéris et vénérés au sein même des nations flétries par le despotisme. Les esclaves les plus lâches ou les plus frivoles ne peuvent s'empêcher d'admirer leurs défenseurs, et de donner au moins quelques larmes passagères aux malheurs qu'ils s'attirent en prenant en main la cause de la patrie. Non, toutes les violences de la tyrannie ne pourront jamais ravir à la grandeur d'âme les hommages des cœurs sensibles et vertueux. Tous ceux qui auront le courage d'être utiles aux hommes

---

(1) Caradeuc de La Chalotais, procureur général du parlement de Bretagne.

(2) Mercier du Paty, avocat général du parlement de Bordeaux, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, quoique attaqué d'une maladie dangereuse, fut emprisonné cruellement par le chancelier de Maupeou, en 1771, et ensuite envoyé en exil.

en seront de leur vivant même fidèlement récompensés.

Des magistrats vraiment nobles et grands, des magistrats sincèrement échauffés de l'amour du bien public, et détachés des petitesses de l'amour propre, de l'intérêt particulier, de l'esprit de corps, de leurs vains priviléges, s'attireraient l'affection de tous leurs concitoyens réunis d'intérêts avec les défenseurs de leurs lois. Une magistrature animée de cet esprit patriotique, secondée par les vœux de tous les bons citoyens, deviendrait une barrière puissante contre le despotisme et la tyrannie.

La justice et la vertu sont aussi nécessaires aux différens corps d'un état qu'à chacun des individus. Le vice, l'arrogance, l'orgueil, l'imprudence, mettent la division entre les classes diverses de la société, détruisent l'harmonie sociale, et rendent chaque ordre trop faible pour résister à l'oppression. Une sotte vanité, un attachement puéril à de vaines prérogatives, des prétentions souvent déraisonnables, des chimères, suffisent pour mettre la division entre des citoyens qui devraient se soutenir mutuellement : il en résulte que tous tombent successivement dans les piéges du despotisme, qui finit par être lui-même la victime de sa propre vanité.

Depuis le monarque jusqu'au dernier des citoyens, il n'est personne qui n'ait le plus grand intérêt au maintien de l'équité ; chacun doit être juste, et faire le bien dans sa sphère ; chacun doit être chéri, considéré quand il remplit exactement les devoirs de son état. Par le sien, le magistrat est le ministre de l'équité, l'organe de la loi, et non son interprète, le

défenseur du faible, le refuge du pauvre, le consolateur de la veuve et de l'orphelin, le protecteur de l'innocent, la terreur du coupable, quelque grand, quelque opulent qu'il puisse être. Tous les citoyens ont besoin de la justice, sans doute; tous ont droit d'y prétendre : mais la loi doit surtout sa force au malheureux, à l'indigent, au citoyen dénué de secours; le cœur du magistrat doit toujours par préférence s'ouvrir à l'infortuné, c'est lui qui a le plus grand besoin de justice : et pourtant c'est à lui qu'elle est pour l'ordinaire impitoyablement refusée!

Enfin des magistrats attentifs, que leurs fonctions mettent tous les jours à portée de reconnaître les inconvéniens des lois souvent injustes, et des usages nuisibles introduits par la barbarie ou par la tyrannie, devraient en représenter les mauvais effets au législateur. Ces juges, animés par l'humanité, devraient surtout faire abroger ces tortures vraiment sauvages par lesquelles on multiplie, sans avantage pour la société, les tourmens des malheureuses victimes de la justice : ils devraient encore faire mitiger des lois de sang qui rendent la peine de mort trop fréquente en la décernant contre des délits qui ne méritent nullement un châtiment si terrible, par lequel les nations sont privées de beaucoup d'hommes dont elles pourraient éprouver les services. En un mot, le magistrat, même en punissant le crime, ne doit pas montrer de colère, ni se dépouiller des sentimens d'humanité.

Au milieu de l'obscurité, de la déraison, des contradictions perpétuelles, et même de la perversité que l'on voit régner dans la jurisprudence qui sert

de règle à bien des nations, il est très-difficile que la saine morale, toujours conforme à la nature, trouve des préceptes qu'elle puisse donner avec succès à la plupart de ces hommes dont la profession est de guider, de défendre, d'éclairer les citoyens dans leurs démêlés juridiques, et de les conduire dans l'affreux dédale des formes qui trop souvent servent à rendre l'accès du temple de Thémis inaccessible aux citoyens. Cette morale parlerait en vain à des mercenaires toujours prêts à prendre la cause du riche injuste, de l'oppresseur puissant, du plaideur de mauvaise foi contre le pauvre, l'innocent et le faible. Quelle conscience ou quel front doivent avoir ces guides trompeurs, ces appuis de l'injustice qui, par d'affreuses connivences avec leurs perfides confrères, par des menées criminelles, des trahisons, des détours, des chicanes et des formes insidieuses, se glorifient quelquefois des victoires infâmes qu'ils ont remportées sur le bon droit? Est-il un attentat plus détestable et plus digne d'être châtié que celui de ces impudens qui font métier de tromper sciemment les juges et de leur faire dicter des arrêts favorables à l'iniquité? Au défaut des lois, l'opprobre ne devrait-il pas s'imprimer sur le front de ces voleurs autorisés qui par mille moyens ingénieux trouvent le secret de ruiner en procédures les familles les plus opulentes, et d'absorber en frais les prétentions des créanciers? Est-il un citoyen sûr de sa propriété dès qu'il tombe entre les mains de ces vautours rongeurs dont rien ne peut assouvir la rapacité? Enfin quelle protection l'homme honnête peut-il attendre des lois,

qui ne sont trop communément que des piéges tendus à l'innocence, à la simplicité, à la bonne foi ?

Dans bien des nations, se défendre dans la cause la plus juste, c'est s'exposer à la ruine. Les formes dans tous pays semblent donner des avantages inestimables aux plaideurs de mauvaise foi (1). La multiplicité des lois, souvent contradictoires, rend la jurisprudence incertaine, impénétrable, arbitraire pour ceux mêmes qui s'en occupent uniquement; elle fait que les juges les plus intègres sont surpris à tout moment par des praticiens rusés, qui se font une gloire de triompher dans les causes les plus désespérées. En général les gens de loi sont, chez presque tous les peuples, l'un des plus grands fléaux dont ils soient tourmentés. Les ministres de la justice sont très-souvent ceux qui lui montrent le mépris le plus outrageant.

Ce serait cependant être injuste que d'envelopper dans la même condamnation tous ceux qui professent la jurisprudence. Il se trouve dans leur nombre des hommes honnêtes, nobles, vertueux, qui gémissent hautement de l'iniquité des lois, de l'absurdité des formes, du brigandage de leurs indignes confrères. L'innocence délaissée rencontre souvent en eux des champions généreux qui osent la défendre contre la puissance altière. L'indigent opprimé fut souvent garanti des entreprises de la force par des

---

(1) Un avocat célèbre disait que, *lorsqu'une cause est évidemment juste, le plus sage est de s'accommoder; mais que, lorsqu'elle est douteuse, il faut plaider*. On remarque en général que les habiles gens de loi sont ceux qui plaident le moins.

protecteurs courageux et désintéressés. Des plaideurs acharnés ont plus d'une fois calmé leur animosité par les conseils pacifiques de jurisconsultes bienfaisans qui les ont préservés de la ruine. En un mot, si parmi les suppôts de la justice on trouve communément des êtres méprisables par le trafic honteux qu'ils font de leurs talens, d'autres nous montrent des exemples éclatans de vertu, de justice et de générosité. Bien plus, un ordre d'hommes que la grandeur orgueilleuse se croit en droit de mépriser a donné, dans les plus grands dangers, des marques d'un patriotisme, d'une noblesse, d'un courage, d'un véritable honneur, inconnus aux fiers esclaves dont les cours sont remplies, et que leurs lâches cœurs seraient incapables d'imiter (1). Ces lions indomptés à la guerre deviennent très-souvent des moutons à la cour.

Gardons-nous donc de confondre des citoyens respectables, tels que ceux dont on vient de parler, avec la troupe méprisable de ceux pour qui l'étude des lois n'est qu'un moyen d'exercer impunément le brigandage le plus affreux. Au milieu même des périls où des lois confuses et très-souvent injustes mettent les nations, il est utile que des citoyens honnêtes en

(1) Les annales de la France conserveront à la postérité les noms illustres des La Chalotais, des Lamoignon de Malesherbes, magistrats autant distingués par des talens sublimes que par leur fermeté dans l'infortune, et par le courage qu'ils ont opposé aux fureurs du despotisme. Ces mêmes annales n'oublieront pas de transmettre aux races futures le nom respectable du généreux Target, avocat au parlement de Paris, dont la grande âme a résisté constamment aux séductions et aux menaces de la tyrannie.

démêlent le chaos, et nous avertissent des écueils contre lesquels nous pouvons à tout moment échouer. Quoi de plus estimable que des hommes modérés dont le sang froid puisse apaiser les passions et l'humeur querelleuse d'une foule d'insensés toujours prêts à s'attaquer? Est-il une fonction plus noble et plus honorable que celle d'un avocat à qui ses lumières et sa probité attirent la confiance du public, dont le cabinet devient un sanctuaire respecté, qui se rend le conseil, l'arbitre, le juge de ses concitoyens? Par des voies licites et très-honnêtes un jurisconsulte estimé n'acquiert-il pas facilement et sans remords une fortune dont il n'a point à rougir?

Telle est en général la conduite que la morale semble indiquer à ceux qui se destinent à l'étude des lois, que tant de causes concourent à rendre si pénible. C'est à des gouvernemens plus sages, plus justes, plus vertueux, qu'il appartient de former une jurisprudence plus claire, plus conforme à la nature et aux besoins des nations. Voilà le seul moyen de faire disparaître une engeance affamée qui dévore impunément la substance des citoyens, et qui détruit souvent dans les esprits les idées les plus naturelles du juste et de l'injuste. Tacite regarde avec raison la multiplicité des lois comme le signe indubitable d'un mauvais gouvernement et d'un peuple corrompu (1).

---

(1) *In pessimâ autem republicâ plurimæ leges.*

CHAPITRE VIII.

Devoirs des ministres de la religion.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage, uniquement destiné à développer les principes de la morale naturelle, d'examiner les fondemens des religions variées que nous voyons établies dans les diverses contrées du monde. Quelles que soient les idées que les différens peuples se forment de la Divinité, ou du moteur invisible de la nature, ce fut toujours à la bonté de cet être que les hommes rendirent leurs hommages ; ils ont dû supposer qu'il leur voulait du bien, qu'il écoutait leurs prières, qu'il avait la puissance et la volonté de les rendre heureux ; d'où ils ont dû conclure que l'homme devait faire du bien à ses semblables pour se conformer aux vues de cet être bienfaisant. Envisagée sous cette face, la religion ne peut être que la morale naturelle, ou les devoirs de l'homme confirmés par l'autorité connue ou présumée du maître de la nature et des hommes, qui ne peut contrarier les lois auxquelles leur conservation et leur bien-être sont visiblement attachés.

Suivant les principes de toutes les religions, les qualités morales et les volontés divines doivent servir de modèle et de règle aux hommes ; tous les cultes qui supposent la Divinité méchante, cruelle, injuste, vindicative, ennemie des hommes, en un mot, immorale, ne peuvent être regardés que comme des superstitions et des mensonges inventés par des

imposteurs intéressés à troubler le repos du genre humain. Toute morale serait inconciliable avec un système religieux qui supposerait un dieu despote ou sans règle, aux yeux duquel les malheurs des nations et les pleurs des mortels seraient un spectacle amusant. *Jupiter lui-même*, dit Plutarque, *n'a pas le droit d'être injuste. Un dieu*, dit Cicéron, *cesserait d'être dieu, s'il déplaisait à l'homme.* Ailleurs cet orateur philosophe représente Dieu comme *le protecteur et l'ami de la vie sociale* : il est parfaitement d'accord avec la sagesse éternelle, qui déclare que *la société des enfans des hommes fait ses délices les plus chères* (1).

Cela posé, toute opinion, toute doctrine, tout culte, qui contrarient la nature de l'homme raisonnable et vivant en société, doivent être rejetés comme contraires aux intentions de l'auteur de la nature humaine : tout système religieux qui porterait à violer la justice, la bienfaisance, l'humanité, ou à fouler aux pieds les vertus sociales, doit être détesté comme un blasphème contre la Divinité : enfin toute hypothèse qui produirait en son nom des dissensions, des haines, des persécutions et des guerres, doit être regardée comme un mensonge abominable.

Nous avons donc des moyens de juger si une religion est bonne ou mauvaise, c'est-à-dire conforme ou contraire aux idées que l'on se fait de la Divinité. D'après ces principes, qui paraissent incontestables, la religion la plus convenable à la morale, à la nature de l'être sociable, à la conservation, à l'harmonie,

(1) Voyez Cicer. *de Legib.* 3. — *Proverb.* cap. 8, vers. 31.

à la paix des nations, doit être préférée à des opinions opposées, qui devraient être proscrites avec indignation. Ce n'est que la conformité avec les préceptes de la morale naturelle qui peut constituer l'excellence d'une religion, et fixer sa prééminence sur tant de superstitions dont les hommes sont infectés.

La morale est donc, relativement au monde où nous vivons, la pierre de touche de la religion, et l'objet qui intéresse le plus la societé politique. Si la théologie règle les pensées des hommes sur des objets célestes et surnaturels, la morale se contente de régler leurs actions, et de les diriger vers leur plus grand bien sur la terre. Si la religion promet des récompenses ineffables à la vertu, et menace le crime de châtimens rigoureux dans une autre vie, la morale promet dans la vie présente des récompenses sensibles à tout homme vertueux; elle menace le pervers de châtimens très-marqués; et ses arrêts confirmés par la société sont souvent fortifiés par l'autorité des lois. La société ne peut ni ne doit s'occuper des pensées secrètes de ses membres, sur lesquelles elle n'a point de prise; elle ne peut les juger que sur leurs actions, dont elle éprouve l'influence. Pourvu que le citoyen soit juste, paisible, vertueux, et remplisse fidèlement ses devoirs dans sa sphère, ni la société ni le gouvernement ne peuvent sans folie fouiller dans sa pensée, ou s'arroger le droit de régler ses opinions vraies ou fausses relativement à des choses qui ne sont aucunement du ressort de l'expérience ou de la raison. Il doit être permis à l'homme d'errer à ses propres risques sur des

matières inaccessibles aux sens ; mais la société, ou la loi, peut justement l'empêcher d'errer dans sa conduite, et le punir lorsque ses actions nuisent à ses concitoyens. En un mot, c'est une tyrannie aussi cruelle qu'insensée de punir un homme pour n'avoir pu voir des objets invisibles avec les mêmes yeux que les tyrans qui le tourmentent pour sa façon particulière de penser. D'un autre côté, un Dieu très-juste, très-puissant et très-bon, qui permet que les mortels s'égarent dans leurs pensées, ne peut pas approuver qu'on les tourmente pour leurs pensées diverses, qui ne dépendent point de leurs volontés. D'où il suit que la religion, d'accord avec la morale et la raison, défend de maltraiter les hommes pour leurs opinions religieuses.

Cependant rien n'a coûté plus de sang et de larmes aux nations que l'imposture qui persuade que la société est fortement intéressée à régler les opinions particulières des citoyens sur des dogmes abstraits de la religion : cette idée qui ne peut venir d'une divinité bienfaisante, a produit des persécutions, des supplices multipliés, des révoltes sans nombre, des massacres affreux, des régicides, en un mot, les crimes les plus destructeurs. Des prêtres ambitieux ont voulu régner sur l'univers, subjuguer les souverains, établir leur empire sur les pensées mêmes des hommes. Ils furent secondés par des fanatiques zélés et par des imposteurs qui osèrent prétendre que le dieu de la paix et des miséricordes voulait que sa cause fût défendue par le fer et par le feu ; ils poussèrent la démence et l'effronterie jusqu'à soutenir que ce dieu se plaisait à voir fumer le sang humain,

et demandait qu'on égorgeât tous ceux qui n'auraient pas des idées justes de son essence impénétrable!

Des opinions si cruelles, si contraires aux notions que l'on se forme de la Divinité, ont souvent révolté des philosophes éclairés, des gens de bonnes mœurs, et en ont fait des ennemis du dieu qu'on leur peignait sous des traits si bizarres et si propres à effrayer: frappés des excès qu'ils voyaient commettre en son nom, ils ont quelquefois rejeté toute religion, comme incompatible avec les principes de la morale, et n'ont regardé ses ministres que comme des tyrans, des imposteurs, des perturbateurs de la société, des brigands ligués pour asservir le genre humain.

Mais, à quelque degré que l'on porte le doute ou l'incrédulité, quelles que soient les opinions des hommes sur la Divinité, sur la religion et ses ministres, ces opinions ne changent rien à celles qu'ils doivent se faire de la morale. Celle-ci a la raison et l'expérience pour base; elle se fonde sur le témoignage de nos sens; soit que cette morale ait reçu la sanction de la Divinité, soit qu'elle ne soit point revêtue de cette autorité surnaturelle, elle oblige également tous les êtres sociables ou vivans avec des hommes. Celui qui n'aurait point la foi, qui ne croirait point une religion révélée, ou une morale expressément confirmée par la volonté divine, ne pourrait pas pour cela s'empêcher d'admettre une morale humaine, dont la réalité est constatée par des expériences incontestables, confirmée par les suffrages constans de tous les siècles et de tous les êtres raisonnables : celui qui nierait même l'existence d'un dieu rémunérateur de la vertu et vengeur des crimes ne pourrait pas refuser de

croire l'existence des hommes, et serait forcé de s'apercevoir à tout moment que ces hommes chérissent ce qui leur est utile, ou considèrent la vertu, tandis qu'ils méprisent le vice et punissent le crime. Si, comme on a dit ailleurs (1), les vues d'un homme ne s'étendaient pas au-delà des bornes de sa vie présente, il serait au moins obligé de reconnaître que, pour vivre heureux et tranquille en ce monde, il ne peut se dispenser d'obéir aux lois que la nature impose à des êtres nécessaires à leur félicité mutuelle. En se conformant à ces lois évidentes, tout homme aura droit à l'affection, à l'estime, aux bienfaits de la société, quelles que soient d'ailleurs ses notions vraies ou fausses sur la religion. Bien plus, des hommes très-pieux ont cru que tous ceux qui suivaient la sagesse ou la raison pouvaient être regardés comme très-religieux, *même quand ils seraient athées* (2).

Ces principes nous mettront à portée de juger la doctrine et la conduite des ministres de la religion. Nous les reconnaîtrons pour les organes de la Divinité, les interprètes de l'auteur de la nature, lorsqu'ils nous parleront le langage de la nature, qui ne peut jamais être contraire au bien de la société (3). Nous regarderons comme des organes de quelque génie malfaisant, comme des menteurs, ceux dont les préceptes nous inviteraient au mal, ou tendraient visiblement à rendre les hommes malheureux ou méchans.

(1) Voyez *la préface ou discours préliminaire.*

(2) C'est le sentiment de saint Justin, martyr. Voyez son *Apologie.*

(3) *Nunquàm aliud natura, aliud sapientia dicit.*

JUVÉNAL, sat. 14, vers 321.

Enfin nous applaudirons la conduite et les mœurs de ceux qui seront vertueux, sociables, utiles à la société: et nous gémirons sur les égaremens de ceux qui par leurs actions se rendront haïssables et méprisables aux yeux des êtres sensés.

Le sacerdoce forma chez tous les peuples du monde un ordre très-distingué : ses fonctions sublimes lui firent partager avec les dieux la vénération des mortels. Les prêtres furent, comme on verra bientôt (1), les premiers savans, les premiers fondateurs des nations : une longue prescription leur donna, et leur conserve en tout pays, le droit d'élever la jeunesse, d'enseigner la morale aux hommes, de diriger leurs consciences et leurs mœurs en cette vie de façon à les y rendre heureux; enfin, étendant leurs idées au-delà même du trépas, les ministres de la religion se proposent de guider l'homme à une félicité plus grande que celle dont il jouit sur la terre.

Borné dans nos recherches à ne nous occuper que des mobiles humains et naturels qui doivent porter l'homme à faire le bien en ce monde, nous ne nous élancerons pas par la pensée dans un monde qui ne peut être connu que par la foi : ainsi nous examinerons seulement les devoirs qu'impose aux ministres des autels le rang qu'ils tiennent dans la société.

Également respecté par les souverains et les peuples, le clergé occupe le premier rang, ou constitue l'ordre le plus considéré dans toutes les nations : en vue des services qu'il rend ou qu'on attend de lui, il est pour l'ordinaire très-amplement doté; ses chefs,

(1) Voyez *le chapitre* 9 *de la présente section.*

ses membres les plus illustres, jouissent de possessions qui les mettent à portée de paraître avec splendeur aux yeux de leurs concitoyens. Tant de marques d'honneur, des distinctions si frappantes, des richesses accumulées imposent évidemment, surtout aux membres les plus favorisés du clergé, le devoir indispensable d'une reconnaissance éternelle, d'un attachement inviolable pour une patrie qui les comble de bienfaits. Sans se rendre coupables de la plus noire ingratitude, des évêques, des prélats, dans les nations européanes, doivent se signaler par leur patriotisme, par leur zèle à contribuer au bien-être, à la conservation des sociétés qui ont généreusement contribué à leur félicité particulière. D'où l'on voit que le prêtre doit, encore plus que tout autre, se montrer citoyen, chérir son pays, défendre sa liberté, stipuler ses intérêts, s'occuper de la félicité publique, maintenir les droits de tous, enfin s'opposer avec noblesse aux progrès du despotisme, qui, après avoir dévoré les autres ordres de l'état, pourrait engloutir le clergé à son tour.

Nul ordre dans un état n'est plus respectable que le clergé aux yeux des princes mêmes ; c'est donc aux ministres de la religion qu'il appartient de faire connaître aux rois la vérité que des courtisans flatteurs ne leur montrent jamais. Au lieu de calmer les remords des tyrans par des expiations faciles, le prêtre devrait remplir de terreurs salutaires les âmes lâches et cruelles de ces monstres qui causent tous les malheurs des peuples.

Placés au grand jour, les prêtres devraient encore, plus par leurs exemples que par leurs discours,

exhorter les citoyens à l'union, à la concorde, à l'humanité, à l'indulgence, à la tolérance pour les égaremens et les défauts des hommes. Un prêtre intolérant et cruel ne peut pas être l'organe d'un dieu plein de patience et de bonté. Un prêtre qui fait immoler des hommes est un prêtre de Moloch, et non de Jésus-Christ. Un prêtre persécuteur, un fanatique qui prêche la discorde, ne sont que des fourbes qui parlent en leur propre nom, et dont la langue est guidée par l'intérêt, par le délire et la fureur. Un inquisiteur qui livre un hérétique aux flammes est évidemment un scélérat que l'intérêt de son corps a changé en une bête féroce.

Disciples d'un dieu de paix, dont le royaume n'était pas de ce monde, les prêtres de nos contrées ne peuvent, sans outrager leur divin maître, refuser le tribut à César, ou se dispenser de contribuer aux charges de l'état, sous prétexte d'immunités et de *droits divins :* ils peuvent encore bien moins résister aux puissances, soulever les sujets contre les souverains, exercer un empire sur les princes, les priver de leurs couronnes, armer des mains parricides pour immoler des rois. Des prêtres coupables de pareils attentats prouveraient à l'univers qu'ils ne croient pas au dieu qu'ils annoncent aux autres.

Imitateurs d'un dieu qui naquit dans l'indigence, successeurs d'apôtres qui vécurent dans la pauvreté, les prêtres du christianisme ne possèdent rien en propre. Dépositaires des aumônes que les fidèles ont remises en leurs mains, ils ne doivent jamais les fermer quand il s'agit de soulager la misère. Un prêtre avare et sans pitié pour les pauvres serait un économe

infidèle, un voleur, un assassin. Un prêtre intéressé, ainsi qu'un prêtre orgueilleux, ne pourraient sans démence se donner pour des disciples de Jésus.

Occupés d'études pénibles, ou livrés à la vie contemplative, les prêtres ont des moyens d'amortir en eux-mêmes l'ambition, l'avarice, la vanité, le goût du luxe et de la volupté, dont les autres hommes sont les jouets. La vie du prêtre doit être irréprochable; son état doit le garantir de la contagion du vice; il est fait pour nous montrer en sa personne le sage, le philosophe que l'antiquité promettait vainement.

Échauffés, attendris par les exemples touchans de la primitive église, les prêtres chrétiens sont destinés à faire renaître entre eux les temps fortunés où les fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'un esprit. Des querelles interminables et continuelles seraient des scènes scandaleuses, très-capables de refroidir la confiance des citoyens; ceux-ci ne devraient trouver dans leurs guides que des anges de paix; des modèles de charité, des exemples vivans de toutes les vertus sociales.

Si, comme on ne peut en douter, les sciences sont de la plus grande utilité pour les hommes, quels avantages inestimables ne pourraient pas lui procurer tant de cénobites et de moines richement dotés! Qui oserait se plaindre de leur oisiveté, et reprocher leur aisance ou leur opulence à des savans qui emploîraient le temps que leur fournit la retraite à faire

des découvertes utiles, des expériences intéressantes, des recherches capables de faciliter en tout genre les progrès de l'esprit humain et les travaux de la société ?

Enfin les ministres de la religion, étant presque en tout pays exclusivement chargés de l'éducation de la jeunesse, quelles obligations les nations ne devraient-elles pas leur avoir, s'ils s'acquittaient avec soin de la tâche importante et pénible de façonner le cœur et l'esprit de ceux qui deviendront un jour des citoyens! Le clergé serait sans doute le corps le plus utile, le plus digne de la confiance et de l'attachement des peuples, s'il remplissait les fonctions auxquelles il semble destiné.

Tels sont en peu de mots les devoirs que la vie sociale et la reconnaissance imposent aux ministres de la religion; en s'y conformant fidèlement, ils mériteraient vraiment le rang et les richesses dont ils jouissent au sein des sociétés; ils s'assureraient la vénération de leurs concitoyens; ils seraient des hommes utiles et respectables aux yeux même de ceux qui, écoutant la voix de la raison, refuseraient de souscrire à leurs dogmes. Il est à présumer que la conduite d'un grand nombre de prêtres et de pasteurs, souvent si peu conforme à leur doctrine, est une des principales causes du dégoût que tant de personnes éclairées conçoivent pour la religion : à la vue de l'esprit despotique, de l'ambition, de l'avidité, de l'intolérance, de l'inhumanité dont les docteurs et les guides des peuples se rendent souvent coupables, bien des gens rejettent cette religion,

comme incompatible avec les principes les plus évidens de la saine morale. Tout homme ou tout corps qui s'éloigne du chemin de la vertu travaille à sa propre destruction.

Un clergé sans lumières et sans mœurs prêche hautement l'irréligion et l'incrédulité. Un corps trop orgueilleux pour faire cause commune avec les autres citoyens ne peut avoir d'appui vraiment solide. Des prêtres ambitieux et turbulens déplaisent également aux souverains et au reste des sujets. Des guides avides et corrompus perdent la confiance et l'affection des peuples. Des docteurs dépourvus de science se rendront méprisables aux yeux des personnes éclairées. Enfin des prêtres fauteurs du despotisme et de la tyrannie ne peuvent manquer de devenir un jour la proie des despotes et des tyrans : comme Ulysse dans l'antre du cyclope, ils auront l'unique avantage d'être dévorés les derniers (1).

---

(1) Les Jésuites, qui pendant plus de deux siècles ont formé une société redoutable à tout l'univers par sa puissance, son crédit, ses intrigues et ses richesses, ont été constamment les trompettes de l'intolérance, les fauteurs de l'ignorance, les flatteurs du despotisme. Un jésuite, confesseur de Louis XIV, rassura sa conscience sur un impôt que ce prince trouvait lui-même aussi injuste qu'onéreux, en lui disant qu'*il était le maître des biens de tous ses sujets*. C'est sans doute en punition de cette maxime odieuse que nous avons vu depuis peu d'années la société des jésuites détruite, sans aucune réclamation, dans toute l'Europe, et dépouillée par les princes de ses richesses immenses.

Neque enim lex æquior ulla est,
Quàm necis artifices arte perire suâ. OVID.

Cette doctrine jésuitique fut encore renouvelée en France à l'occasion de la destruction des parlemens, en l'année 1771, par l'abbé du Bauld, curé d'Epiais, qui vint exprès à Paris du fond de sa

CHAPITRE IX.

Devoirs des riches.

Les richesses donnent et doivent donner à ceux qui les possèdent un rang distingué parmi leurs concitoyens. L'homme riche est pour ainsi dire plus citoyen qu'un autre; son opulence le met à portée de prêter à ses semblables des secours dont l'indigent est incapable; il tient à la société par un plus grand nombre de liens qui l'obligent de s'intéresser beaucoup plus à son sort que le pauvre, qui, n'ayant rien ou peu de chose à perdre, doit s'intéresser moins vivement aux révolutions qu'il voit arriver dans son pays. Celui qui n'a rien que ses bras, n'a point, à proprement parler, de patrie, il est bien partout où il trouve les moyens de subsister; au lieu que l'homme opulent peut être utile à bien des gens, est en état d'assister sa patrie, au destin de laquelle il se trouve intimement uni par ses possessions, dont la conservation dépend de celle de la société. Tandis qu'au siége de Corinthe les habitans s'empressaient à

---

province pour prêcher que les Français étaient esclaves, et que leur roi était maître des biens, de la personne et de la vie de ses sujets. Voyez *Journal historique de la révolution opérée dans la monarchie française*, etc., t. 2, p. 47.

En général les chefs du clergé de France ont montré la joie la plus indécente quand les actes réitérés du plus affreux despotisme eurent anéanti tous les tribunaux de leur pays. Faut-il que les ministres de la religion soient presque toujours les ennemis de la liberté des nations, à laquelle ils sont eux-mêmes si fortement intéressés!

repousser l'ennemi par toutes sortes de moyens, Diogène, pour se moquer de leur embarras, s'amusait follement à remuer son tonneau.

Ne soyons donc pas étonnés de voir que presque en tout pays les lois, les usages, les institutions, souvent injustes et cruelles pour les pauvres, ont été plus favorables aux riches, et montrent une partialité marquée pour les favoris de la fortune. Les grands, les puissans, les opulens durent communément être préférés à des indigens, qui parurent moins utiles à la société. Cependant ces usages et ces lois furent évidemment injustes, quand elles permirent aux heureux de la terre d'opprimer et d'écraser les faibles et les malheureux. L'équité, dont la fonction est de remédier à l'inégalité des hommes, dut apprendre aux riches qu'ils devaient respecter la misère du pauvre, et cela pour leur propre intérêt. En effet, sans le travail et les secours continuels du pauvre, le riche ne serait-il pas lui-même dans la misère ; et ces secours venant à lui manquer ne le rendraient-ils pas plus malheureux que le pauvre lui-même?

Ainsi la justice, d'accord avec l'humanité, avec la commisération et avec toutes les vertus sociales, apprend à l'homme riche à voir dans l'indigent l'un de ses associés, nécessaire à son propre bonheur, dont il doit mériter les secours en lui facilitant, en échange de ses peines, les moyens de subsister, de se conserver, de se rendre heureux à sa manière. C'est ainsi que la vie sociale met les hommes dans une dépendance mutuelle. Voilà comme les grands ont besoin des petits, sans lesquels ils seraient eux-mêmes

petits. L'opulent, pour jouir de l'aisance, des plaisirs, des commodités de la vie, a besoin des bras et de l'industrie de l'indigent, que sa misère rend laborieux, actif, industrieux. En un mot, la moindre réflexion nous prouve que dans la société les membres sont unis les uns aux autres par des nœuds indissolubles, que nul d'entre eux ne peut briser sans se faire tort à lui-même; elle nous fait sentir que nul citoyen n'a le droit de mépriser les autres, d'abuser de leur faiblesse ou de leur indigence, de les traiter avec hauteur ou dureté; elle nous montre que le riche est continuellement intéressé à faire du bien, sous peine d'être haï ou méprisé pour n'avoir pas rempli sa tâche dans la vie sociale. Le citoyen que la société fait jouir d'une grande somme de bonheur doit plus à cette société que les malheureux qu'elle néglige.

Les riches peuvent être comparés aux sources, aux ruisseaux, aux rivières destinées à répandre leurs eaux pour féconder les terres arides, afin de leur faire produire des plantes et des fruits. Le riche avare ressemble à ces fleuves dont les eaux pour quelque temps se perdent sous la terre. Le riche prodigue agit comme les rivières débordées qui se répandent dans les campagnes sans y produire la fécondité. Enfin, pour suivre notre comparaison, les richesses mal acquises et follement prodiguées ressemblent à ces torrens qui détruisent les endroits par où ils passent, et qui finissent le plus souvent par laisser à sec le lit qu'ils ont formé avec tant de violence.

Les réflexions qui viennent d'être présentées

peuvent donc servir à fixer notre jugement sur ce que la plupart des moralistes ont dit des richesses. Le plus grand nombre des sages les a blâmées comme des obstacles à la vertu, comme des moyens de corruption, comme la source intarissable de mille besoins imaginaires qui nous plongent dans le luxe, la volupté, la mollesse; qui nous endurcissent le cœur et nous rendent injustes; enfin qui nous détournent de la recherche des vérités nécessaires au vrai bonheur de l'être intelligent. Tel est en général le jugement que les anciens philosophes ont porté sur l'opulence, qu'ils ont montrée comme le plus dangereux écueil de la vertu. Ecoutons un moment Sénèque qui du sein des richesses ose en faire la satire.

« Depuis, dit-il (1), que les richesses ont été mises » en honneur parmi les hommes, et sont devenues, » en quelque façon, la mesure de la considération » publique, le goût des choses vraiment honnêtes et » louables s'est entièrement perdu. Nous sommes » tous devenus des marchands, tellement corrompus » par l'argent, que nous ne demandons plus de quelle » utilité une chose peut être, mais de quel agrément; » l'amour des richesses nous rend tour à tour hon- » nêtes gens ou fripons, selon que notre intérêt ou » les circonstances l'exigent. . . . . Enfin, ajoute-t-il, » les mœurs sont si dépravées, que nous maudissons » la pauvreté, et que nous la regardons comme une » véritable infamie; en un mot, elle est l'objet du » mépris des riches et de la haine des pauvres. »

Platon décide formellement *qu'il est impossible*

---

(1) Voyez SÉNÈQUE, épître 115.

d'être à la fois bien riche et honnête homme, et que, comme il n'existe pas de bonheur sans vertu, les riches ne peuvent pas être réellement heureux (1). Les moralistes nous font encore une peinture des inquiétudes, compagnes assidues de l'opulence, et qui empoisonnent sa possession que tout le monde envie; on nous la montre comme l'instrument de toutes les passions. Mais, comme dit Bacon, *les richesses sont le gros bagage de la vertu; le bagage est nécessaire à une armée, mais il en retarde quelquefois la marche, et fait perdre l'occasion de remporter la victoire.*

Pour réduire ces opinions à leur juste valeur, nous dirons qu'en elles-mêmes les richesses ne sont rien; elles ne sont que ce que les font valoir ceux qui les possèdent. Un lit doré ne soulage point un malade; une fortune brillante ne rend pas un sot plus sage. « L'aisance et l'indigence, dit Montaigne, dépendent » de l'opinion d'un chacun, et non plus la richesse » que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de » beauté et de plaisir que leur en prête celui qui les » possède (2). » Entre les mains d'un homme sage, humain, libéral, l'opulence est évidemment la source d'un bien-être et d'un contentement autant de fois renouvelé qu'il trouve d'occasions d'exercer ses dispositions estimables. Nous dirons que l'homme sensible, dont le cœur sait goûter le plaisir de faire des heureux, d'être utile à son pays, de répandre ses

(1) Platon, *des Lois*, liv. 5, pag. 742. *E.* et 743, *A. B.* tom. 2, *édit. Henr. Stephani*, ann. 1578.

(2) Voyez *Essais de Montaigne*, liv. 1, chap. 40, pag. 138; tom. 2, édit. de 1745.

bienfaits sur tout le genre humain, ne serait point embarrassé quand il aurait en son pouvoir toutes les richesses et du Potose et du Pérou. Nous dirons que ce qui rend souvent la pauvreté et la médiocrité fâcheuses pour l'homme honnête qui s'attendrit sur les maux de ses semblables, c'est l'impossibilité où elles le mettent de satisfaire les désirs de sa grande âme, qui voudrait pouvoir soulager tous les malheureux que le sort lui présente, exciter tous les talens utiles à ses concitoyens, essuyer les larmes de tous ceux que l'infortune accable; avec un cœur bien placé, les trésors de Crésus ne seraient jamais des obstacles à sa félicité. « Quand tu auras, dit Plu-
» tarque, profité des leçons de la philosophie, tu
» vivras partout sans déplaisir, et tu jouiras du
» bonheur en tout état : la richesse te réjouira, parce
» que tu auras plus de moyens de faire du bien à
» plusieurs; la pauvreté, d'autant que tu auras
» moins de soucis; la gloire, d'autant que tu te
» verras honoré; l'obscurité, d'autant que tu seras
» moins envié (1). Avec la vertu, dit-il ailleurs,
» toute façon de vivre est agréable. Tu seras toujours
» content de la fortune quand tu auras bien appris
» en quoi consistent la probité et la bonté. »

Nous conviendrons qu'il est rare que les richesses se trouvent dans les mains de personnes de cette trempe; l'opulence ne se voit guère combinée, soit avec de grandes lumières (2), soit avec de grandes vertus;

---

(1) Voyez PLUTARQUE, *du Vice et de la Vertu.*

(2) *Rarus fermè sensus communis in illâ fortunâ.*

JUVÉNAL, satire 8, vers 72.

le plus souvent la fortune aveugle se plaît à combler de ses dons d'indignes favoris qui ne savent en faire usage ni pour leur propre bonheur ni pour celui des autres ; enfin il est très-peu de gens qui aient des âmes assez fortes pour soutenir le poids d'une grande opulence (1). *L'or*, disait Chilon, *est la pierre de touche de l'homme.*

N'en soyons point surpris : les richesses dont la plupart des hommes jouissent sont ou le fruit de leurs propres travaux, de leurs intrigues, de leurs bassesses ; ou bien elles sont transmises par leurs ancêtres : dans ces deux cas il est assez difficile qu'elles tombent en des mains vraiment capables d'en faire un usage convenable à la raison (2). Ceux qui travaillent à leur fortune n'ont ni le temps ni la volonté de se former le cœur ou l'esprit ; uniquement occupés du soin de leurs affaires, ils n'ont aucune idée des avantages

(1) *Infirmi est animi pati non posse divitias.* SENECA, epist. 5. Plutarque observe très-sagement que « comme tous les tempéramens » ne sont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les esprits ne » sont pas plus capables de supporter une grande fortune, sans » tomber dans l'ivresse et sans perdre la raison. »

Voyez PLUTARQUE, *Vie de Lucullus.*

(2) *Dives aut iniquus est, aut iniqui hæres.* S. HIERON. L'homme riche est injuste, ou l'héritier d'un homme injuste. — « Beaucoup » de méchans, dit le poëte Théognis, deviennent riches, et beaucoup » de gens de bien demeurent pauvres; mais nous ne voudrions pas » changer notre vertu pour leurs richesses; car la vertu reste » toujours, tandis que les richesses changent de maîtres à tout » moment. » Voyez *Poetæ græci minores.*

Quelqu'un disait à Sylla qui se vantait de sa vertu : *Eh! comment serais-tu vertueux, toi qui, n'ayant rien hérité de ton père, te trouves pourtant avoir de si grands biens?* Voyez PLUTARQUE dans la *Vie de Sylla.* Un proverbe vulgaire dit qu'*heureux sont les enfans dont les pères sont damnés.*

qui résulteraient pour eux de la culture de leurs facultés intellectuelles. D'un autre côté les hommes, quand ils sont fortement animés du désir des richesses, se rendent pour l'ordinaire peu délicats sur les moyens d'en obtenir. *Le gain*, dit Juvénal, *a toujours bonne odeur, quel qu'en soit le principe* (1). Il faut, pour parvenir à la fortune, une conduite si basse, si rampante, si oblique, que les honnêtes gens ont de la peine à se prêter à mille démarches qui ne coûtent rien à ceux qui veulent s'enrichir à tout prix. Enfin rien de plus difficile que d'acquérir de grands biens sans faire quelques outrages à la probité. D'où l'on voit que l'occupation pénible de faire sa fortune par soi-même est assez incompatible avec une observation scrupuleuse des règles de la morale. La fortune ne paraît aveugle dans la distribution de ses faveurs que parce que les hommes qui en seraient les plus dignes ne veulent pas les acheter au prix qu'elle y met communément. *Il est*, disait Thalès, *aussi facile au sage de s'enrichir qu'il est difficile de lui en faire naître l'idée*.

« Il n'y a, dit Homère, que les âmes honnêtes qui » puissent être guéries. » La morale, qui ne peut jamais s'écarter des règles immuables de l'équité, n'a point de préceptes pour des hommes avides, sans probité, qui ne trouvent rien de plus important que de faire leur fortune; ses leçons paraîtraient ridicules et déplacées si elles osaient s'adresser à des courtisans sans âme, à des exacteurs impitoyables, à des

(1) *Lucri bonus est odor ex re quâlibet.*

JUVÉNAL, sat. 14, vers 204.

publicains qui s'engraissent du sang des peuples et qui s'abreuvent des larmes des malheureux. L'équité naturelle ne serait point écoutée de tous ceux qui se persuadent que la volonté des princes rend juste la rapine et le vol, ni de ces hommes endurcis qui ne trouvent leur intérêt que dans l'infortune des autres.

La morale ne donnerait pareillement que des conseils inutiles ou trop vagues à ceux des commerçans dont les profits les plus licites ou permis par l'usage et les lois, ne sont pas toujours approuvés par une justice sévère : le marchand est trop souvent juge et partie dans sa propre cause pour n'être pas fréquemment tenté de faire pencher la balance du côté de son intérêt particulier; cet intérêt se trouve communément prêt à lui suggérer des sophismes qu'il n'a ni le temps ni la volonté de bien démêler. Enfin il faut bien de la force et de la vertu pour qu'un homme dans le commerce ne succombe pas souvent à la tentation de mettre à profit soit les besoins, soit l'ignorance et la simplicité de ses concitoyens. En général la morale, au risque de n'être point écoutée, dira toujours aux hommes d'être justes, de résister à la cupidité, de respecter la bonne foi, de craindre d'avoir un jour à rougir d'une fortune acquise aux dépens de la conscience et de la probité, parce que sa possession serait troublée, soit par des remords importuns, soit par l'indignation publique, soit par des avanies.

Quand l'opulence est le fruit du travail des ancêtres, il est encore assez difficile que celui qui en hérite ait appris l'art d'en bien user. Comment des pères

dépourvus eux-mêmes de principes, de sentimens louables et de vertus, en pourraient-ils inspirer à leurs enfans? L'éducation des personnes nées dans l'opulence ne se propose communément rien moins que de leur former un cœur juste, sensible, bienfaisant. Bien plus, elle réussit difficilement à leur donner le goût de l'étude et de la réflexion. Des parens ignorans et peu touchés des charmes de la vertu laisseront leur fortune à des enfans qui leur ressembleront. Des avares, des usuriers, des concussionnaires, des monopoleurs, des courtisans, des financiers seraient-ils capables d'inspirer à leurs descendans des sentimens nobles et généreux qui seraient incompatibles avec tous les moyens d'aller à la fortune? Bien plus, ces parens si avides n'ont pas même le talent de leur apprendre à conserver les richesses qu'ils leur laisseront; on remarque assez constamment que l'opulence la plus énorme se transmet rarement jusqu'à la troisième génération; la folie des enfans parvient très-promptement à dissiper les trésors accumulés par l'injustice des pères. Le fils d'un courtisan, d'un homme sans cœur, d'un flatteur, est-il fait pour avoir quelque estime pour la vertu? Un père fastueux et vain, plongé dans le luxe et la débauche, daignera-t-il s'occuper à façonner l'âme de son fils, et à lui montrer la manière de faire un usage sensé des biens qu'il doit un jour posséder? Enfin le fils d'un homme qui nage dans l'abondance sera-t-il de lui-même tenté d'acquérir la modération, la douceur, les vertus, les talens et les connaissances qui peuvent un jour contribuer à son propre bien-être? Les enfans nés au sein de l'opulence ne

deviennent pour l'ordinaire que des furieux qui se croient tout permis. *La satiété*, dit Théognis, *fait naître la férocité* (1).

Des fortunes énormes, des richesses immenses amassées dans peu de mains annoncent un gouvernement injuste, qui s'embarrasse fort peu de l'aisance et de la subsistance du plus grand nombre de ses sujets. Cent familles aisées sont plus utiles à l'état que le riche engourdi dont les trésors enfouis exciteraient l'activité de toute une province. Des richesses réparties font le bien de l'état; elles augmentent l'industrie et conservent les mœurs que la grande opulence, ainsi que la profonde misère, corrompent et détruisent. La grande fortune enivre l'homme ou l'engourdit totalement. « Les beaux habits, dit Dé» mophile, gênent le corps; les grandes richesses » gênent l'esprit. » D'un autre côté, une grande indigence, comme on verra bientôt, sollicite souvent au crime. Il n'est point de pays où l'on trouve des

(1) Plutarque observe au sujet de Sylla que la fortune produisit en lui un changement total, et le rendit farouche et cruel; et par ce grand changement, dit ce philosophe, « il donna lieu d'accuser » les grands honneurs et les grandes richesses, et de leur repro» cher qu'elles ne permettent pas aux hommes de conserver leurs » premières mœurs, mais qu'elles engendrent dans leurs cœurs » l'emportement, la vanité, l'inhumanité, l'insolence. » Voyez Plutarque, *Vie de Sylla*. La plupart des riches se font haïr du pauvre, non-seulement par l'envie qu'ils excitent en lui, mais encore par le mal qu'ils lui font gratuitement, et par les incommodités qu'ils lui causent. Dans les grandes villes surtout, le peuple est perpétuellement embarrassé dans ses travaux les plus nécessaires, par les équipages toujours en mouvement des grands et des riches désœuvrés, qui, dans la précipitation avec laquelle ils tâchent de fuir l'ennui, écrasent, renversent impunément et sans remords les malheureux qui se trouvent sur leur chemin.

particuliers plus riches et autant de malfaiteurs que dans les nations opulentes. Thalès disait que « la » république la mieux ordonnée est celle où per- » sonne n'est ni trop riche ni trop pauvre. » L'état de médiocrité fut toujours l'asile de la probité. Un gouvernement est bien imprudent et bien coupable quand il inspire à ses sujets une passion effrénée pour les richesses : il anéantit par là tout sentiment d'honneur ou de vertu.

Le philosophe Cratès s'écriait : *O hommes ! où vous précipitez-vous en prenant des peines pour amasser des richesses, tandis que vous négligez l'éducation de vos enfans à qui vous devez les laisser ?* Rien ne modifie plus puissamment les hommes que l'éducation : l'exemple, l'instruction, les maximes des parens leur donnent les premières impulsions. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans des nations infectées par le luxe, par la dissipation et la débauche, tant de riches dépourvus des qualités nécessaires pour se rendre heureux par leurs richesses, et encore bien moins disposés à s'occuper du bien-être des autres. Le faste, la représentation, le besoin illimité de *vivre suivant son état*, dont la vanité se fait toujours une haute idée, les dépenses énormes qu'exigent des plaisirs recherchés font que l'homme le plus opulent n'a jamais de superflu : une fortune immense lui suffit à peine pour faire face à tous les besoins que sa vanité, jointe au dégoût des plaisirs ordinaires, fait naître dans sa tête. Il n'est point de trésors capables de satisfaire les caprices et les fantaisies innombrables que le luxe, la dissipation et l'ennui enfantent à tout moment : à

peine les revenus des rois pourraient-ils suffire pour apaiser la soif inextinguible d'une imagination déréglée.

L'ennui, comme on a déjà pu s'en convaincre, est un bourreau qui perpétuellement châtie au nom de la nature ceux qui n'ont point appris à régler leurs désirs, à s'occuper utilement, à mettre l'économie dans leurs amusemens. Pourquoi voit-on sans cesse les grands et les riches montrer si rarement un front serein ? C'est qu'au sein même des honneurs, de la fortune et des plaisirs, ils ne jouissent de rien; tous les amusemens sont épuisés pour eux; il faudrait que la nature créât en leur faveur de nouvelles jouissances et de nouveaux organes. La bonne chère, la volupté, les spectacles, les plaisirs les plus variés n'ont plus rien qui les touche (1); rien ne les réveille; au milieu des fêtes les plus brillantes l'ennui les assiége, l'imagination les tourmente et leur persuade toujours que le plaisir doit se trouver à l'endroit où ils ne sont pas. De là cette agitation, cette inquiétude convulsive que l'on remarque communément dans les princes, les grands et les riches; ils semblent passer leur vie à courir pour chercher le plaisir, sans jamais en jouir lorsqu'ils l'ont sous les yeux. « L'un, dit Lucrèce, quitte son riche palais » pour se dérober à l'ennui; mais il y rentre un » moment après, ne se trouvant pas plus heureux » ailleurs : cet autre se sauve à toutes brides dans ses » terres, comme pour éteindre un incendie; mais à

(1) *Ipsæ voluptates eorum trepidæ, et variis terroribus inquietæ sunt; subitque, cum maximè exultantes, sollicita cogitatio : hæc quàm diù?* SENECA, *de brev. vitæ*, cap. 16.

» peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'en-
» nui; ..... Il regagne la ville avec la même prompti-
» tude..... Chacun se fuit sans cesse, etc. (1). »

S'occuper d'une façon utile, et faire du bien à ses semblables, voilà les seuls moyens d'échapper à l'ennui qui tourmente tant de riches pour lesquels il n'existe plus de plaisirs sur la terre. Les plaisirs des sens s'épuisent; le contentement puéril que peut donner la vanité disparaît quand il est habituel; mais les plaisirs du cœur se renouvellent à tout moment, et le contentement inexprimable qui résulte de l'idée du bonheur que l'on répand sur les autres est une jouissance qui jamais ne s'altère. *Essayez de faire des heureux, pour être heureux vous-mêmes*; voilà le meilleur conseil que la morale ait pour les riches.

Aristote, en parlant des richesses, dit que *les uns n'en usent point, et que les autres en abusent*. Que l'homme riche serait heureux, s'il savait profiter des avantages que la fortune lui met entre les mains! Comment l'ennui pourrait-il l'assaillir, lorsque avec une âme sensible et tendre il posséderait un esprit cultivé? Tout se changerait en plaisirs sous la main du riche bienfaisant. Essuyer les larmes du malheureux; porter inopinément la consolation et la joie dans une famille affligée; réparer les injustices du

(1) Voyez Lucrèce, liv. 3. « Je croyais autrefois, ô Phanias!
» faisait dire Ménandre à un acteur, que ceux qui n'ont pas besoin
» de gagner leur vie jouissaient d'un sommeil tranquille, et jamais
» ne s'écriaient : *que je suis malheureux!* je pensais qu'il n'y avait
» que le pauvre qui s'agitait dans son lit; mais je vois maintenant
» que vous autres, qui passez pour être heureux, n'êtes pas mieux
» que nous. » Voyez *Poetæ græci minores*.

sort quand il opprime le mérite infortuné; récompenser libéralement les services qu'on a reçus; déterrer et mettre au jour les talens flétris par l'indigence; exciter le génie aux découvertes utiles; savoir jouir en secret du bonheur de faire des heureux sans leur montrer la main de leur bienfaiteur; rendre à la gaîté le cœur d'un ami vertueux qui se trouve dans la détresse; par des travaux utiles à la patrie occuper et faire subsister la pauvreté laborieuse; ranimer le cultivateur découragé; mériter les bénédictions et la tendresse des êtres dont il est environné : voilà des moyens sûrs de se procurer des jouissances durables et variées, de calmer l'envie que cause presque toujours une grande fortune, et même de faire pardonner les voies par lesquelles cette fortune a pu s'acquérir par d'injustes pères. Des descendans vertueux peuvent parvenir à faire oublier la source impure de leur opulence : l'indignation et l'envie se taisent à la vue du bon usage que l'homme de bien sait faire de ses richesses; il se rend heureux lui-même en méritant les applaudissemens de ses concitoyens (1).

(1) L'antiquité nous fournit dans Pline le jeune un exemple bien touchant de ce que peut l'opulence bienfaisante. Cet homme excellent se montre dans ses lettres perpétuellement occupé du sort de ses amis et de tous ceux qui l'entourent : à l'un il remet des dettes considérables ; il se charge de payer celles d'un autre ; il augmente la dot de la fille d'un ami qui n'est plus, afin de lui faire trouver un meilleur parti. Il vend une terre au-dessous de sa valeur pour enrichir à son insu un homme qui lui est cher. Il fait à un autre ami un sort qui le met à portée de vivre dans l'indépendance et le repos jusqu'à la fin de ses jours. Il fonde une bibliothèque à Côme sa patrie, ainsi qu'une maison d'asile pour les orphelins. Enfin il nous apprend lui-même qu'une sage économie, encore plus que sa

C'est surtout dans les campagnes où les riches, éloignés de l'atmosphère empestée des villes et de la contagion du luxe, trouveraient des occasions

---

richesse, le mettait en état de satisfaire son humeur bienfaisante. Voyez les *Lettres de Pline*.

Nous trouvons des dispositions semblables dans Gillias, citoyen d'Agrigente, qui, suivant Valère Maxime, ne parut s'occuper toute sa vie qu'à faire de ses immenses richesses un usage utile à ses concitoyens. Il dotait de pauvres filles; il venait au secours de tous les malheureux; il exerçait l'hospitalité indistinctement envers tous les étrangers; il approvisionnait sa patrie dans les temps de disette; en un mot, le bien de Gillias semblait être un patrimoine commun à tous les hommes. Voyez VALÈRE MAXIME, liv. 4, chap. 8.

Que l'on compare la conduite de ces riches avec celle d'une foule de millionnaires stupides qui n'imaginent que des folies pour dissiper leur fortune, ou qui ne songent qu'aux moyens d'en augmenter la masse. Des traitans toujours avides, des monopoleurs engraissés par les calamités nationales, des riches débauchés, des hommes livrés à la vanité du luxe ne sont guère touchés du bien public, auquel ils ne se croient nullement intéressés. Quelle idée la postérité prendra-t-elle de notre siècle lorsqu'elle saura qu'au milieu de Paris, de la capitale d'un royaume opulent et puissant, où le luxe élève chaque jour des monumens aussi coûteux qu'inutiles, parmi tant de gens qui ne savent que faire de leur argent, il ne se trouve pas des personnes assez généreuses pour contribuer à la reconstruction des écoles de médecine qui menacent depuis longtemps d'ensevelir sous leurs ruines les maîtres et les disciples de l'art le plus intéressant? L'art de guérir n'est-il donc rien pour des insensés sujets à tant d'infirmités? Des salles de spectacles, des colisées sont-ils des monumens plus importans que le séjour de ceux qui veillent à la santé de tous les citoyens? Quelle honte pour une ville qui fait vivre dans l'abondance et le luxe des légions de farceurs, de chanteuses, de baladins, et qui ne daigne rien faire pour favoriser les études longues et pénibles des savans les plus utiles à la société! Tandis qu'un opéra corrupteur lève chaque année une contribution de *cinq à six cent mille livres* sur un public désœuvré, la faculté de médecine ne possède que *dix-huit cents livres* de rentes; ses professeurs ne reçoivent presque aucun salaire; et le pauvre est dans l'impossibilité de se faire agréger à un corps dont, s'il était secouru, il pourrait devenir l'ornement. O Athéniens! vous êtes des enfans.

de faire un usage honorable de leur opulence, et de se montrer citoyens. Mais trop souvent accoutumés à l'air infecté des grandes sociétés, au tourbillon des plaisirs frivoles, aux vices qui sont devenus des besoins pour eux, les riches regardent les capitales comme leur véritable patrie; ils se croient en exil dans leurs terres, à moins d'y transporter les désordres, le bruit, les funestes amusemens auxquels ils se sont habitués. Sans cela les plaisirs champêtres, les charmes de la nature leur paraissent insipides; ils ignorent totalement le plaisir de faire du bien.

Ces plaisirs sont pourtant plus solides et plus purs que ceux dont se repaît la vanité. Peut-on leur comparer le futile avantage de se faire remarquer du vulgaire par des habits, des équipages, des livrées, des ameublemens recherchés, et par tout le méprisable étalage auquel le luxe attache un si haut prix? Le riche injuste peut-il se flatter de mériter l'estime publique en déployant insolemment aux yeux de ses concitoyens appauvris une magnificence insultante? Dans la crainte d'exciter l'indignation générale, ces hommes, gorgés de la substance des peuples, ne feraient-ils pas mieux de dérober à tous les regards une opulence achetée par des iniquités et des crimes? L'amour propre de ces favoris de Plutus peut-il les aveugler au point de croire qu'une nation opprimée pour les enrichir leur pardonnera l'impudence avec laquelle ils osent étaler les fruits de leurs rapines? Non; les applaudissemens et les hommages des flatteurs, des parasites dont leur table est entourée, ne les persuaderont jamais de leur mérite; ils ne feront point taire les reproches d'une conscience inquiète:

tout leur faste imposant, leurs repas somptueux ne feront que des envieux de ceux mêmes qu'ils prennent pour leurs amis. Les convives du traitant enrichi, en l'aidant à consumer ses richesses, ne lui en ont aucune obligation ; ils regardent sa dépense comme un devoir, comme une restitution faite à la société, et qu'ils se chargent de recevoir en son nom. L'homme qui n'a que de la vanité n'est pas fait pour avoir des amis ; il n'a que des adulateurs, de lâches complaisans, prêts à lui tourner le dos aussitôt que les richesses dont ils prennent assidument leur part se seront écoulées (1).

On est tout surpris de voir les grands et les riches abandonnés de tout le monde dès que la fortune les abandonne ; mais il y aurait bien plus lieu d'être surpris si leurs prétendus amis en usaient autrement. Le riche fastueux et prodigue ne considère que lui-même dans les dépenses qu'il fait ; c'est à sa propre vanité qu'il sacrifie sa fortune ; c'est pour être applaudi qu'il répand l'or à pleines mains ; c'est pour exercer une sorte d'empire sur des hommes avilis qu'il les invite à venir prendre part à ses festins ; ceux-ci comptent être quittes avec lui lorsqu'ils ont régalé sa sottise de la fumée de leur encens. En effet le même homme qui consent à dépenser dans un repas des sommes suffisantes pour tirer toute une famille de la misère ne se déterminerait jamais à faire une dépense

(1) Des voyageurs nous apprennent qu'il se trouve des mahométans qui se font scrupule de manger avec ceux qu'ils soupçonnent d'avoir mal acquis leur fortune. Un calife de Bagdad s'était fait une loi de n'employer à se nourrir et se vêtir que l'argent provenu du travail de ses mains.

beaucoup moindre, si elle était ignorée. Bien plus, cet homme, qui veut paraître si généreux et si noble aux yeux des flatteurs dont il est environné, ne voudrait peut-être pas leur donner en secret leur repas en argent.

Ce n'est ni la bienveillance, ni le désir d'obliger, qui sont les vrais mobiles du faste, et qui causent le dérangement des prodigues : c'est une vanité concentrée, qui très-souvent leur tient lieu de bonté, d'affection, d'amitié, et d'amour même. Rien de plus commun que de voir un homme riche se ruiner pour une maîtresse pour laquelle au fond du cœur il ne sent point d'amour ; il ne veut que la gloire de supplanter ses rivaux, et de remporter à force d'argent la victoire sur eux. Comment d'ailleurs un tel homme pourrait-il se flatter de posséder le cœur d'une femme usée par le plaisir, et toujours prête à préférer l'amant qui mettra le plus haut prix à ses faveurs ?

Les goûts souvent ruineux que des riches affectent sont rarement vrais et sincères ; ils sont pour l'ordinaire uniquement fondés sur une sotte vanité, qui leur persuade qu'ils seront admirés comme des gens d'un goût exquis et rare, comme des *connaisseurs*, et surtout comme des hommes très-riches et très-heureux. C'est ainsi qu'un financier, privé de goût réel, rassemble souvent à grands frais une collection immense de curiosités dont il n'a nulle idée, de livres qu'il ne lira jamais, de tableaux dont il ne sait aucunement juger (1). Cependant il faut convenir que

(1) On peut aisément remarquer que les artistes qui servent au luxe, les brocanteurs, les bijoutiers, les tailleurs, les marchandes de modes, les revendeurs de tableaux, etc., sont communément peu délicats sur les profits; accoutumés à traiter avec des dupes,

l'ennui a souvent autant de part que la vanité aux dépenses inutiles qui dérangent les plus grandes fortunes; c'est lui qui détermine à payer chèrement des objets faits pour dégoûter, ou du moins pour paraître insipides aussitôt qu'on les a possédés; c'est à l'ennui des riches que sont dues les productions si variées, si changeantes et quelquefois si bizarres de la mode, et qui semblent faire pardonner au luxe tout le mal que d'ailleurs il fait aux nations.

Mais les consolations passagères que le luxe fournit aux ennuis et à la vanité de quelques riches désœuvrés ne doivent pas le justifier des maux sans nombre qu'il cause aux pauvres, c'est-à-dire à la partie la plus nombreuse de toute société. Le luxe n'est avantageux qu'aux artisans du luxe; il ne procure que des maux à la portion vraiment utile et laborieuse des citoyens. Le prix qu'il en coûte à un riche ennuyé pour un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture, pour une superbe tapisserie, pour les dorures dont il orne son palais, pour un habit brodé, pour un bijou stérile, suffirait quelquefois pour vivifier plusieurs familles de cultivateurs honnêtes, bien plus nécessaires à l'état que tant d'artistes qui ne font que repaître les yeux ou

---

ils deviennent ordinairement fripons. D'un autre côté, en fréquentant les grands, ils contractent l'habitude de la fatuité. Voilà les gens que le luxe fait prospérer aux dépens des cultivateurs et des citoyens utiles! Joignez aux gens de cette espèce des filles de joie, des actrices, des proxénètes, des danseurs, des fripons de toutes couleurs, et vous aurez la liste des personnages intéressans que la corruption des mœurs fait briller, qui absorbent plus ou moins promptement les facultés des hommes les plus opulens, et qui s'attirent même souvent des distinctions et des récompenses de la part du gouvernement. *Mendici, mimæ, balatrones, hoc genus omne.* HORAT., lib. I, sat. 2, vers. 2.

les oreilles. Que l'homme de goût admire les productions sublimes des arts, qu'il rende justice aux talens divers qui amusent ses yeux; mais le vrai sage, toujours sensible aux afflictions et aux besoins du plus grand nombre, ne pourra jamais les préférer aux arts utiles et nécessaires à la société, qui feraient subsister des millions de malheureux. Une province défrichée et rendue fertile pour ses habitans, des marais desséchés pour donner un air plus salubre, des canaux creusés pour faciliter les transports, sont pour un bon citoyen des objets plus intéressans que des palais ornés des tableaux de Raphaël, des statues de Michel-Ange, accompagnés des jardins de Le Nostre.

Mais les riches, pour l'ordinaire, ne sont pas accoutumés à s'occuper du bien qu'ils pourraient faire au peuple qu'ils méprisent; ils aiment mieux lui faire sentir leur puissance d'une façon propre à se faire haïr. Loin de diminuer l'envie des indigens, ils semblent la réveiller sans cesse par une conduite arrogante et tyrannique. On dirait que les hommes à qui la fortune a donné tous les moyens de se faire aimer ne savent s'en servir que pour se rendre odieux et méprisables. Au lieu de soulager la misère du pauvre, les riches ne semblent répandus sur la terre que pour la multiplier : au lieu de féconder les terres arides et stériles, l'opulence et la puissance ne font que les ravager. Est-on heureux soi-même quand on ne voit autour de soi que des infortunés ? Les richesses peuvent-elles avoir quelque chose de flatteur quand elles ne font qu'attirer les malédictions et la haine de ceux dont elles pourraient concilier l'amour ?

CHAPITRE IX.

Devoirs des pauvres.

Avec quelle indignation un cœur sensible regardera-t-il le luxe quand il s'apercevra qu'il endurcit le cœur des princes, des grands et des riches, dès qu'il est parvenu à leur forger des besoins infinis et toujours insatiables, qui les empêchent de soulager les misères des peuples en ne leur laissant jamais de superflu ! De quel œil une saine politique pourra-t-elle envisager l'aversion que ce luxe inspire aux riches pour les campagnes, que leurs richesses devraient ranimer ? Ne gémira-t-elle pas en voyant ces campagnes qui, loin d'être secourues, sont dépeuplées pour procurer un nombre inutile de valets à l'opulence indolente ? Enfin tout homme de bien ne sera-t-il pas sensiblement touché en voyant ces serviteurs, corrompus par l'exemple de leurs maîtres, porter jusque dans les dernières classes de la société la corruption et les vices dont ils se sont abreuvés dans les villes ?

Dans un état corrompu les influences du luxe, funestes aux riches qu'il met en délire, se font sentir d'une façon plus cruelle encore aux pauvres et à tous ceux qui n'ont qu'une fortune bornée : ceux-ci veulent imiter de loin les manières, les dépenses, le faste des opulens et des grands; chacun rougit de son indigence, et veut au moins la masquer par sa parure; le pauvre et l'homme peu aisé, entraînés par le torrent, sont nécessités à suivre le ton fastueux que les

riches, les grands, les femmes, presque toujours frivoles et vaines, donnent à la société. Chaçun se voit obligé de surpasser ses facultés sous peine de ne pouvoir pas approcher des êtres fastueux et peu humains qui seraient faits pour soulager et consoler l'indigent : celui-ci se voit donc forcé de sortir de son état, qui ne serait pas un titre pour être secouru. Ainsi le malheureux, que ses besoins obligent de solliciter les grands, est contraint, pour n'être point repoussé par des valets insolens, de faire de la dépense lorsqu'il doit paraître devant ses protecteurs; il craindrait de les blesser s'il leur laissait apercevoir son infortune; il se ruine de peur d'être rebuté, et finit très-souvent par ne point obtenir les secours dans l'espérance desquels il a dérangé ses affaires.

Voilà comment les riches, incapables de se rendre eux-mêmes heureux, loin de procurer du soulagement ou du bien-être aux autres, leur font contracter leurs maladies. L'épidémie de la cour se répand dans les cités; bientôt elles la répandent dans les campagnes, où elle porte le germe de tous les vices, de tous les déréglemens, et même de tous les crimes. C'est ainsi que la vanité se propage; le goût de la parure, si fatal à l'innocence, s'empare de l'esprit du peuple; l'indolence et la paresse remplacent l'amour du travail; les mœurs se perdent dans l'oisiveté, qui bientôt remplit la société de brigands, de voleurs, de fripons, d'assassins, de prostituées, que la terreur des lois ne peut aucunement réprimer. En décourageant le pauvre, en le dégradant par d'indignes préjugés, un mauvais gouvernement le force à se livrer au crime, qu'on ne peut arrêter sans sacrifier un grand nombre

de victimes. Cette sévérité néanmoins ne corrige personne : en avilissant les hommes, on les excite à tout oser; en les rendant malheureux, on ôte à la mort même ce qu'elle a de terrible. Rendez le pauvre heureux, délivrez-le de l'oppression, bientôt il travaillera, il aimera la vie, il craindra de la perdre, il sera content de son état.

C'est toujours le despotisme qui multiplie les fainéans. C'est l'exemple et l'oppression des riches et des puissans qui corrompent l'innocence du pauvre; celui-ci, dans sa misère, est forcé de se prêter aux vices de ceux dont il a besoin pour subsister. Avec l'argent le débauché vient aisément à bout de séduire une fille, que le désir de se parer rendra facile à ses vœux : avec l'argent il rendra ses parens mêmes complices de son déshonneur. Enfin l'argent, triomphant de tout, fait que l'homme du peuple devient à tout moment l'instrument des caprices et des crimes de ceux qui veulent l'employer.

D'ailleurs le pauvre, accablé de l'idée de sa propre faiblesse, s'accoutume à regarder l'homme opulent comme un être d'une espèce différente de la sienne, et faite pour être exclusivement heureuse; il l'imite autant qu'il peut; il devient avide et vain comme lui; il désire de s'enrichir afin de jouir des avantages qu'il croit attachés aux richesses, et les voies les plus courtes lui paraissent les meilleures (1). Voilà comme

---

(1) . . . . *Nec plura venena*
Miscuit, aut ferro grassatur sæpiùs ullum
Humanæ mentis vitium, quàm sæva cupido
Indomiti census.

JUVÉNAL, sat. 14, vers 159 et suiv.

le pauvre, dégoûté du travail, devient d'abord vicieux, puis criminel; il ne voit de ressources que dans le vol pour suppléer au travail qui le ferait honnêtement subsister.

C'est l'avidité d'un gouvernement tyrannique, ce sont les extorsions de tant d'hommes qui veulent promptement s'enrichir, ce sont les exemples funestes des riches libertins qui peuplent les sociétés d'un si grand nombre de fainéans, de vagabonds, de malfaiteurs, que la sévérité des lois ne peut plus les supprimer. La rigueur des impôts, des servitudes, des corvées, dégoûte le cultivateur d'un labeur pénible par lui-même; il ne travaille plus dès qu'il s'est aperçu que toutes ses peines ne lui produisent rien et ne suffisent pas pour le faire subsister; il aime mieux mendier ou voler que de cultiver une terre ingrate que la tyrannie l'oblige de détester.

Rien n'annonce d'une façon plus marquée la négligence et la dureté d'un gouvernement que la mendicité. Dans un état bien constitué tout homme qui jouit de l'usage de ses membres devrait être utilement employé; et celui que son sort malheureux ou ses infirmités empêchent de travailler a des droits (1) sur l'humanité de ses semblables, et devrait être soigné par ses concitoyens, sans qu'il lui fût permis de chercher à subsister par une vie vagabonde, trop souvent vicieuse et criminelle. Pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnaîtra que ces hôpitaux somptueux,

(1) « L'honnête pauvreté, dit Helvétius, n'a d'autre patrimoine » que les trésors de la vertueuse opulence. » Voyez le livre *de l'Esprit*, discours 2, chap. 4, pag. 81, édit. in-4°.

que la pitié mal entendue fait élever au sein des villes, ne font souvent, à grands frais, que redoubler les malheurs du pauvre, et les soulagent très-peu. Une humanité plus raisonnée fournirait aux malades des secours plus efficaces et plus grands dans leurs propres domiciles, et ferait épargner les dépenses énormes d'une administration ruineuse.

Une compassion imprudente sert encore à multiplier au sein des nations une classe de malheureux connus sous le nom de *pauvres honteux;* rien de plus abusif que la bienfaisance exercée sur des indigens de cette trempe, qui pour l'ordinaire ne sont que des fainéans orgueilleux. Le pauvre ne doit point être honteux de sa misère, faite pour attendrir les cœurs sensibles, ou plutôt pour s'attirer les secours fixés par la société. L'homme tombé dans l'indigence doit renoncer à sa vanité primitive pour se conformer à son humble état; le malheureux cesse d'intéresser dès qu'il est orgueilleux. Enfin, au lieu de se livrer aux chimères d'un orgueil paresseux, tout homme déchu doit chercher dans un travail honnête des ressources contre ses infortunes, de quelque rang qu'il soit tombé.

L'humanité, l'équité, l'intérêt général de la société, se réunissent pour crier aux souverains de cesser de faire des mendians, de montrer quelque pitié à ces peuples dont ils troublent cruellement les travaux et la félicité, et que souvent ils réduisent au désespoir. Loin de la saine politique ces maximes affreuses qui persuadent à tant de princes que les peuples doivent être retenus dans la misère pour être gouvernés avec plus de facilité! L'oppression et la violence ne feront

jamais que des esclaves engourdis ou des méchans déterminés, qui braveront les supplices pour se venger des injustices qu'on leur fait à tout moment éprouver. C'est aux princes qu'il appartient de consoler efficacement les malheureux et de les ramener à la vertu, que la morale leur prêchera vainement tant que des gouvernemens iniques les forceront au crime.

Accoutumé dès l'enfance à des occupations très-pénibles, l'homme du peuple n'est point malheureux de travailler; il ne l'est que lorsque son travail excessif ne lui fournit plus les moyens de subsister. La pauvreté est, dit-on, la mère de l'industrie; mais elle est aussi la mère du crime quand cette industrie est découragée, quand elle est gênée, quand elle n'est récompensée que par des impôts accablans. C'est alors que, se changeant en fureur, elle devient fatale à la société.

Une sage administration doit donc faire en sorte que le pauvre soit occupé; elle doit, pour le bien de la société, l'encourager au travail nécessaire à la conservation de ses mœurs, à sa propre subsistance, à sa félicité. Il n'est point en politique de vues plus fausses que de favoriser l'oisiveté du peuple. La vraie source de la corruption des Romains partait évidemment de la paresse qu'entretenaient dans le peuple les distributions fréquentes de grains et les spectacles continuels que lui donnaient des ambitieux qui cherchaient à captiver sa faveur ou à l'endormir dans ses fers. Sous les tyrans qui ravagèrent cet état autrefois si puissant, le peuple dépravé s'embarrassait fort peu des cruautés que ces monstres exerçaient sur les

citoyens les plus illustres; il ne demandait que *du pain et des spectacles* (1). A ce prix Néron lui-même fut un prince adoré de son vivant, regretté après sa mort.

Une politique éclairée devrait faire en sorte que le plus grand nombre des citoyens possédât quelque chose en propre; la propriété, attachant l'homme à sa terre, fait qu'il aime son pays, qu'il s'estime lui-même, qu'il craint de perdre les avantages dont il jouit. Il n'est point de patrie pour le malheureux qui n'a rien. Mais, dans presque tous les pays, les riches et les grands ont tout envahi; ils se sont emparés de la terre pour ne la cultiver que faiblement ou point du tout : des parcs démesurés, des jardins sans bornes, des forêts immenses, occupent des terrains qui suffiraient pour employer tous les bras des fainéans que l'on rencontre dans les cités et les campagnes. Si les riches renonçaient en faveur des indigens aux possessions superflues qu'ils ont entre les mains, et

(1) *Panem et circenses.* Juvénal, sat. 10, vers 81. Plutarque dit que Xerxès, voulant punir les Babyloniens d'une révolte, les obligea de quitter les armes, de danser, de chanter, de se livrer à la débauche. — « Numa partagea des terres aux pauvres citoyens, » afin que, tirés de la misère, ils ne fussent plus dans la nécessité » de mal faire, et pour que, livrés à la vie champêtre, ils s'adou- » cissent et se cultivassent eux-mêmes en cultivant leurs champs. » Voyez Plutarque, dans la *Vie de Numa*. Les troubles d'Athènes, les folies qui anéantirent cette république frivole et corrompue, doivent être attribués aux extravagances et à la perversité des citoyens oisifs et pauvres nommé *thètes*, dont l'esprit était gâté par la fainéantise, les flatteries des orateurs, et des spectacles continuels. Les Athéniens, en général, avaient de l'esprit, de la finesse et du goût, mais très-peu de vertu; ils avaient soin de la punir toutes les fois qu'elle blessait leurs yeux malades et jaloux. Voyez Xénophon, *OEconom.*

dont ils ne savent tirer aucun profit réel, leurs propres revenus seraient considérablement augmentés, la terre serait mieux cultivée, les récoltes seraient plus abondantes, et les pauvres, si souvent incommodes à la nation, deviendraient d'utiles citoyens, aussi heureux que leur état le comporte. Gélon menait souvent lui-même les Syracusains aux champs afin de les exciter à l'agriculture.

Ne nous y trompons pas, l'indigence n'exclut point le bonheur (1); elle est capable d'en jouir plus sûrement, par un travail modéré, que l'opulence perpétuellement engourdie ou sans cesse agitée par les besoins continuels de sa folle vanité. La pauvreté occupée a des mœurs; la pauvreté craint de déplaire; la pauvreté a des entrailles; l'indigent est sensible aux maux de ses semblables, auxquels il est lui-même exposé : s'il est privé d'une foule de jouissances, il est, à l'ennui près, au même point que le riche, dont le cœur épuisé ne jouit de rien et ne connaît plus de plaisirs assez piquans. Les désirs du pauvre sont bornés comme ses besoins; content de subsister, il n'étend guère ses vues sur l'avenir; possédant peu, il est exempt des alarmes qui troublent à chaque instant le repos de l'opulence et de la grandeur qu'il croit si dignes d'envie : ne tenant rien de la fortune, il craint peu ses revers. « C'est, dit Epicure, une » chose estimable que la pauvreté, pourvu qu'elle » soit tranquille et contente de son sort : on est riche

---

(1) . . . . . . *Neque divitibus contingunt gaudia solis :*
Nec vixit malè, qui natus moriensque fefellit.
HORAT. epist. 17, lib. 1, vers. 9, 10.

» aussitôt que l'on est familiarisé avec la disette : ce
» n'est pas celui qui a peu qui est pauvre, c'est celui
» qui, ayant beaucoup, désire d'avoir encore davan-
» tage. Veux-tu être riche, dit-il encore, ne songe
» point à augmenter ton bien, diminue seulement
» ton avidité (1). »

C'est du sein de la pauvreté que l'on voit communément sortir la science, le génie et les talens. Homère, ce chantre immortel de la Grèce, donna l'immortalité à ces héros fameux dont, sans lui, les noms seraient ensevelis dans un éternel oubli. Virgile, Horace, Erasme, naquirent dans l'obscurité. C'est aux talens divers des hommes dont l'indigence a développé le génie, que les rois, les conquérans, les généraux sont redevables de leur gloire. C'est aux lumières des savans, qui souvent ont vécu dans l'indigence et la détresse, que les sociétés sont redevables des plus grandes découvertes ; c'est à ces hommes qu'ils ont l'ingratitude de mépriser, que ces grands si fiers et ces riches si vains doivent chaque jour leurs amusemens et leurs plaisirs.

De quel droit les riches et les grands dédaigneraient-ils donc le pauvre ? Celui-ci devrait trouver en eux des bienfaiteurs et des appuis contre la violence et les rigueurs du sort ; au lieu de le flétrir par des mépris cruels, qu'ils le regardent comme un

(1) Le chemin le plus court pour s'enrichir, suivant Sénèque, c'est le mépris des richesses. *Brevissima ad divitias, per contemptum divitiarum, via est.* Voyez Sénèq., épît. 88. Il dit encore ailleurs : *Si ad naturam vives, nunquàm eris pauper; si ad opiniones, nunquàm eris dives...* En décourageant le luxe, un roi pourrait tout d'un coup enrichir toute sa cour et soulager tout son peuple.

citoyen fait pour les intéresser par sa misère même, nécessaire à leur bien-être, souvent bien au-dessus d'eux par des talens qu'ils devraient respecter. Qu'ils se souviennent que dans sa cabane l'indigence ou la médiocrité jouit quelquefois d'une félicité pure, inconnue de ces mortels qui habitent des palais élevés par le crime (1). Que l'indigent, trop souvent envieux, demeure convaincu que l'innocence occupée est infiniment plus heureuse que la grandeur et l'opulence, qui rarement savent mettre des bornes à leurs désirs.

Que le pauvre se console donc, et se conforme à son humble fortune; il a droit de prétendre aux secours et aux bienfaits de ses concitoyens plus fortunés dès qu'il travaille utilement pour eux. S'il a besoin des riches et des grands, qu'il leur montre la soumission, la déférence, les respects et les soins qu'ils ont droit d'en attendre en échange de leur assistance et de leur protection. Qu'il s'efforce de gagner leur bienveillance par des voies honnêtes et légitimes, par la douceur et la patience convenables à son état, et non par des bassesses ou des infamies que le vice tyrannique peut exiger. Lorsqu'il trouve dans les grands des protecteurs de sa faiblesse, dans les riches des consolateurs de sa misère, qu'il les paie fidèlement par sa reconnaissance; mais que jamais une lâche crainte ou une indigne complaisance ne lui fassent sacrifier son honneur et sa conscience. L'honneur du pauvre, ainsi que celui du citoyen le plus illustre, consiste à s'attacher fermement à la

---

(1) . . . . *Licet sub paupere tecto*
Reges et regum vitâ præcurrere amicos.
HORAT. epist. 10, lib. 1, vers. 32, 33.

vertu. La probité, la bonne foi, la droiture, la fidélité à remplir ses devoirs, sont des qualités plus honorables que l'opulence ou la grandeur, lorsqu'elles en sont dépourvues. Est-il rien de plus noble et de plus respectable que la vertu qui ne se dément pas au sein même de la misère, et qui refuse d'en sortir par des moyens déshonnêtes, que les riches et les grands, sans aucun besoin urgent, ne rougissent pas d'employer? La pauvreté noble et courageuse d'un Aristide ou d'un Curius ne fut-elle pas plus honorable que l'opulence d'un Crassus ou d'un Trimalcion?

Si la vertu est aimable dans quelque état qu'on la trouve, elle est plus vénérable et plus touchante encore dans l'indigent et le malheureux, que tout semble en dégoûter. La probité se rencontre plus communément dans la médiocrité satisfaite de son sort, que chez la grandeur ambitieuse et toujours inquiète, chez l'opulence toujours avide, chez l'indigence profonde que tout invite au mal.

Il serait presque impossible d'entrer dans le détail des devoirs que la morale impose à toutes les classes diverses dans lesquelles les nations sont partagées: on se contentera donc de leur représenter que la probité, l'intégrité, la vertu, non-seulement sont propres à faire considérer chacun dans sa sphère, mais encore peuvent être utiles à sa fortune. Le marchand de bonne foi, et qui s'est acquis la réputation de ne jamais tromper, ne manquera pas d'être préféré à ses concurrens; des profits modiques et souvent réitérés, accompagnés d'une conduite économe et réglée, mènent plus sûrement à

l'opulence que la fraude; celui que l'on a trompé d'une façon marquée n'est point tenté de se faire tromper une autre fois. L'artisan raisonnable, attentif, consciencieux, sera plus recherché que celui que sa négligence, sa crapule et ses vices rendent inexact et fripon.

La morale est la même pour tous les hommes, grands ou petits, nobles ou roturiers, riches ou pauvres; ses leçons peuvent être entendues par le monarque et le laboureur; elles leur seront également utiles et nécessaires; et leur pratique procure des droits également fondés à l'estime publique. Un prince dont les injustices produisent la disette dans ses états est-il un homme plus estimable que le cultivateur qui les vivifie en faisant sortir des moissons de la terre (1)? Un citoyen laborieux n'est-il pas préférable à tant de grands inutiles à la patrie qu'ils dévorent? Un négociant honnête, un artisan industrieux, sont-ils donc plus méprisables que le seigneur injuste qui refuse de payer ce qu'il leur doit? Enfin l'homme de lettres indigent, qui consacre ses veilles à l'instruction ou aux amusemens de ses concitoyens, ne mérite-t-il pas d'être plus considéré que l'opulent imbécile qui affecte de mépriser les talens?

Que l'homme pauvre, qui vit de son labeur et de son industrie, cesse d'être méprisé par des hommes altiers qui le jugent d'une autre espèce que la leur.

---

(1) Les anciens ont fait des dieux de tous les inventeurs de l'agriculture. Les Scythes disaient que la charrue leur était tombée du ciel. Chez les modernes, le cultivateur est un être abject, exclu de tout privilége, méprisé et souvent maltraité par les riches et les nobles, communément écrasé par les gouvernemens.

Que le citoyen obscur ne gémisse plus de son sort, qu'il ne se croie plus malheureux, qu'il ne se méprise point lorsqu'il remplit honnêtement sa tâche dans la société. Content de son état, qu'il ne porte point envie aux courtisans inquiets, aux grands rongés de désirs et troublés par des alarmes continuelles, aux riches que rien ne peut satisfaire. La médiocrité fait que, placé à l'écart, on jouit du mouvement de ce monde sans en éprouver les embarras.

Que le cultivateur si respectable, et si peu respecté par les insensés qu'il nourrit, qu'il enrichit, qu'il vêt, se félicite d'ignorer cette foule de besoins, de frivolités et de peines dont les favoris de la fortune sont journellement tourmentés. Que l'habitant des champs, dans sa paisible chaumière, sente le bonheur d'être exempt des soucis qui voltigent dans les villes sous les lambris dorés. Que sur l'humble grabat, où profondément il repose, il ne rêve pas au duvet sur lequel le crime agité cherche en vain le sommeil. Qu'il s'applaudisse de la santé, de la vigueur que lui procurent des repas frugals et simples en comparant ses forces avec la faiblesse et les infirmités de ces intempérans dont les mets les plus piquans ne réveillent plus l'appétit (1). Lorsqu'en rentrant dans sa cabane, après le coucher du soleil, il trouve le souper préparé par sa laborieuse ménagère, accueilli, caressé par des enfans charmés de son retour,

---

(1) Virgile a bien décrit le bonheur du cultivateur dans ces vers :

Intereà dulces pendent circum oscula nati :
Casta pudicitiam servat domus : ubera vaccæ
Lactea demittunt, etc.

VIRGIL. *Georg*. lib. 3, vers. 523.

ne doit-il pas préférer son sort à celui de tant de riches obligés de fuir leur propre maison, où ils ne trouvent souvent que des femmes de mauvaise humeur et des enfans rebelles? Que le laboureur apprenne donc à se plaire dans son état; qu'il sache que le nourricier de son pays est un homme plus libre, plus heureux, plus digne d'estime que le grand avili, que le guerrier féroce, que le courtisan servile, que le traitant affamé, qui désolent la patrie sans pouvoir se rendre eux-mêmes heureux par tout le mal qu'ils font à leurs concitoyens.

Il existe donc une félicité pour ces êtres que l'opulence et la grandeur regardent comme les rebuts de la nature humaine, et que pourtant ils s'empressent si peu de soulager. Il existe pour les indigens une morale capable d'être saisie par les esprits les plus simples encore bien mieux que par les esprits exaltés que l'on ne peut convaincre, ou que par ces cœurs endurcis que rien ne peut amollir. Il est bien plus facile de faire sentir les avantages de l'équité à celui que sa faiblesse expose à l'oppression qu'à des princes, des nobles, des riches, qui font consister leur bien-être et leur gloire dans le pouvoir d'opprimer. Il est plus aisé de faire naître les sentimens de la compassion, de l'humanité, dans celui qui souffre souvent lui-même que dans ces hommes que leur état semble garantir des misères de la vie. Enfin l'on a moins de peine à contenir les passions timides de l'indigent, que ses malheurs n'ont point encore conduit au crime, que les passions indomptables des tyrans qui croient n'avoir rien à craindre sur la terre. L'ignorance heureuse de mille objets

divers qui tourmentent l'esprit du riche exempte le pauvre d'une infinité de besoins et de désirs; accoutumé aux privations, il s'abstient des choses nuisibles que tant de gens ne peuvent se refuser sans douleur.

Ainsi les moralistes, qui d'ordinaire se proposent uniquement l'instruction des classes les plus florissantes de la société, ne devraient pas dédaigner celle des êtres les moins favorisés par le sort; en proportionnant les leçons de la morale à l'état et à la capacité du pauvre, le sage mériterait autant de gloire et pourrait recueillir plus de fruits qu'en annonçant aux puissans de la terre des vérités stériles ou déplaisantes. Mais on regarde communément le peuple comme un vil troupeau, peu fait pour raisonner ou pour s'instruire, et qui doit être trompé, afin de pouvoir être impunément opprimé.

CHAPITRE X.

Devoirs des savans, des gens de lettres, des artistes.

De tout temps, et dans tous les pays, les talens de l'esprit ont mérité à ceux qui les possédaient l'estime et la considération de leurs concitoyens, et leur ont fait assigner un rang honorable et distingué. Bien plus, dans l'origine des nations, les hommes les plus éclairés, les plus expérimentés, les plus instruits, ont acquis tant de crédit ou d'ascendant sur les peuples, que ceux-ci reçurent avec reconnaissance les lois qu'ils leur dictèrent : ils les regardèrent comme des oracles, comme des êtres surnaturels. Les prêtres en Égypte, les Chaldéens en Assyrie, les mages en Perse, les brachmanes dans l'Indostan, les philosophes chez les Grecs furent des personnages que leurs lumières firent respecter également des souverains et des peuples auxquels ils se rendirent utiles par leurs connaissances, leurs découvertes, leur science, fruits de leurs recherches et de leurs méditations. L'histoire nous les montre comme les inventeurs des mythologies, des religions, des cultes et des législations qui s'établirent chez la plupart des nations de la terre. Les premiers savans sont souvent devenus les premiers souverains. « Ceux, dit le » grand auteur de *l'Esprit des lois,* qui avaient » inventé des arts, fait la guerre pour le peuple, » assemblé des hommes dispersés, ou qui leur avaient » donné des terres, obtenaient le royaume pour

» eux, et le transmettaient à leurs descendans. Ils » étaient rois, prêtres et juges (1). »

Ainsi la considération publique pour ces hommes divins et rares ne fut point stérile; les prêtres, jouissant de la confiance des peuples, furent richement dotés par la reconnaissance nationale; ils eurent des immunités et des priviléges qui les mirent à portée de vaquer tranquillement à leurs méditations, à leurs fonctions respectées, aux recherches dont la société pouvait tirer quelque fruit. En conséquence, ces personnages révérés, livrés à la contemplation et à l'expérience, se trouvèrent à portée de faire des découvertes utiles ou curieuses, et les peuples les prirent pour des êtres d'un ordre supérieur qui commerçaient avec le ciel. Des nations furent redevables à ces premiers savans de la théologie, de l'astronomie, de la géométrie, de la médecine, de la physique et d'un grand nombre d'arts capables de contribuer, soit aux travaux, soit aux agrémens de la vie. Quelque informes que fussent les premières notions de ces spéculateurs, elles parurent sublimes à des sauvages dépourvus d'expérience; et pour les leur faire encore plus respecter, on les enveloppa d'allégories, d'énigmes et de mystères; intelligibles pour les seuls prêtres, ils servirent à perpétuer leur ascendant sur les peuples.

C'est ainsi que la science, les talens et l'esprit, l'industrie et la ruse, élevèrent les savans au-dessus des autres; c'est ainsi que les prêtres, qui possédaient exclusivement les connaissances intéressantes pour

---

(1) Voyez *l'Esprit des lois*, liv. I.

les nations, furent regardés comme leurs guides ; ils passèrent pour les interprètes des dieux devant lesquels les princes et les peuples demeurèrent prosternés. D'où l'on voit que l'utilité sociale fut la source primitive de la vénération que les hommes ont marquée dans tous les siècles au sacerdoce, ainsi que des honneurs, des richesses, des priviléges par lesquels ils l'ont amplement récompensé.

Telle est la véritable origine des sciences et des arts qui, de siècle en siècle, se sont plus ou moins perfectionnés, et que chaque jour peut enrichir de découvertes nouvelles. Des peuples ignorans furent curieux, inquiets, superstitieux; frappés du spectacle des astres, leurs faibles yeux n'y découvrirent que des sujets d'étonnement ; des prêtres observateurs prétendirent avoir le secret d'y lire leurs destinées ; cette curiosité fit naître l'astronomie ; celle-ci ne fut au commencement que l'astrologie judiciaire, science trompeuse que les lumières postérieures ont fait justement mépriser par les personnes sensées. Pour l'homme dépourvu d'expérience tout est miracle; conséquemment la médecine, la physique, la chimie, la botanique, etc., dans leur berceau, furent des sciences magiques, fondées sur le commerce supposé des prêtres avec les dieux. L'ignorance ayant fait connaître le goût du merveilleux, celui-ci fit éclore à son tour la poésie qui l'orna de ses charmes, qui contribua plus que toute autre chose à enflammer l'imagination des hommes pour les objets qu'on voulut leur faire admirer et respecter, enfin qui grava profondément dans les esprits les

notions, les histoires, les fables dont on voulut les occuper.

La morale de ces premiers docteurs des peuples fut encore une science ténébreuse; faute de connaître suffisamment la nature de l'homme et les motifs les plus capables de l'exciter à la vertu et de le détourner du mal, on ne lui présenta que des motifs surnaturels, des idées vagues de ses devoirs; au lieu de les établir sur ses rapports avec les autres hommes, on les fonda sur ses rapports avec des puissances cachées, par qui l'on supposait le monde gouverné, et dont on pouvait s'attirer la bienveillance ou la colère. On imagina de plus pour les peuples des pratiques et des cérémonies par lesquelles on prétendit que l'on pouvait rendre ces puissances favorables ou désarmer leur fureur.

Ce n'est pas dans un monde invisible et inconnu qu'il faut aller puiser les devoirs de l'homme sur la terre qu'il habite, c'est dans les besoins de sa nature, c'est dans son propre cœur que l'on doit les puiser. Ce n'est pas dans la faveur ou la colère des puissances invisibles qu'il faut chercher des motifs pour inviter l'homme au bien ou le détourner du mal, c'est dans l'affection et la haine de ses semblables qu'il a toujours devant les yeux. Des cérémonies et des rites ne purifient point le cœur de l'homme; ils ne font le plus souvent qu'endormir sa conscience.

Mais on se crut obligé de conduire des peuples grossiers et sauvages par l'enthousiasme, soit parce qu'on voulut les tromper, soit parce qu'on les regarda comme incapables d'être conduits par la raison. Conséquemment la science des mœurs et la politique

chez les premiers savans ou prêtres fut étayée par des fables. On a lieu de soupçonner en effet que les mythologies religieuses que l'on voit établies dans les contrées diverses de notre globe ne sont que la science primitive et grossière de la nature et de l'homme, ornée par la poésie, consacrée par la religion, enveloppée de mystères afin de la rendre vénérable aux yeux des peuples, toujours bien plus avides du merveilleux que de principes simples et raisonnés. On voulut en tout temps tromper, étonner, aveugler les hommes pour les engager à remplir leurs devoirs. Une doctrine simple et raisonnable n'était point encore trouvée; d'ailleurs elle n'eût pas été conforme aux vues politiques des premiers instituteurs des nations; ceux-ci traitèrent leurs disciples comme des enfans qu'il faut séduire par des contes, des récits étonnans, des prodiges. La clarté et la simplicité sont les derniers efforts de la science et ne conviennent aux hommes que dans leur maturité. « Les hommes, dit Tacite, sont toujours plus portés » à croire ce qu'ils n'entendent point; ils trouvent » plus de charmes dans les choses obscures que dans » celles qui sont claires et faciles à comprendre. » Euripide avait dit avant lui qu'*il y a dans les ténèbres une sorte de majesté.* Lucrèce disait aussi (1), que *la stupidité n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux.*

---

(1) *Omnia stolidi magis admirantur, amantque,*
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.

LUCRET. lib. 1, vers. 642.

Ainsi les premières connaissances qui furent données aux nations sortirent communément des nuages de l'imposture. Par une fatalité trop ordinaire, les hommes moins ignorans que les autres sont tentés d'en faire des dupes d'abord, et par la suite des esclaves. C'est sur cette politique peu sincère qu'est sans doute fondé l'esprit mystérieux qu'on voit régner dans l'antiquité; cet esprit, pendant un grand nombre de siècles, infecta les écrits des philosophes les plus célèbres, qui par état semblaient faits pour éclairer le genre humain en lui montrant la vérité si nécessaire à son bonheur.

En conséquence de ces principes, les docteurs des nations firent descendre leurs préceptes du ciel. C'est ainsi que Brama présenta aux habitans de l'Indostan une doctrine, des lois et des pratiques qu'il dit avoir reçues du maître invisible du monde. C'est ainsi qu'Osiris, après avoir reçu du ciel l'art de l'agriculture, devint le législateur, le souverain, et même le Dieu tutélaire de l'Egypte. C'est ainsi que Zoroastre, au nom d'Oromase, régla le culte, les mœurs et les devoirs des habitans de la Perse. D'après les mêmes idées, Orphée instruisit les Grecs et fonda les mystères d'Éleusis; Numa donna ses lois aux habitans de Rome; Mahomet aux Arabes, etc. Tous ces législateurs, trouvant dans les peuples grossiers une passion forte pour le merveilleux, un grand respect pour les énigmes et les mystères, en profitèrent habilement pour les soumettre à leur empire (1). Un langage

(1) « Le vrai champ et sujet de l'imposture, dit Montaigne, sont » les choses inconnues : d'autant qu'en premier lieu l'étrangeté

obscur irrite la curiosité, des notions merveilleuses étonnent les esprits et mettent les cerveaux en travail. Semblable au tonnerre, une science entourée de nuages fait considérer ceux qui se vantent de la posséder; mais, si elle leur est avantageuse, elle est inutile ou nuisible aux progrès de l'esprit humain qu'elle amuse sans profit, et qu'elle retient dans une longue enfance.

C'est évidemment de l'Egypte et de la Phénicie que les Grecs reçurent leur culte, leurs premières notions sur la nature et sur la morale, en un mot, leur philosophie. Pythagore, comme on l'a dit ailleurs, alla chercher sa science mystique dans les écoles des prêtres égyptiens et des savans de Chaldée. Platon, après lui, puisa dans la même source la doctrine ténébreuse et sublime qu'il répandit dans sa patrie (1). La Grèce peu à peu se remplit de philosophes et de penseurs qui s'attirèrent de la considération par leurs systèmes et leurs découvertes, adoptées ensuite par les Romains : ces conquérans

» même donne crédit; et puis, n'étant point sujettes à nos discours » ordinaires, elles nous ôtent les moyens de les combattre. » (Voyez liv. I, chap. 31.) César avait dit avant lui que, par un vice commun de la nature, nous avons plus de confiance dans les choses invisibles, cachées, inconnues, et nous en sommes plus troublés. *Communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiùsque exterreamur.* De bello civili, lib. 2, sect. 4.

(1) Platon paraît même avoir enchéri sur le ton mystérieux des prêtres égyptiens; il semble reprocher à ceux-ci *d'avoir fait un tort irréparable aux sciences en inventant l'écriture.* Cependant l'écriture est l'unique moyen de répandre et de conserver les connaissances humaines. Les sauvages demeurent dans l'enfance parce que les découvertes, les expériences, les réflexions de leurs ancêtres,

les communiquèrent aux différens peuples soumis à leur empire : c'est de leurs mains que les modernes ont reçu les connaissances dont ils jouissent, et qu'ils doivent chercher à perfectionner, à simplifier, à rendre plus claires et plus utiles.

Ainsi les sciences et les talens de l'esprit furent de tout temps en honneur parmi les peuples. Cet ascendant de la science s'est montré dans toutes les contrées de la terre. Depuis un grand nombre de siècles, Confucius, par les préceptes moraux qu'on lui attribue, gouverne encore la Chine; sa mémoire y est toujours chère; ses maximes y sont respectées comme des oracles par les féroces Tartares même, qui plus d'une fois ont subjugué ce vaste empire. Pour parvenir aux places, il faut avoir étudié les livres de ce sage, à qui l'on rend un culte, et qu'on a surnommé *le roi des lettrés*. Ces hommages rendus par une nation à la mémoire de cet homme célèbre prouvent au moins que les Chinois, tout corrompus qu'ils sont, se croient obligés de montrer à l'extérieur de la vénération pour les talens et la vertu, lors même qu'ils en sont totalement dépourvus. Nonobstant leur respect pour les écrits attribués à Confucius, les

---

faute d'écriture, sont toujours perdues pour eux. Chaque race, dépourvue des secours de cet art, est forcée de recommencer sur nouveaux frais. Il faut parler clairement pour être utile aux hommes. Le savant mystérieux et caché n'est propre qu'à embrouiller les esprits et retarder leurs progrès; un tel homme n'est pas un bienfaiteur du genre humain. La vérité donne tout leur lustre aux sciences : celui qui méprise la vérité, et lui préfère une vaine éloquence, n'est qu'un vain charlatan. Un Grec, parlant de Pythagore, a dit : *Pythagore l'enchanteur qui n'aime que la vaine gloire, et qui affecte un langage grave et mystérieux pour attirer les hommes dans ses filets.* Voyez PLUTARQUE, *Vie de Numa.*

Chinois sont misérables et sans mœurs, parce qu'ils vivent sous un gouvernement despotique et barbare, fait pour mettre des obstacles invincibles aux progrès de la vraie science, et pour rendre inutiles les leçons de la morale la plus sensée (1).

Si pendant plusieurs siècles la science fut méprisée en Europe, et parut languir dans l'oubli, cet état d'abjection doit être attribué à la confusion et aux troubles produits par les révolutions et les guerres continuelles dont les nations furent agitées. Alors l'esprit humain retomba dans l'ignorance primitive; des guerriers stupides et forcenés ne connurent d'autre mérite que de savoir se battre : les peuples, totalement privés de lumières et de raison, végétèrent dans un abrutissement funeste, accompagné de tous les maux qu'entraînent l'erreur et les préjugés. Les hommes engourdis croupirent dans l'infortune parce qu'ils manquèrent des secours, des consolations, des

(1) Nous observerons en passant que la morale de ce sage fameux, telle qu'elle nous a été transmise par quelques missionnaires européans, n'est pas faite pour nous donner une haute idée des lumières des Chinois. Les ouvrages attribués à Confucius et à son disciple Mentzius, ne renferment que des maximes communes et triviales, qui ne peuvent aucunement être comparées à celles des Grecs et des Romains : d'ailleurs ces écrits, si vantés par quelques modernes, sont favorables au despotisme, c'est-à-dire, au plus injuste des gouvernemens, à la tyrannie paternelle, qu'ils confondent avec une autorité raisonnable, à la polygamie et à la tyrannie exercée sur les femmes; enfin ils n'ont pour objet que de faire des esclaves. D'où l'on voit que ce sage d'Orient, ou ceux qui ont adopté ses maximes, n'ont point eu les premières notions de la vraie morale et du droit naturel. On frémit quand on pense que la loi permet en Chine aux pères d'exposer leurs enfans, qui souvent, dans les rues de Pékin, sont écrasés sous les voitures ou dévorés par les bêtes.

plaisirs, des commodités que les sciences et les arts peuvent seuls procurer. Des soldats farouches ne connurent aucunement les avantages inestimables que les talens, le génie, l'industrie, pouvaient fournir à la vie sociale. Les nations furent aveugles et sans mœurs, parce qu'il n'y a que la raison, fruit de l'expérience ou de la science, qui puisse rendre les hommes plus humains ou plus sociables.

Enfin les ténèbres de cette longue nuit commencèrent à se dissiper; des souverains amis des lettres, des sciences et des arts, leur tendirent une main secourable; l'esprit humain sorti de sa longue léthargie reprit son activité; les talens furent considérés, honorés, récompensés; dès-lors ils excitèrent dans les âmes une fermentation vive, une émulation favorable; les mœurs s'adoucirent, la réflexion prit la place de l'impétuosité et de l'étourderie; l'étude devint l'occupation de beaucoup de citoyens enflammés par le désir de la réputation, de la gloire, et même de la fortune, à laquelle on vit que les talens pouvaient conduire. Les lettres devinrent au moins un amusement agréable pour un grand nombre de personnes qui sans elles languiraient dans une oisiveté fatigante.

Aristote disait, « que les savans avaient sur les » ignorans les mêmes avantages que les vivans sur » les morts; que la science est un ornement dans la » prospérité et un refuge dans l'adversité. La science, » suivant Diogène, sert de frein à la jeunesse, de » soulagement aux vieillards, de richesses aux pau- » vres, et d'ornement aux riches. Les sciences et les

» lettres, dit Cicéron (1), sont l'aliment de la jeu-
» nesse et l'amusement de la vieillesse; elles nous
» donnent de l'éclat dans la prospérité, et sont une
» ressource, une consolation dans l'adversité : elles
» font les délices du cabinet, sans causer ailleurs
» aucun embarras : la nuit elles nous tiennent com-
» pagnie; aux champs et dans nos voyages elles
» nous suivent, etc. »

Tel est le jugement que portait de l'étude un homme d'état à qui fut confié le gouvernement du plus puissant empire du monde : il devrait faire rougir tant de grands et de nobles qui affectent de mépriser la science, la regardent comme inutile et dangereuse, et semblent se glorifier d'une ignorance qui fut toujours la source de l'erreur et du vice. La science n'est en droit de déplaire qu'aux imposteurs et aux tyrans (2).

Serait-ce donc pour mériter les suffrages des hommes de cette trempe que quelques gens de lettres ont employé leurs talens et leur esprit à déclamer contre l'utilité des sciences? Mais examinons en

(1) Cicero, *orat. pro Archiâ poëtâ*, cap 7, § 16.

(2) Caligula voulait détruire les ouvrages d'Homère. Un empereur de la Chine fit brûler tous les livres de ses états. Les mauvais princes se sont toujours déclarés les ennemis de la science. Valentinien et Licinius la nommaient un poison, une peste dans l'état. L'imposteur Mahomet proscrivit prudemment toute science, dans la crainte qu'elle ne vînt à détruire ses impostures. *Le grand-turc*, dit la Boëte, *s'est bien avisé de cela, que les livres et la doctrine donnent plus que toute autre chose aux hommes le sens de reconnaître et de haïr la tyrannie*. Voyez *Discours sur la servitude volontaire*, imprimé à la suite des *Essais de Montaigne*, de l'édition donnée par Coste.

peu de mots les raisons sur lesquelles un célèbre détracteur des lettres fonde ses imputations contre elles.

« Les sciences, selon J. J. Rousseau, sont défec-» tueuses dans leur origine, dans leur objet, dans » leurs effets. Dans leur origine : l'astronomie est » née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, » de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géo-» métrie de l'avarice ; la physique d'une vaine curio-» sité ; toutes, et la morale même, de l'orgueil » humain. »

« Dans leur objet : point d'histoire sans tyrans, » sans guerres, sans conspirateurs ; point d'arts sans » luxe ; point de sciences sans l'oubli des devoirs les » plus indispensables. Que de dangers que de fausses » routes rencontrent dans la carrière des sciences » ceux qui cherchent sincèrement la vérité ! Son » *criterium* même est incertain. »

« Dans leurs effets : les sciences sont filles et » mères de l'oisiveté ; elles sont inutiles au bonheur ; » elles avancent mille paradoxes qui sapent les fon-» demens de la foi et anéantissent la vertu. Elles » étouffent le sentiment de notre liberté originelle, » et introduisent une fausse politesse qui, en étei-» gnant la confiance et l'amitié, ouvre la porte à » mille vices : elles produisent le luxe et la folle en-» vie de se distinguer ; d'où naissent la dépravation » des mœurs, la corruption du goût et la mol-» lesse (1). »

(1) Voyez le discours de Rousseau, couronné par l'académie de Dijon, sur cette question : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.*

Pour répondre pied à pied à des accusations si graves, nous dirons que l'astronomie est née d'un désir légitime et raisonnable de connaître les mouvemens des corps célestes; que les hommes avaient besoin de les connaître pour régler les travaux les plus nécessaires à la vie, tels que l'agriculture et la navigation; que l'astrologie, qui n'est point une science réelle, est née de la superstition. L'éloquence est née du besoin de mettre en action les passions, les intérêts des hommes, afin de les déterminer à faire ce qui leur est utile, ou pour leur persuader la vérité, si nécessaire à leur bien-être : si des imposteurs en ont fait usage pour tromper, c'est que les choses les plus utiles deviennent très-nuisibles par l'abus qu'on en fait. La physique est l'effet d'une curiosité louable, qui porte l'homme à chercher dans la nature ce qui peut contribuer à son propre bonheur; connaissance sans laquelle il ne pourrait ni se conserver ni vivre. La géométrie n'est point le fruit de l'avarice, mais du besoin de distinguer les possessions des hommes, distinction sans laquelle tout tomberait dans la confusion. La morale n'est point due à l'orgueil, mais au besoin indispensable de savoir comment doivent se comporter des êtres qui vivent en société.

L'histoire nous apprend des faits utiles à notre instruction; elle nous montre des tyrans, des révolutions, des guerres, des conspirations, pour nous en faire sentir l'horreur et nous engager à chercher les moyens de nous garantir des maux dont le genre humain fut si souvent affligé. Les arts, il est vrai, fleurissent au sein du luxe; mais ces arts, qui n'ont pas pour objet l'utilité réelle, ne doivent pas être

confondus avec ceux dont la société ne saurait se passer. La science ne produit pas l'oubli de nos devoirs; au contraire, la vraie science est faite pour nous y ramener; elle nous fait remplir un devoir, dès qu'elle nous rend utiles à nos semblables par les vérités ou les expériences qu'elle nous met à portée de leur communiquer. L'on ne peut faire un crime aux sciences des dangers auxquels s'exposent ceux qui cherchent la vérité; ce crime doit être imputé à la méchanceté de ceux qui rendent la vérité dangereuse à ses apôtres, ou qui s'efforcent d'en priver le genre humain. Les fausses routes que l'on rencontre dans la carrière des sciences ne prouvent aucunement que les sciences soient mauvaises ou fausses; elles prouvent que les hommes sont sujets à s'égarer quelquefois très-long-temps avant de rencontrer la vérité, et à se tromper toutes les fois qu'ils ne partent pas d'après des expériences sûres : ces fausses routes font voir que le savant doit se défier de lui-même, et que c'est à force de chutes que l'on apprend à marcher. Le *criterium* de la vérité est certain quand on ne s'occupe que des objets que l'on peut soumettre à l'expérience, et quand on rejette ceux qui n'ont que l'imagination pour base.

Les sciences vraiment utiles ne sont pas les filles et les mères de l'oisiveté; elles sont filles des vrais besoins de l'homme, et le poussent à chercher ce qui peut contribuer à sa conservation et rendre son existence heureuse; elles ne sont inutiles au bonheur que lorsqu'elles s'occupent de spéculations vagues et d'objets inaccessibles à l'expérience. Les paradoxes qui anéantissent la vertu ne peuvent être que des

effets d'un délire que l'on ne peut pas plus appeler une science que l'ivresse ou le transport du cerveau. Les sciences n'étouffent pas le sentiment de notre liberté naturelle; au contraire, toute science véritable nous y ramène, elle nous la fait chérir et désirer à la vue des malheurs dont l'esclavage est toujours accompagné. Les sciences supposent de la réflexion, et la réflexion nous rend polis, parce qu'elle nous rend sociables, en nous apprenant les égards que se doivent des êtres réunis en société. La politesse n'exclut nullement l'amitié sincère et la confiance, que la science des mœurs surtout doit établir. Les sciences n'ouvrent point la porte à mille vices (1); en occupant l'homme d'une façon utile ou agréable, elles le détournent de mille désordres qui sont les ressources ordinaires de l'ignorance et de la paresse. Les sciences ne produisent aucunement le luxe; elles le décrient; elles exhortent les hommes à s'en garantir; elles empêchent ceux qui savent s'en occuper de songer aux vanités dont les ignorans et les désœuvrés

(1) Epicure disait au contraire que « la philosophie est la source » de toutes les vertus qui nous enseignent que la vie est sans » agrément, si la prudence, l'honnêteté et la justice ne dirigent » tous nos mouvemens; mais, en suivant toujours la route qu'elles » nous tracent, nos jours s'écoulent avec cette satisfaction dont le » bonheur est inséparable; car ces vertus sont le propre d'une vie » pleine de félicité et d'agrément, qui ne peut jamais être sans » leur excellente pratique. » *Horum autem omnium initium, maximumque bonum prudentia est. Quocircà ex philosophiæ bonis prudentia antecellit, ex quâ reliquæ virtutes omnes oriuntur : docentes quòd jucundè vivere possit nemo, nisi prudenter, et honestè justèque vivat : nec contrà prudenter, et honestè, justèque, quin et vivat jucundè Virtutes enim jucundæ vitæ conjunctæ sunt : jucundaque vita separari à virtutibus nequit.* Diog. Laert. *de Vit.* et *Dogm. philosoph.* lib. 10, sect. 132.

sont perpétuellement tourmentés. L'envie de se distinguer n'est point une folle envie; c'est un sentiment naturel, très-louable, quand on se distingue par une conduite honnête, par des mœurs sages, par des talens avantageux au public : une folle envie de se distinguer, c'est celle qui cherche à s'illustrer en combattant de mauvaise foi les notions les plus évidentes et les plus raisonnables, qui concourent à nous convaincre que l'ignorance est un mal, et que la science est un bien, sous quelque point de vue qu'on veuille l'envisager.

Toute science, comme on l'a dit ailleurs, est une suite d'expériences ou de faits. Les expériences mal faites constituent la fausse science ou l'erreur, dont les suites sont très-funestes à l'homme. Les expériences constantes, réitérées, réfléchies, constituent la vraie science, et nous font connaître la vérité, toujours utile et nécessaire aux êtres de notre espèce. Prétendre que la science est inutile, c'est dire que les hommes n'ont besoin, pour se conduire en ce monde, ni d'expérience, ni de raison, ni de vérité; ce qui n'est pas remettre l'homme dans l'état sauvage ou dans l'état de nature, mais le placer au-dessous des bêtes, qui ont du moins une dose d'expérience, de raison, de science et de vérité, suffisante pour se conserver et pour contenter leurs besoins. Les besoins de l'homme, étant plus variés que ceux des autres animaux, demandent plus d'expérience, des connaissances plus étendues, une raison plus exercée, un plus grand nombre de vérités, sans lesquelles il serait plus malheureux que les bêtes. L'homme ignorant et stupide n'a pas même les ressources que ce qu'on appelle *l'instinct* fournit à des castors.

Ce n'est que par une raison plus cultivée, ou par des connaissances plus vastes, que quelques hommes s'élèvent au-dessus de leurs semblables. Quelle différence prodigieuse la science et les talens de l'esprit ne mettent-ils pas entre les êtres de l'espèce humaine! Les peuples les plus éclairés sont les plus florissans. L'Europe se trouve en état de faire la loi aux autres parties du monde par la supériorité des forces que la science lui donne. Parmi les nations qu'elle renferme, les plus puissantes, les plus actives, les plus industrieuses, sont celles qui jouissent de plus de lumières. Un pays plongé dans l'ignorance est un royaume de ténèbres, dont les habitans sont perpétuellement endormis.

L'homme naît en société, et continue d'y vivre, parce que la société lui est agréable et nécessaire; il n'est aucunement destiné par sa nature à vivre dans les forêts privé des secours de ses semblables: la vie sociale le forme, le modifie, le façonne, parce qu'il y jouit de ses propres expériences et de celles des autres; ces expériences développent sa raison, ou lui apprennent à distinguer le bien du mal. Déclamer contre la raison humaine et contre la science, c'est assurer que l'homme n'a nullement besoin de distinguer ce qui peut le conserver de ce qui peut le détruire, ce qui peut lui plaire de ce qui peut lui déplaire. L'homme *naturel*, fabriqué par l'éloquent sophiste à qui l'on répond ici, serait un malheureux enfant qui n'aurait aucune ressource ni pour se procurer le bien-être ni pour éviter les maux dont il serait à tout moment menacé. Est-ce donc dans l'ignorance et la stupidité qu'il faut chercher des

remèdes à la corruption, toujours enfantée par l'inexpérience et le délire (1)?

Une tradition très-peu sensée fait croire à presque tous les peuples que leurs ancêtres grossiers ont dû jouir, dans des temps éloignés, d'un bien-être inconnu de leurs descendans. De là la fable de *l'âge d'or*, que l'on place toujours près du berceau des nations, c'est-à-dire à des époques où les hommes, privés de toutes connaissances et ressources, ignorant même l'agriculture, vivaient comme les bêtes, et se nourrissaient de racines et de glands. Il est bien difficile de croire que ces hommes, si dépourvus des moyens de satisfaire leurs besoins naturels, aient été ou plus sages ou plus heureux que nous. S'ils n'avaient point de luxe, ils manquaient souvent de tout; s'ils n'avaient point de procès, ils se battaient et s'égorgeaient sans cesse pour la moindre dispute.

L'ignorance du mieux est, suivant un ancien, *la cause de toutes les fautes*. La vie sociale, en éclairant l'homme, lui fournit des secours et lui découvre les motifs qui l'engagent à contenir ses passions; plus il a de lumières, plus il connaît ses véritables intérêts, toujours liés à ceux de ses semblables; il n'est méchant que parce qu'il ignore ou parce qu'il perd de vue la façon dont il doit se

(1) Dacier, dans sa comparaison de Pyrrhus et de Marius, dit avec raison : « On ne hait point impunément les muses; Marius fut » comme les terres fortes qui, demeurant sans culture, produisent » plus de mauvaises herbes que de bonnes. » Voyez sa traduction des Vies des hommes illustres de Plutarque, tome 4, page 205, édit. Amst. 1734.

conduire avec ses associés. Les princes, les grands, les riches, ne font tant de mal sur la terre que parce qu'ils ne sont point éclairés. Quelques nations sont malheureuses et sans mœurs, non parce qu'elles sont trop savantes, mais parce que ceux qui devraient les rendre sages ne veulent pas qu'on les éclaire, afin de pouvoir les conduire à la ruine.

Montaigne, conforme en cela aux idées des détracteurs de la science, dit qu'*il faut nous abestir pour nous assagir, et nous éblouir pour nous guider* (1). Il nous fait remarquer dans l'ancienne Rome la plus grande ignorance et les plus hautes vertus : mais quelles pouvaient être les vertus d'un peuple injuste et barbare, dont les cruelles mains se baignaient continuellement dans le sang ; d'un peuple qui, sous prétexte d'amour pour la patrie, se permettait toutes sortes de crimes ? La modération et le désintéressement d'un Curius, la continence d'un Scipion, et quelques vertus particulières, peuvent-elles contre-balancer les horreurs dont une république de brigands affligea l'univers, et les forfaits qui par la suite la détruisirent elle-même ? On nous dira que Rome plus éclairée ne devint que plus méchante ; mais nous répondrons que les armes faibles de la philosophie romaine ne purent jamais combattre avec succès les vices introduits par le luxe, ni faire disparaître la sombre férocité qui toujours caractérisa le peuple romain : cette philosophie, souvent farouche et rebutante, n'était guère propre à lui

---

(1) Voyez *Essais*, liv. 2, chap. 12, page 268.

donner des mœurs plus douces, surtout sous l'empire des tyrans, qui achevèrent de tout détruire (1).

Ce n'est pas de l'ignorance, ou de la rupture de l'association humaine que nous devons attendre la félicité des peuples; c'est au contraire de l'accroissement de leurs lumières, de leur raison plus cultivée, de leur expérience, de leur science, que nous pouvons attendre le perfectionnement de la vie sociale et la réforme de tant d'institutions nuisibles, d'usages insensés, de préjugés puérils et de folles vanités, qui s'opposent au bonheur des hommes. Cette réforme désirable ne peut être que l'ouvrage du temps, qui peu à peu guérit les hommes des folies de leur enfance pour les conduire à la maturité; les efforts redoublés de l'esprit humain sont faits pour combattre les erreurs et pour dissiper les nuages qui ont empêché jusqu'ici les souverains et les peuples de donner une attention sérieuse aux objets les plus intéressans pour eux.

Quelques penseurs découragés nous diront peut-être qu'il est inutile de se flatter d'éclairer tout un peuple, et que la philosophie ni les principes de la morale ne sont pas à la portée du vulgaire. Nous répondrons que, pour rendre une nation raisonnable, il n'est pas besoin que tous les citoyens soient des

(1) Il est évident que la philosophie enthousiaste et fanatique des stoïciens était celle qui convenait le mieux à des hommes qui vivaient sous des Tibère, des Néron, des Domitien, etc. Il fallait y apprendre à se passer de tout, et à tout souffrir (*abstine et sustine*). Il fallait à force d'imagination se roidir contre les dangers dont on était entouré. Il fallait s'isoler, et se concentrer en soi-même. Telle est la philosophie qui convient sous tout mauvais gouvernement.

savans ou de profonds philosophes ; il suffit qu'elle soit gouvernée par des gens de bien. *Les peuples*, suivant Platon, *seront heureux quand ils seront gouvernés par des sages.* Toutes les sciences sont au-dessus de la capacité du vulgaire ; elles lui sont pourtant utiles ; et les hommes les plus grossiers font journellement usage des principes et des règles dont la découverte n'est due qu'aux plus grands efforts du génie. Démocrite fut, dit-on, l'inventeur de la voûte; cependant nous voyons aujourd'hui des voûtes construites suivant les règles par de simples manœuvres. Il faut du génie pour inventer et découvrir ; mais il ne faut que du bon sens pour profiter des découvertes qui ont le plus coûté. Les principes de la sagesse sont difficiles à découvrir ; mais tout gouvernement bien intentionné peut aisément les appliquer.

La science n'est donc pas inutile au peuple même: les sages, les gens de lettres, les savans peuvent être considérés comme des citoyens destinés à former les esprits, à faciliter les travaux, à combattre les erreurs. Le génie le plus merveilleux peut s'égarer sans doute; mais c'est aux lumières réunies de tous les êtres pensans qu'il appartient d'apprécier, de rectifier, de perfectionner les idées que chacun offre au public. Les vérités les plus intéressantes pour la félicité générale sont difficiles à trouver, et ne peuvent être que le fruit tardif des recherches des hommes. Tout écrivain doit être clair, sincère, véridique ; c'est au public honnête, impartial, éclairé, qu'il appartient de juger ses idées : des auteurs frivoles confondent communément un vain bruit avec la gloire, et n'obtiennent les suffrages que

de ceux qui leur ressemblent. Les hommes qui pensent, les personnes qui ont de la droiture, de la raison, de la vertu, voilà ceux qu'un auteur véridique reconnaît pour des juges compétens. *La philosophie,* dit Cicéron, *se contente d'un petit nombre de juges ; elle récuse les jugemens de la multitude ; qui lui sont toujours suspects, et à qui elle doit déplaire* (1).

C'est pour les êtres pensans de tous les temps, de toutes les nations, qu'un philosophe doit écrire : celui qui n'écrit que pour escroquer en passant les suffrages du public, la faveur des grands, les applaudissemens de ses contemporains, se rend communément l'esclave des opinions régnantes, auxquelles il sacrifie lâchement et sa raison, et ses lumières, et l'intérêt du genre humain. *Il faut de l'audace,* dit Evénus, *pour chercher la sagesse;* il faut de la noblesse, du courage, de la franchise pour l'annoncer aux autres. La vérité seule rend durables les productions de l'esprit ; pour plaire à tous les siècles, il faut une âme exempte de préjugés, dont le règne est variable et de peu de durée. Aristote nous dit que *la plus nécessaire des sciences est de désapprendre le mal.* En un mot, pour éclairer les hommes, il faut une âme forte, un cœur droit et pénétré d'amour pour l'humanité ; il faut de la liberté, de la vertu.

Personne, dit un ancien, *ne voit ce que tu sais ; mais chacun est à portée de voir ce que tu*

---

(1) *Philosophia paucis est contenta judicibus, multitudinem consultò ipsa fugiens, eique ipsi et suspecta et invisa.* Voyez *Tusculan.* 2, cap. 1.

fais. L'homme de lettres doit régler son intérieur, avant de vouloir donner des préceptes aux autres (1). On a très-justement comparé le savant dont les mœurs sont déréglées à un aveugle qui tient un flambeau dont il éclaire les autres sans en être lui-même éclairé : sage et savant devraient être toujours des synonymes. Peut-on en effet se flatter d'être vraiment savant quand on ignore les devoirs qui nous lient aux êtres de notre espèce? *La science*, disait Thalès, *nuit autant à ceux qui ne savent pas s'en servir qu'elle est utile aux autres.* Il ne suffit pas de connaître ses devoirs, si l'on ne prouve pas par ses actions que l'on en est persuadé. Peu de gens sont en état de juger les talens de l'esprit; mais tout le monde est à portée de juger la conduite. Le savant, dans ses écrits, doit se proposer la gloire attachée aux vérités utiles qu'il expose à ses concitoyens; mais ce n'est pas assez de les instruire, il faut encore leur plaire, afin de rendre plus convaincantes les instructions qu'on leur donne.

L'honneur est un ressort essentiel aux gens de lettres. *Les Muses*, dit Hésiode, *sont filles de Jupiter; elles ne doivent jamais oublier la noblesse de leur origine* (2). Que l'homme de lettres se respecte donc

(1) Voyez, dans les Caractéristiques de milord Shaftsbury, deux traités, *le Soliloque* et *l'Avis à un auteur*, qui n'ont pour objet que de former le cœur de ceux qui veulent écrire. Diogène comparait les savans dépourvus de mœurs aux instrumens de musique, qui n'entendent point les airs qu'on y exécute.

(2) Ce poëte dit que Mnémosyne, ou la déesse de la mémoire, *qui règne sur les hauteurs d'Éleuthère*, c'est-à-dire, dont l'empire est noble et libre, eut les Muses de son commerce avec Jupiter. Par où il indique que les sciences et les arts ne peuvent naître que dans les pays libres. Voyez *Théogonie*, vers 52 et suivans.

lui-même dans ses rivaux. Rien de plus avilissant pour les lettres que ces querelles déshonorantes, ces haines envenimées, ces basses jalousies que l'on voit trop souvent régner entre ceux qui les cultivent. La gloire n'a-t-elle donc pas des faveurs pour tous ses adorateurs ? L'envie n'est-elle pas un aveu formel de faiblesse et d'infériorité ? Que les savans soient émules, mais qu'ils ne soient ni envieux ni jaloux (1) : qu'ils songent surtout que c'est se dégrader que de descendre dans l'arène pour amuser par leurs combats un vulgaire toujours prêt à déprimer des hommes dont il craint la supériorité.

Rien ne fait plus de tort aux lettres et aux sciences que l'arrogance et le ton méprisant que prennent quelquefois ceux qui les cultivent. La réflexion doit leur apprendre que le mépris et la hauteur sont insupportables, et suffisent pour anéantir les sentimens de gratitude et de bienveillance que les talens les plus rares devraient exciter.

L'homme vraiment éclairé doit être juste ; qu'il rende à chacun ce qu'il lui doit ; qu'il montre au rang, à la naissance, au pouvoir, les respects et la déférence que la société leur adjuge ; qu'il honore les grands sans bassesse ; qu'il mérite leur estime par une conduite réservée ; qu'il ne fasse sentir à personne sa supériorité ; qu'il ait de l'indulgence pour l'ignorant et le faible. L'intolérance et l'orgueil ne peuvent que révolter. Chercher à se faire aimer, et

(1) « Le sage, dit Epicure, n'est point jaloux de la sagesse d'un » autre. » *Non commotum iri, si alter altero dicatur fuisse sapientior.* Voyez Diogen. Laert. *de vitis et dogmatibus philosophorum*, lib. 10, sect. 121.

craindre de déplaire, est un devoir qui oblige également tous les membres de la société. Il n'y a point de gloire à blesser, il n'y a point de bassesse à ménager l'amour propre de ceux qui sont à portée de faire beaucoup de bien aux nations.

Les hommes les plus éclairés devraient le mieux connaître leurs véritables intérêts, et par conséquent se distinguer par leur sociabilité, leur humanité envers tout le monde, et leur union entre eux. La discorde, si commune entre les gens de lettres, n'est propre qu'à rendre méprisables des hommes dont le désir de l'estime, de la réputation, de la gloire, doit être le vrai mobile. Le public, souvent injuste, fait communément un crime à tout le corps des fautes ou des écarts de quelques individus ; les vices du philosophe rendent ses leçons suspectes ; on est toujours tenté de regarder comme un charlatan, comme un hypocrite, celui qui ne met point en pratique les préceptes qu'il donne aux autres.

Les talens de l'esprit sont des armes dangereuses entre les mains d'un méchant ; il s'en sert pour blesser et les autres et lui-même. Epictète voulait avec raison que la philosophie fût réservée aux gens de bien : voyant un débauché qui voulait s'y livrer, *à quoi penses-tu ?* lui dit-il ; *songe à rendre ton vase pur avant d'y rien verser*. Les plus grands talens se déshonorent et se prostituent lorsqu'ils sont possédés par des hommes sans mœurs et sans conduite. Aristote disait que l'avantage qu'il avait tiré de la philosophie était de faire, sans être commandé, ce que les autres ne font que par la crainte des lois. La conscience du sage est pour lui un frein

plus puissant que la terreur. « Les gens de bien, » dit Horace, s'abstiennent du mal par l'amour de » la vertu (1), » c'est-à-dire dans la vue d'être contens d'eux-mêmes, de ne pas perdre le droit de s'aimer et d'être aimés des autres.

C'est par des mœurs plus honnêtes, plus sociables, plus décentes, que doivent se distinguer ceux qui par état se destinent à l'instruction des autres. L'habitude de penser, de rentrer en soi-même, de peser les conséquences des choses, devrait évidemment rendre les hommes plus vertueux à proportion qu'ils ont plus de lumières. Qu'un fat, qu'un étourdi, qui jamais n'a réfléchi, se rende incommode ou ridicule par sa vanité et ses impertinences, il ne faut pas s'en étonner; mais la vanité, les petitesses ne sont-elles pas déplacées dans un homme qui ne doit s'annoncer que par l'élévation et la noblesse de sa façon de penser et par la décence de ses mœurs? L'étude doit apprendre à se défier des élans de l'imagination, à résister à ses impulsions fougueuses; elle doit apprendre à raisonner; elle doit faire naître des sentimens plus délicats, plus nobles, plus distingués que dans les âmes vulgaires. L'homme d'esprit, doué d'un tact plus fin que les autres, doit sentir avec plus de promptitude ses devoirs envers ses semblables, ou ce qu'il faut faire pour mériter leur estime et leur affection. Le vrai savant devrait être le plus sociable des hommes.

Ne croyons pas néanmoins que cette sociabilité

---

(1) *Oderunt peccare boni virtutis amore.* HORAT. epist. 16, lib. 1, vers. 52.

doive entraîner l'homme de lettres à chaque instant dans le tourbillon du monde, qui ne serait propre qu'à le dégoûter du travail et de la méditation. Sans être ni pédant ni farouche, l'homme dont le métier est de penser doit avoir de la dignité, de la réserve dans ses mœurs, et préférer le silence de la retraite aux assemblées bruyantes et dissipées. Le spectacle du monde et son mouvement varié ne doit être pour lui qu'un délassement passager, et non une occupation suivie ; il peut le rendre instructif s'il y puise des idées, des faits, des observations propres à fournir de la pâture à ses réflexions. Il est utile et nécessaire au philosophe, au moraliste, à l'homme de lettres, de voir les hommes de près, de les bien connaître, afin de donner à leurs ouvrages l'urbanité, à leurs peintures la ressemblance, à leurs préceptes les agrémens capables de les faire réussir. Tout écrivain qui ne connaît pas le monde n'en peut parler pertinemment, et n'en présente que des portraits ridicules et chimériques. Mais il ne faut à l'homme de génie que des coups d'œil rapides pour saisir les objets et les peindre avec force : un séjour continuel avec des êtres amollis et légers ferait perdre à ses tableaux les traits mâles et la teinte vigoureuse de la vérité. Les ouvrages dont les auteurs ne se proposent que de plaire aux grands, aux femmes, à un public frivole, ont rarement l'empreinte de l'immortalité.

En général les savans et les gens de lettres ont plus à perdre qu'à gagner dans un commerce trop fréquent avec les gens du monde : s'ils y acquièrent du côté des grâces, de la diction, du *bon ton*, ils

y perdent souvent du côté de la force, de la profondeur, et surtout de la vérité, qui communément paraît trop austère et trop grave à des enfans volages qui ne veulent qu'être amusés, et qui trouvent toute instruction inutile et ennuyeuse. Pour plaire aux gens du mode, l'homme de lettres doit être frivole, badin, superficiel, et ne jamais parler raison.

C'est encore dans le grand monde que l'homme de lettres, ambitieux des vains suffrages d'une foule de personnages vains et légers, contracte l'habitude du faste, de la dépense, de l'arrogance, de la fatuité, du libertinage et des travers qui lui conviennent si peu. Il devient avide, envieux, intrigant, flatteur, pusillanime. Après lui avoir communiqué leurs vices et leurs folies, les gens du monde ne manquent pas de les lui reprocher avec aigreur et de le couvrir de ridicule.

Voilà comment des hommes faits pour instruire se rendent souvent méprisables en voulant plaire et amuser, au lieu de se rendre utiles. Voilà comment les leçons de la sagesse deviennent infructueuses par l'inconduite de ceux qui les débitent aux autres sans savoir s'y conformer eux-mêmes.

Par un préjugé très-commun dans le monde, la mauvaise conduite des savans rejaillit sur leur doctrine; celle-ci est rejetée lorsque les mœurs de celui qui l'enseigne ne s'y trouvent pas conformes. Il y a loin, comme on dit, du cœur à l'esprit; un homme peut raisonner très-juste et se conduire très-mal. « Lés » mœurs des philosophes, dit Sénèque, ne sont » pas conformes à leurs préceptes; ils ne vivent pas » comme ils enseignent, mais ils enseignent comme

il faut vivre. » Ainsi ne vivons pas avec l'homme dont le cœur est mauvais ; lisons ses ouvrages quand nous y trouverons des instructions utiles ; rejetons et l'homme et ses ouvrages quand ils seront dangereux. « Un homme de bonnes mœurs, dit Montaigne, peut » avoir des opinions fausses ; et un méchant peut » prescher la vérité, voire celui qui ne la croit pas. » C'est sans doute une belle harmonie quand le faire » et le dire vont ensemble (1). »

Le vrai savant, dont la conduite est sage, jouira d'une somme de bonheur plus grande que les autres hommes : toujours assuré de trouver en lui-même et dans la méditation des moyens de s'occuper agréablement, il sera peu sensible aux passions, aux fantaisies, aux vanités qui tourmentent les êtres frivoles dont le monde est rempli ; satisfait des plaisirs tranquilles du cabinet, et des richesses que l'étude rassemble dans son sein, il peut à volonté se procurer des jouissances inconnues de la grandeur ignorante et superbe ou de l'épaisse opulence. L'ambition, la cupidité, les voluptés, la débauche, ne toucheront point celui qui se suffit, et qui, comme Bias, porte ses richesses en lui-même. *A la vérité,* dit Epicure, *le sage est sujet aux passions, mais leur impétuosité ne peut rien contre sa vertu* (2).

S'orner l'esprit, c'est acquérir par l'étude un ample fonds d'idées que l'on peut à chaque instant contempler à son gré. La retraite, si pénible pour les hommes

(1) *Essais*, liv. 2, chap. 31.

(2) *Perturbationibus obnoxium quidem fore, sed nullo indè ad sapientiam impedimento.* Voyez Diog. Laert. *de vit. et dogm. philosoph.* 117, lib. 10.

dissipés, fait les délices de l'homme de lettres, qui, semblable à l'avare, augmente en secret son trésor à tout moment; le tumulte du monde lui déplaît; le vrai savant n'a qu'à perdre dans le commerce des êtres qu'il y rencontre. Ses livres, ses réflexions, la conversation de ses pairs, suffisent au bonheur de celui qui s'est exercé l'esprit; il jouit à chaque instant de la contemplation des richesses que chaque jour il dépose dans sa tête; sans sortir de lui-même il considère le spectacle varié de la nature, le jeu des passions et des actions des hommes, le tableau des vicissitudes de ce monde, les révolutions continuelles auxquelles les choses humaines sont exposées; il possède des biens que ni l'injustice de la tyrannie ni les caprices de la fortune ne peuvent lui enlever. L'étude procure à l'homme qui pense une satisfaction douce que l'on peut comparer à celle de la bonne conscience; elle le met toujours en état de rentrer avec plaisir en lui-même et de se passer des vains amusemens, si nécessaires aux personnes qui ne peuvent converser avec elles-mêmes.

Cependant n'en croyons pas les maximes outrées d'une philosophie sauvage qui défendrait à l'homme de lettres de songer à sa fortune. N'écoutons pas les déclamations des cyniques qui font un devoir au sage de renoncer aux richesses, sous prétexte que ce sont des biens trompeurs et périssables. L'aisance acquise par la science et les talens ne peut être blâmée (1); l'homme sensé doit éviter l'indigence qui,

---

(1) *Quæstum facturum, sed ex sapientiâ solâ.....* Voyez Diog. Laert. ut suprà, sect. 121.

le mettant dans une trop grande dépendance, l'exposerait souvent à se déshonorer par des bassesses. La vraie sagesse ne consiste pas dans un mépris farouche pour ce que les hommes estiment et révèrent ; elle consiste à ne s'y point attacher trop fortement, et à conserver une constance qui fasse soutenir avec moins de peine les rigueurs de la fortune. La singularité, la négligence, la saleté, l'impolitesse, l'indécence, n'annoncent point un philosophe, mais un fanatique, un insensé, un esprit faible qui est la dupe de sa propre vanité, ou un hypocrite qui veut tromper les autres par une grandeur d'âme simulée.

Si l'utilité sociale est le fondement de la considération due aux talens de l'esprit, le savant doit se proposer de mériter les suffrages de ses concitoyens par des travaux dont il résulte des avantages réels pour la société. C'est en instruisant ou en amusant que l'homme de lettres peut se rendre cher et parvenir à la réputation qu'il désire.

« Rien n'est plus doux, dit Cicéron, que d'instruire et de former les esprits. » L'homme éclairé, l'homme de génie, exercent dans le monde une autorité qui, fondée sur la vérité, devient irrésistible (1). Suivant Plutarque, le philosophe Ménédème comparait les gens de lettres qui se livrent à des études inutiles ou frivoles aux amans de Pénélope, qui, ne pouvant épouser la maîtresse, se livraient à la débauche avec les suivantes. « C'est

(1) Le fameux Swift dit quelque part « qu'il ne paraît guère » dans un siècle que cinq ou six hommes de génie ; mais que, s'ils » réunissaient leurs forces diverses, le monde ne pourrait pas leur » résister. » Voyez *the Adventurer*, tome 1, page 234.

» ainsi, disait-il, que ceux qui n'ont pas la force » d'atteindre à la philosophie se consument de tra- » vail sur des objets futiles et peu dignes de lui être » comparés. » Dans les nations corrompues et soumises au despotisme, l'esprit est obligé de se porter sur des objets frivoles, et le génie ne s'exerce que sur des bagatelles. *La gloire*, dit Phèdre, *est une folie, si nous croyons la trouver dans ce qui n'est point utile* (1).

Les opinions souvent nuisibles et fausses, ainsi que les mauvaises mœurs établies dans la société, contribuent quelquefois à pervertir les gens de lettres, et tournent leurs esprits vers des objets inutiles ou dangereux. C'est ainsi que la dépravation publique fait éclore des productions obscènes et lubriques qui procurent à leurs auteurs une célébrité malheureuse, faite pour les dégrader aux yeux des honnêtes gens. N'est-ce pas se rendre bien coupable que d'employer ses talens à la corruption de la jeunesse, à la propagation du vice? Quels reproches ne devrait pas se faire un écrivain dont les ouvrages séduisans sont de nature à faire germer des passions funestes jusque dans la postérité la plus reculée! combien est odieuse une immortalité que l'on prétend acquérir par un empoisonnement perpétué du cœur humain!

La morale et l'équité ne permettent pas non plus de placer parmi les savans et les gens de lettres ces critiques impudens, de mauvaise foi, armés par une basse jalousie, qui semblent déclarer la guerre aux

---

(1) *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.* PHÆD. fab. 17, lib. 3, vers. 32.

grands talens, qui déchirent les savans distingués, et les immolent à la risée d'un public envieux et malin que le mérite offusque. Des écrivains de cet affreux caractère ne peuvent être regardés que comme des ennemis des sciences, des lettres, des progrès de l'esprit humain. Ce sont de vils complices de l'ignorance jalouse, de l'imposture inquiète, de la tyrannie alarmée, qui, pour dominer sur la terre, voudraient y faire régner une nuit éternelle (1). Est-il une occupation plus infâme que celle d'amuser le public aux dépens des citoyens qui l'éclairent, qui le servent utilement, qui méritent toute sa reconnaissance? Pour être vraiment utile, la critique doit être juste, instructive, polie; jamais il ne lui est permis de dégénérer en une satire offensante et personnelle.

Les amusemens que l'homme de lettres procure doivent être intéressans et contribuer sans cesse à la félicité publique: ceux qui n'ont pour objet que de charmer les ennuis de quelques êtres légers, de flatter les vices du *bon ton*, d'exciter à la débauche, de favoriser les mauvaises mœurs, d'encenser la tyrannie, ne méritent que l'indignation et le mépris. Pour être en droit de prétendre à une estime fondée, les différentes classes de la république des lettres devraient, par des routes diverses, tendre invariablement à l'utilité générale; c'est sur les droits de la vérité, et sur les avantages qu'elle fournit aux hommes, que la considération des gens de lettres peut être solidement établie.

---

(1) ..... *Immensi fruitur caligine mundi.* STAT. *Thebaïd.* lib. 3.

La poésie, qui se propose de plaire par ses images, au lieu de nous peindre des passions efféminées, des amours méprisables, devrait intéresser l'imagination des hommes pour la vérité en l'ornant des couleurs les plus capables de toucher.

La tragédie, pour être utile, doit inspirer de la frayeur pour les crimes des rois, dont les passions déchaînées produisent si souvent des catastrophes aussi cruelles que terribles : elle devrait faire trembler les tyrans, et rendre chères aux citoyens la liberté et la vertu, sans lesquelles nulle société ne peut être heureuse et florissante.

La satire, tant de fois employée pour immoler à la malignité publique des citoyens qui ne sont qu'à plaindre, devrait épargner les personnes, et faire rougir le vice des désordres et des travers dont il se rend coupable. La satire générale est utile et louable; la satire personnelle est inhumaine et punissable.

La comédie, destinée à faire sentir aux hommes le ridicule de leurs vices, de leurs défauts, de leurs travers, ne devrait jamais se permettre de les faire rire aux dépens de la raison, de la décence et des mœurs, pour lesquelles tout devrait inspirer le respect le plus profond (1).

Les romans, qui trop communément ne servent qu'à faire germer et nourrir dans de jeunes cœurs

(1) On pourrait appliquer aux auteurs qui abusent de leurs talens la malédiction de Démocrite qui s'écriait : *Malheur à vous qui des grâces pudiques et vierges n'avez su faire que de viles prostituées.* Combien de pièces de théâtre qui renferment des leçons de corruption que des gouvernemens permettent qu'on donne publiquement à la jeunesse!

des passions dangereuses, devraient au contraire mettre la jeunesse imprudente en garde contre des faiblesses capables d'influer sur le bonheur de la vie.

L'éloquence, dont trop souvent on abuse pour tromper et séduire, dans la bouche de l'homme de bien ne doit servir qu'à persuader la vérité, qu'à échauffer les cœurs des hommes de l'enthousiasme du bien public et des vertus sociables, qu'à leur inspirer de l'horreur pour le mal et du mépris pour les objets qui les détournent du chemin de la félicité.

Mais, dans un monde occupé de futilités, la sagesse, la morale, la philosophie, la vertu même, deviennent souvent ridicules aux yeux d'une foule de beaux esprits : accoutumés à confirmer le public dans ses folies habituelles, ils semblent craindre les approches du règne de la raison. On pourrait comparer leur conduite à celle de ces femmes de mauvaise vie que l'on voit se désoler lorsque les dupes qu'elles amusaient autrefois commencent à songer à leurs affaires, et renoncent à leurs folies pour prendre une conduite plus sensée. Les nations sont inondées de productions qui rarement ont pour objet les intérêts de l'homme. Emportés communément par l'imagination, les gens d'esprit dédaignent les études profondes qui ne peuvent être que les fruits lents de la réflexion. Rien ne s'oppose plus aux progrès du *bon esprit* que le *bel esprit :* la raison est souvent aux prises avec ceux qui pourraient le mieux seconder ses efforts. D'un autre côté la république des lettres s'avilit quelquefois aux yeux des gens du monde par la conduite peu raisonnée de quelques-uns

de ses membres qui semblent prendre à tâche de persuader au public que la science et les talens sont incompatibles avec la bonté du cœur et le sang froid de la raison.

Ainsi que les états libres, la république des lettres est souvent divisée en factions qui l'affaiblissent et l'exposent au mépris de ceux dont elle devrait se faire respecter. Que peuvent penser les grands, les gens du monde, quand ils voient les gens de lettres maladroitement occupés à se dénigrer les uns les autres, et à contrarier les efforts de la raison lorsqu'elle tâche de détromper les hommes de leurs folies? Tandis que le philosophe présentera des principes évidens, un bel esprit déclamera contre la vérité qui lui paraît trop triste, contre la morale qu'il traite de lugubre, contre la sagesse qu'il trouve trop sévère : un autre exagérera l'incertitude de nos connaissances, et consolera la sottise en l'assurant que les meilleurs esprits n'en savent pas plus que les autres : d'autres enfin jetteront du ridicule sur les découvertes les plus utiles; les ouvrages profonds seront regardés comme ténébreux, comme les productions d'une métaphysique obscure et de quelques cerveaux creux. Enfin les vérités les plus intéressantes demeureront ensevelies dans l'oubli, si elles ne sont accompagnées des charmes du style, et le plus souvent d'un faux brillant, auquel le vulgaire attache le plus grand prix.

Les ornemens du style ne doivent point être négligés; les grâces sont propres à rendre la vérité plus touchante; mais ces ornemens sont la forme qui doit céder au fond. Le savant qui a profondément pensé

n'a pas toujours le talent de bien écrire; de même que celui qui possède ce talent si vanté n'a pas toujours péniblement médité. Quoi qu'il en soit, recevons le vrai avec reconnaissance, de quelque façon qu'il nous soit présenté, et souvenons-nous que le mépris de la vérité est le caractère distinctif des imposteurs, des charlatans, des ignorans et surtout des tyrans, des ennemis du genre humain, personnages avec lesquels les gens de lettres ne devraient jamais souffrir qu'on les confondît. Ceux d'entre eux qui haïssent et décrient la vérité sont des insensés qui détruisent les fondemens de leur propre gloire; elle ne peut être solidement établie que sur l'utilité et sur la vérité, que tant d'aveugles ont la folie de décrier.

Gémissons de ce désordre, et ne cessons point de répéter que les gens de lettres devraient se distinguer par leur concorde, et s'unir pour concourir aux vues de la morale et de la saine philosophie, dont le but invariable ne peut être que de rendre les hommes meilleurs. Les connaissances et les lumières ne sont rien, si elles ne contribuent au bien-être de la société; la gloire qu'elles obtiennent n'est rien, si elles ne nous procurent une félicité durable. Les sciences sont méprisables lorsqu'elles sont stériles; elles sont détestables quand elles contredisent la vraie morale, qui de toutes les sciences nous intéresse le plus (1). *Il n'y a,* dit Quintilien, *que la sensibilité de*

(1) . . . . *Quod magis ad nos*
Pertinet, ac nescire malum est.

HORAT. sat. 6, lib. 2, vers. 72, 73.

l'âme qui rende vraiment éloquent et discret (1). Un intérêt tendre pour l'humanité doit animer les gens de lettres : c'est l'homme qu'ils doivent éclairer, attendrir sur son propre sort, échauffer pour la vertu; parce que la vertu seule peut bannir les malheurs dont il est la victime, et le mettre en possession du bonheur vers lequel il ne cesse de soupirer. *L'étude,* selon Pope, *la plus importante pour l'homme, c'est l'homme.*

L'amour de la gloire, le désir de plaire et d'être estimé des gens de bien, sont et doivent être les grands mobiles des gens de lettres et des savans : leur faire un crime d'aimer la gloire et de courir après la renommée, c'est leur reprocher de ne point agir sans motifs. Rien de plus louable que de vouloir se faire considérer par des talens vraiment capables de contribuer au bien de tous. Mais l'homme de lettres manque son but dès qu'il n'est point utile; il ne peut être utile, s'il ne présente pas aux hommes des vérités dignes de les intéresser. Des riens brillans, des productions agréables, des ouvrages éphémères, peuvent avoir des succès momentanés; une réputation factice, conservée par des cabales, des intrigues, des menées, des bassesses, des complaisances, peut durer quelque temps; mais la gloire solide, la considération permanente, l'immortalité, ne sont réservées qu'aux ouvrages dont le genre humain recueille en tout temps les fruits délicieux. Tout homme qui dans ses écrits ne cherche qu'à plaire à son siècle,

(1) *Pectus est quod disertos facit, et vis mentis.* QUINTILIAN. *institut. orator.* lib. 10, cap. 7, n° 15, edit. Gesner.

ou qui ne songe qu'à sa fortune, fera difficilement passer son nom à la postérité.

Hommes vraiment illustres et respectables quand vous travaillez au bonheur des nations, savans et gens de lettres! qui par des voies diverses cherchez la renommée, songez qu'elle n'est que l'affection et l'estime publique, et que ces sentimens ne sont dus qu'à la vérité, à l'utilité, à la vertu. Que votre conduite apprenne donc à respecter les fonctions honorables que vos talens vous font remplir au milieu de vos concitoyens. Respectez-vous vous-mêmes; souvenez-vous de votre propre dignité; éloignez-vous de la bassesse et de la flatterie qui vous aviliraient aux yeux d'un public jaloux de vos prérogatives. Abjurez entre vous ces querelles déshonorantes qui ne peuvent amuser que la malignité de vos envieux. Unissez-vous pour combattre l'ignorance, les vices et les folies qui désolent la terre et s'opposent à la félicité sociale. Mais, en attaquant les travers et les erreurs des hommes, ménagez leur amour propre, afin de rendre vos leçons plus efficaces; craignez de blesser ceux que vous voulez guérir.

Philosophes! votre fonction sublime est de méditer l'homme, de lui découvrir les replis de son cœur, de lui montrer la vérité, sans laquelle il ne peut obtenir le bonheur. Orateurs! que votre éloquence, nourrie par la philosophie, arrache l'homme à ses erreurs, à ses penchans vicieux, l'attendrisse sur lui-même, et porte dans son cœur la compassion, l'humanité, l'affection qu'il doit à ses semblables. Historiens! servez-vous des recherches du sage et des couleurs de l'éloquence pour nous peindre

avec vigueur et vérité l'intéressant tableau des vicissitudes humaines. Poètes! empruntez les lumières de la sagesse, la force de l'éloquence, les leçons de l'histoire, pour orner la vérité des charmes dont l'imagination est capable de l'embellir. Laissez là ces chants frivoles et dangereux qui trop souvent n'ont eu pour objet que de rendre le vice aimable et d'inspirer du mépris pour la vertu. Érudits et savans! cessez de fouiller une antiquité ténébreuse pour n'y trouver que des choses inutiles aux races présentes. Penseurs! ne vous enfoncez plus dans l'affreux labyrinthe d'une métaphysique tortueuse, dont il ne peut résulter aucun bien pour notre espèce : portez plutôt la subtilité de votre esprit sur des objets conformes à notre nature et que nous puissions saisir. Physiciens, naturalistes, médecins! renoncez aux vaines hypothèses; ne suivez que l'expérience, elle vous fournira des faits dont l'ensemble pourra former un système sûr, vraiment utile au genre humain. Jurisconsultes! abandonnez enfin les sentiers bourbeux de la routine; dégagez-vous des lisières de l'autorité; cherchez dans la nature même de l'homme des lois conformes à son être, vous y trouverez une jurisprudence morale, juste, simple, facile, dont les peuples ont un si grand besoin.

Enfin, quelle que soit la route où vos talens vous jettent, que chacun de vous, ô savans! se propose l'utilité de l'homme, le bien public, les intérêts de la société, le bonheur de l'univers à qui vos leçons sont destinées. Votre but étant le même, que personne ne dédaigne ou ne déprime les travaux de ses associés. Le champ de la science n'est-il pas assez

vaste et fertile pour que chacun de vous puisse y cueillir des lauriers? Bannissez donc, ô hommes utiles! la discorde qui nuirait à vos succès : que vos âmes nobles et généreuses se mettent au-dessus des bassesses de l'envie, des petitesses de la vanité; la jactance et le charlatanisme sont indignes de vous. C'est au public qu'il faut laisser le soin de vous louer. Souvenez-vous que les lettres et les sciences doivent rendre l'homme plus humain, plus doux, plus sociable; et n'oubliez jamais que votre modestie, votre retenue, votre politesse et vos mœurs peuvent seules engager le public à vous pardonner vos talens, vos bienfaits, votre supériorité. En suivant ces maximes, vous mériterez l'amour, l'estime, les suffrages de vos contemporains; et vos travaux utiles feront passer votre gloire à la postérité, qui jouira comme nous de vos travaux immortels.

L'espérance et le désir de l'immortalité que tant de gens ont regardée comme une vaine chimère, une folie, une fumée, sont pourtant des motifs qui ont de tout temps aiguillonné puissamment les hommes de génie : ces passions sont fondées sur l'idée qu'ils se sont faite des droits que leurs travaux leur donneraient sur l'affection, l'estime et la reconnaissance des races futures. N'appelons donc point une chimère ce qui est un bien réel pour celui qui en jouit au-dedans de lui-même à chaque instant de sa durée. La bonne conscience procure à l'homme de bien un bonheur très-véritable et très-solide, quoiqu'il n'en jouisse que par l'imagination qui lui montre ses droits à l'affection des autres hommes. L'idée de

l'immortalité n'est une chimère que pour ceux qui n'ont ni le courage ni le droit d'y prétendre.

L'affection et les louanges de la postérité sont des dettes qu'elle acquitte souvent pour ses injustes pères; elle ne peut en priver ceux qui ont procuré de grands avantages, de grands plaisirs, de grandes vérités au genre humain. Par un privilége spécial attaché aux gens de lettres, l'écrivain distingué conserve tous ses droits au-delà même du trépas. Un ouvrage vraiment utile ou agréable est un bienfait perpétuel; il oblige les races les plus éloignées. La mort, qui plonge souvent dans un oubli total tant de personnages superbes, ne détruit pas les rapports de l'homme de génie avec le genre humain, et n'anéantit point nos devoirs envers celui qui a daigné nous instruire ou nous amuser. Ne serions-nous pas injustes, ingrats, insensés, si nous refusions de chérir la mémoire de ceux qui chaque jour nous procurent d'heureux momens?

Il subsiste encore un commerce tendre entre nous et les sages de l'antiquité. Nous lisons avec reconnaissance les ouvrages immortels des Homère, des Cicéron, des Virgile, des Sénèque; nous leur payons fidèlement le tribut qu'ils ont dû se flatter d'obtenir de nous. Indépendamment du plaisir et du profit que nous retirons des écrits de ces illustres morts, l'intérêt actuel et permanent des nations veut que nous rendions des hommages aux bienfaiteurs du genre humain. C'est encourager les vivans que de louer les morts : quoique leurs cendres froides soient insensibles à nos éloges présens, ils en ont joui pendant leur vie, et ils servent de siècle en siècle à

conserver la flamme du génie, à la transmettre à ceux qui pourront les imiter.

Enfin l'idée de l'immortalité, ou de la reconnaissance future, est faite pour consoler le grand homme de l'ingratitude, de l'injustice, de l'envie de ses contemporains. La conscience d'avoir bien fait le dédommage des louanges qu'on lui refuse; il entend celles de l'avenir, parce qu'il sait que les hommes sont toujours justes pour des bienfaiteurs dont ils ne craignent plus la supériorité.

Après avoir exposé les devoirs des hommes que leurs talens destinent à instruire leurs concitoyens, la morale ne peut pas omettre les devoirs de ceux qui exercent les beaux-arts, dont l'objet est d'agir sur les sens, de les remuer agréablement, d'amuser et de délasser les citoyens de leurs travaux, de porter des idées flatteuses à l'esprit. Il se trouve une affinité marquée entre les lettres et les productions des arts. *La peinture*, dit Horace, *est comme la poésie*. Lorsqu'elle nous montre des actions, ne fait-elle pas la fonction de l'histoire? lorsqu'elle les présente de manière à nous émouvoir vivement, n'agit-elle pas comme l'art oratoire, dont le but est de remuer nos passions?

Ainsi, de même que les gens de lettres, les artistes doivent, dans leurs travaux divers, se proposer un but moral; qu'ils sentent leur pouvoir; qu'ils apprennent à se respecter eux-mêmes; qu'ils se regardent comme des citoyens non-seulement faits pour amuser, mais encore pour instruire; qu'ils aient en vue un objet plus noble et plus grand que de flatter la vanité ou la dépravation de l'opulence; qu'ils éprouvent

la louable ambition d'être utiles aux hommes et de les rendre meilleurs. Pourquoi l'artiste habile, dont les ouvrages font penser, et laissent dans les esprits des traces profondes et durables, ne chercherait-il pas à éclairer en même temps qu'il sait plaire?

Les grands artistes chez les Grecs furent des citoyens considérés. Ils n'étaient point regardés comme de vils mercenaires : nourris dans les écoles de la philosophie, admis à la conversation des savans, ils avaient occasion de méditer leur art, de perfectionner leurs talens, et par là de les porter à ce degré de sublimité qui fait le désespoir des artistes modernes : ceux-ci, trop souvent privés des lumières que procure une éducation soignée, étrangers à l'instruction, peu susceptibles de méditation, sont rarement capables de donner à leurs ouvrages cette noble simplicité, cette énergie, cette vie que l'on admire dans ceux des anciens.

Pour faire de belles choses, l'artiste doit être instruit, doit avoir réfléchi sur son art, doit connaître les objets qu'il se propose d'imiter, enfin doit pressentir les effets qu'il peut produire : sans ces connaissances il ne serait qu'un automate qui travaillerait au hasard; dépourvu de principes, il ne pourrait jamais être sûr de réussir ou de plaire.

C'est sur les cœurs des hommes que l'artiste éclairé doit se proposer d'agir; mais il ne se permettra jamais de les corrompre. Ainsi, au lieu de puiser ses sujets dans une mythologie souvent lascive et criminelle, au lieu de nous représenter sans cesse les amours d'une foule de divinités, de nymphes, de

satyres impudiques, un peintre plus décent et plus moral nous retracera quelques traits mémorables de grandeur d'âme, de bonté, de justice, d'amour pour la patrie, que lui fournit l'histoire, et dont il saisira les côtés les plus frappans. Les productions des arts deviendraient pour nous des leçons, si elles ne nous offraient que des objets capables d'exciter à la vertu; elles feraient alors bien plus d'honneur sans doute soit au pinceau du peintre, soit au ciseau du sculpteur, soit au burin du graveur, que les déréglemens consacrés par la religion impure des Grecs et des Romains, ou que des nudités indécentes que, sans respect pour les mœurs, nous voyons souvent étalées dans les palais ainsi que dans nos carrefours et nos rues. Quels reproches ne devraient pas se faire des artistes qui ne se servent de leurs talens que pour infecter les esprits d'images obscènes, et faire éclore dans les cœurs des passions dangereuses? Comment, dans des nations policées, où les mœurs de la jeunesse devraient être soigneusement garanties, souffre-t-on que tant de causes concourent à les empoisonner!

Mais dans les nations corrompues, les bonnes mœurs ne sont comptées pour rien; des artistes privés eux-mêmes d'éducation, de lumières et de mœurs, ne peuvent plaire à une multitude dépravée qu'en lui présentant des objets conformes à ses goûts pervers.

Dans une société sagement ordonnée, tous les talens se donneraient la main pour exciter et nourrir les dispositions avantageuses au public, et pour étouffer celles dont il peut résulter du désordre et des crimes.

C'est alors que les arts deviendraient vraiment estimables ; ils s'honoreraient bien plus en transmettant à la postérité la reconnaissance publique pour les grands hommes, les vrais bienfaiteurs de la patrie, qu'en lui faisant passer les traits et la mémoire de tant de tyrans odieux, de prétendus héros, de conquérans détestables qu'elle devrait oublier.

Que les artistes apprennent donc à devenir des citoyens utiles ; qu'ils sentent leur dignité ; qu'ils s'associent avec les philosophes, les orateurs, les écrivains illustres ; qu'ils méditent les ressources de l'art, qu'ils les fassent servir au bien public. D'accord avec le poëte, que le musicien, au lieu d'amollir les âmes par les accens efféminés d'une passion rebattue, fasse entendre à ses concitoyens ces sons mâles, cette harmonie jadis si puissante dans la Grèce. Que la musique, par ses modes variés, excite tantôt le courage, la force, la grandeur d'âme; tantôt qu'elle porte la consolation, la pitié, le calme dans nos cœurs; enfin qu'unie à des paroles convenables, elle leur prête une expression plus animée, et les rende capables de faire naître des sentimens agréables conformes au bien de la société.

L'art du musicien montre une analogie très-marquée avec celui de l'orateur et du poëte. Pour rendre les paroles plus expressives et plus fortes, qu'il se pénètre lui-même des sentimens qu'il veut faire passer dans les autres. D'où l'on voit que l'instruction et la réflexion ne lui sont pas moins essentielles qu'aux peintres et aux autres artistes dont nous avons parlé. Faire de la bonne musique, c'est peindre à l'oreille, c'est y exciter des sensations que l'expérience et la

réflexion ont montrées capables de produire des sentimens désirés dans les auditeurs. Un musicien qui n'a pas la connaissance de l'homme et des moyens de le remuer, n'est qu'une pure machine, un instrument sonore.

Ainsi ne soyons point surpris si les grands musiciens sont rares. Beaucoup de gens possèdent les règles de la musique, mais ignorent les moyens de les appliquer. Bien des artistes, à force de travail, sont parvenus à vaincre les plus grandes difficultés, et à s'attirer par là l'admiration du vulgaire; mais cette musique purement mécanique ne suppose que des dispositions naturelles opiniâtrément exercées; elle n'annonce ni génie ni réflexion; elle n'est pas faite pour produire sur les âmes les grands effets que l'on pourrait attendre du musicien qui a senti et médité le pouvoir de son art.

On met encore communément la danse au rang des arts libéraux. Indiquée par la nature des fluides de notre corps, dont les mouvemens sont périodiques, nous la trouvons établie chez tous les peuples de la terre, tant sauvages que policés (1); quelques-uns l'ont consacrée ou divinisée en l'alliant au culte religieux; d'autres religions la proscrivent comme un exercice contraire aux mœurs.

Si nous considérons la danse comme exercice, elle est utile à la santé, elle rend l'homme plus dispos, elle lui enseigne à se mouvoir avec adresse, à

(1) Erophile, musicien grec, a remarqué que le battement des artères avait donné naissance à la mesure musicale. Voyez *Censorinus de die natali*, cum notis Havercamp. pag. 57.

se tenir d'une manière plus ferme, à marcher avec sûreté, à se montrer dans tout son avantage, à se présenter avec grâce, c'est-à-dire, d'une façon qui annonce une éducation cultivée, conforme aux manières adoptées par la société. Sous ce point de vue, la danse ne peut être blâmée; utile pour nous-mêmes, elle nous rend plus agréables aux autres.

Mais la saine morale ne peut porter qu'un jugement défavorable de ces danses qui ne présentent aux yeux que des attitudes indécentes, propres à faire germer dans l'esprit des deux sexes des pensées déshonnêtes, des désirs déréglés. Nous avons déjà fait voir ailleurs les dangers auxquels la jeunesse est trop souvent exposée dans ces assemblées confuses où l'innocence, étourdie par le tumulte, fait de très-fréquens naufrages, où des passions criminelles cherchent et trouvent tant de moyens de se satisfaire. Les danses de ce genre sont des aventures périlleuses, auxquelles des parens vertueux craindront de livrer une jeunesse imprudente; ils sentiront que la raison ne peut les approuver. Conforme en cela aux règles de la morale la plus sévère, la morale de la nature exhortera toujours les hommes à fuir les dangers. D'après la perversité des mœurs établies dans bien des nations, les gens même les plus corrompus seront forcés de convenir que la danse est un écueil auprès duquel la vertu vient souvent échouer.

Concluons de tout ce qui est dit dans ce chapitre que la science est utile et nécessaire aux nations; que ceux qui les instruisent sont des citoyens dignes d'être honorés, chéris, récompensés; que les détracteurs des connaissances humaines, les oppresseurs des

lumières, les contempteurs des lettres sont des insensés qui méconnaissent et les biens qu'elles font aux hommes et les dangers de l'ignorance, qui fut toujours la source des malheurs de la terre. Tout a dû nous prouver que la méditation, la réflexion, l'étude, sont nécessaires, non-seulement dans les sciences et les lettres, mais encore dans les arts. Enfin tout a pu nous convaincre que les savans, les lettrés, les artistes ne doivent jamais perdre de vue la morale et la vertu, dont, pour être vraiment utiles, ils devraient, chacun à sa manière, inculquer les leçons. C'est ainsi qu'en augmentant de jour en jour *la masse* des lumières ou des vérités, ils pourront se flatter de contribuer au bonheur de la vie sociale.

CHAPITRE XI.

Devoirs des commerçans, manufacturiers, artisans et cultivateurs.

TOUTE société est un assemblage d'hommes destinés à concourir, chacun à sa manière, au bien-être et à la conservation du corps dont ils sont membres. Quiconque travaille utilement pour tous ses concitoyens devient dès-lors un homme public, que son pays doit protéger, honorer, favoriser proportionnellement aux avantages que le public en retire.

Cela posé, le commerçant est un membre estimable toutes les fois qu'il remplit dignement les fonctions auxquelles son état le destine. C'est lui qui débarrasse sa patrie des denrées et des productions superflues de la culture, des manufactures, de l'industrie, et qui lui procure en échange les objets, soit agréables, soit nécessaires, dont elle peut manquer. Ainsi le commerçant fait fleurir l'agriculture, qui languirait sans son secours : c'est lui qui, dans les temps de disette, fait venir de l'étranger les subsistances dont l'intempérie des saisons a privé son pays. C'est le commerce qui donne la vie à tous les arts et métiers; il anime l'industrie, et par là il occupe et nourrit une quantité prodigieuse d'hommes, que sans lui leur indigence rendrait à charge aux nations. Combien de bras sont continuellement occupés pour la navigation, destinée à porter les ordres du négociant jusqu'aux extrémités de la terre! ces ordres sont presque toujours plus ponctuellement exécutés

que ceux du despote le plus absolu. Dans les pays les plus lointains des milliers de bras s'empressent à satisfaire ses désirs ; l'Océan gémit sous le poids des navires qui des climats les plus éloignés viennent apporter à ses pieds des richesses et l'abondance à ses concitoyens. Le comptoir du négociant peut être comparé au cabinet d'un prince puissant qui met tout l'univers en mouvement.

Tel est le citoyen respectable que des préjugés gothiques et barbares ont l'impudence de flétrir, au sein même des nations qui ne doivent qu'au commerce leurs richesses et leur splendeur ! Le commerçant pacifique paraît un objet méprisable aux yeux du guerrier stupide, qui ne voit pas que cet homme qu'il dédaigne le vêt, le nourrit, fait subsister son armée. Une profession si utile n'est-elle donc pas plus honorable que l'oisiveté honteuse dans laquelle croupissent tant de nobles campagnards qui n'ont pour toute occupation que la chasse et le triste plaisir de vexer des paysans ? Jusques à quand la vanité des hommes leur fera-t-elle mépriser ceux mêmes dont ils reçoivent chaque jour les services les plus importans ? La considération sera-t-elle toujours exclusivement réservée aux destructeurs des hommes ? ne devrait-elle pas se porter sur ceux qui s'occupent de leur bien-être, de leurs commodités, de leurs besoins ?

Le préjugé dégradant pour le négoce, ainsi que pour les arts, date des temps de barbarie et de férocité, où des sociétés naissantes ne connaissaient pas encore les avantages qu'elles pouvaient retirer du commerce. Aristote nous apprend que dans les

anciennes républiques de la Grèce les marchands étaient exclus des charges de la magistrature. Par l'effet d'une pareille ignorance, les anciens Romains, uniquement occupés de l'agriculture et de la guerre, méprisèrent les marchands et les artisans; mais enfin le temps et les besoins désabusèrent peu à peu les Grecs et les Romains de cette opinion ridicule; et les personnes les plus distinguées de l'état ne rougirent plus d'exercer une profession lucrative pour elles-mêmes et très-avantageuse à la patrie.

Lorsque des essaims de nations guerrières eurent partagé entre elles le vaste empire des Romains, le préjugé, qui toujours accompagne l'ignorance, vint de nouveau dégrader le commerce. L'Europe fut pendant des siècles plongée dans d'épaisses ténèbres et dans des guerres continuelles. Les peuples, asservis par des soldats licencieux, n'eurent aucune communication les uns avec les autres. Le commerce, qui ne peut fleurir sans liberté, fut exercé par des juifs, des usuriers qui se virent continuellement en butte à l'avarice d'une foule de tyrans : ainsi le négoce tomba dans des mains méprisables; des malheureux, attirés par l'appât d'un gain démesuré, pouvaient seuls entreprendre de le faire malgré tous les dangers dont ils étaient environnés. Telle est sans doute l'origine de l'injuste mépris que tant de nobles orgueilleux montrent encore pour une profession devenue très-digne de la considération publique.

Cependant quelques républiques, usant de leur liberté, firent le commerce avec succès et parvinrent par son moyen à un degré de puissance et de richesse

qui causa la jalousie des autres peuples. Venise, Gênes, Florence, apprirent à toute l'Europe les effets que pouvait produire le négoce ; des princes le favorisèrent ; un nouveau monde fut découvert ; ses richesses irritèrent la cupidité d'un grand nombre de nations ; l'indifférence qu'elles avaient jusque-là témoignée pour le commerce se convertit en un enthousiasme universel, et bientôt elles ne combattirent que pour s'arracher les unes aux autres quelques branches de commerce.

Voilà comment les passions et les folies des hommes les portent aux extrêmes. Tout fut sacrifié à la fureur du commerce ; en sa faveur l'agriculture fut négligée ; des royaumes furent dépeuplés pour former des colonies dans des contrées lointaines ; des torrens de richesses vinrent inonder l'Europe sans la rendre plus heureuse ; elles amenèrent le luxe et tous les vices qu'il entraîne à sa suite, et ce luxe travailla sourdement à la destruction des états qu'une avidité sans bornes avait trop enrichis.

Le commerce, pour être utile, doit connaître des bornes, et ne point nuire aux branches de l'administration. Rien de plus contraire au bien général que la passion de s'enrichir changée en épidémie. On voit quelquefois des nations, saisies de ce délire, négliger en sa faveur les objets les plus importans, recevoir leur principale impulsion de quelques marchands insatiables, se jeter, pour leur complaire, dans des guerres ruineuses, interminables, contracter des dettes immenses pour les soutenir, et gémir ensuite pendant long-temps de leurs plus éclatans succès. Telle est, ô Bretons ! la cause de vos

malheurs, de la misère que vous éprouvez malgré les richesses des deux mondes qui viennent sans interruption se rendre dans vos ports; chez vous quelques négocians décident du sort de l'état, font entreprendre à tout moment des guerres insensées; tandis qu'ils s'enrichissent, des impôts énormes accablent les autres citoyens, et la nation épuisée se trouve dans la plus grande détresse. L'opulence de quelques individus ne prouve rien moins que l'opulence et l'aisance de l'état. Les dorures d'un palais ne l'empêcheront pas de tomber en ruine.

Le commerçant devrait chérir la paix, et lui sacrifier sa propre avidité : il est un très-mauvais citoyen dès qu'il immole la félicité générale à ses vils intérêts. Un gouvernement sage, toujours guidé par la morale, doit contenir la passion des richesses, qui finit toujours par n'avoir plus de bornes : il ne doit pas permettre qu'elle s'exerce aux dépens du cultivateur et du propriétaire, dont le négociant n'est fait que pour encourager les travaux. C'est l'intérêt du cultivateur qui constitue le véritable intérêt de l'état; c'est lui que le législateur doit consulter préférablement à l'avarice de quelques marchands, ou aux fantaisies indiscrètes de quelques opulens, qui jamais ne constituent la portion la plus nombreuse de la société. Enfin tout nous prouve que la cupidité de l'homme doit être réprimée; dès qu'on lui lâche la bride, elle anéantit les mœurs et la vertu. Les mœurs sont bien plus essentielles au bonheur d'une nation que des richesses qui rarement contribuent à sa force réelle, à son bien-être durable. Rome encore pauvre vint à bout de l'opulente Carthage.

La passion désordonnée de s'enrichir, devenue générale chez un peuple, y détruit communément le ressort de l'honneur pour mettre en sa place un esprit mercantile, un amour sordide du gain, directement opposé à tout sentiment noble et généreux. Possédé de cet esprit, le marchand ne rougit plus de rien dès qu'il peut en résulter du profit ; il ne connaît plus de patrie ; il fera, s'il y trouve quelque avantage, le commerce le plus contraire aux intérêts de sa nation ; enfin, accoutumé à regarder l'argent comme son idole, il s'y sacrifiera lui-même. La vénalité n'est que le honteux trafic par lequel on consent à vendre son honneur, sa vertu, sa liberté à celui qui veut les acheter.

Ainsi que tous les excès, le commerce trop étendu finit par se punir lui-même. En augmentant dans un pays la masse des richesses, il augmente nécessairement le prix de toutes les denrées, par conséquent celui de la main-d'œuvre, ou le salaire de l'ouvrier. Dès-lors les manufactures nationales perdent la concurrence avec celles des peuples moins riches qui travaillent à meilleur marché. D'ailleurs c'est le propre des richesses de se concentrer dans les mains d'un petit nombre d'hommes qui ne souffrent pas de la cherté des denrées et marchandises ; mais l'ouvrier, l'artisan, l'homme du peuple, souffrent de cette cherté, et souvent périssent de faim à la porte du riche avare, dont le cœur ne s'attendrit guère sur les besoins du malheureux. L'effet le plus commun de la richesse est d'endurcir le cœur.

Ainsi la politique, toujours d'accord avec la morale, doit mettre un frein à la passion de s'enrichir,

qui, sans cela devient une contagion funeste à l'état. C'est de leur sol que les peuples doivent principalement faire sortir leurs richesses; le commerce est fait pour en échanger le superflu contre les marchandises que ce sol ne peut pas produire. La terre est le fondement physique et moral de toute société. Le négociant est l'agent et le pourvoyeur du cultivateur, du propriétaire de la terre : le fabricant ou le manufacturier façonne les productions de la culture. Tout ordre est renversé si les agens deviennent les arbitres et les maîtres de celui qu'ils doivent servir : les mœurs se perdent quand ces agens le détournent de son travail par le luxe, par de vaines futilités, ou en lui faisant naître des besoins imaginaires qu'il ne peut satisfaire qu'aux dépens de ses mœurs et de son repos.

Le commerce est utile sans doute ; la politique doit le favoriser ; la morale l'approuve ; ceux qui le font sont des hommes utiles : mais il doit avoir des bornes, et ne point s'établir aux dépens des autres branches de l'économie politique. Le commerce n'est vraiment utile que lorsqu'il favorise l'agriculture, fait fleurir les manufactures, produit la population; dès qu'il nuit à ces objets essentiels, son utilité disparaît; il devient une manie funeste quand il ne sert qu'à faire éclore des guerres sanglantes et continuelles ; il est un dangereux poison quand il n'a pour but que d'alimenter le luxe et la vanité des hommes. Le négociant qui exporte les denrées superflues pour rapporter du blé, du vin, des huiles, de la laine ou d'autres denrées qui manquent à son pays, est un citoyen très-utile, et mérite d'être considéré. Celui qui n'apporte à ses concitoyens que des objets

capables d'allumer leurs passions, d'irriter leur vanité jalouse, d'exciter leur folie, est un homme dangereux. Presque tous les vains objets que l'Inde fournit à l'Europe n'ont de mérite que pour le caprice inconstant des femmes et la vanité de quelques hommes sottement dégoûtés des manufactures de leur pays. Les Européans ne se lasseront-ils jamais de sacrifier à des inutilités tant d'hommes et tant de sommes de cet argent qu'ils adorent (1) ? Toutes les futiles richesses que l'Europe va chercher aux extrémités du monde sont-elles comparables aux trésors que l'agriculture pourrait tirer de son sol si elle était encouragée ?

Que dirons-nous de ce commerce affreux qui consiste à trafiquer du sang humain? acheter et vendre des hommes pour les jeter dans le plus dur esclavage, c'est une barbarie qui fait frémir la justice et l'humanité. Mais l'avarice est cruelle de sangfroid; elle réduit le crime en système; elle tâche de le couvrir du prétexte d'un grand intérêt national; et des nations affamées de richesses admettent ses excuses. Peuples avares et féroces ! abandonnez l'Amérique qui n'est pas faite pour vous, si vous ne pouvez la cultiver que par des forfaits odieux.

De pareils excès, si tous les commerçans s'en rendaient coupables, non-seulement autoriseraient à les mépriser, mais encore justifieraient la haine de tous les cœurs honnêtes. Mais distinguons ces affreux

(1) On assure que le commerce des deux Indes coûte chaque année quarante mille hommes à la nation britannique. Le changement seul de climat est une cause de mort pour la plupart des Européans.

négocians de ceux qu'un commerce plus juste, plus légitime rend utiles pour eux-mêmes et pour leur patrie. Ceux-ci, sans faire tort à personne, semblent mettre en commun les biens, les agrémens, les découvertes de tout l'univers. En effet, la navigation et le commerce mettent en société tous les peuples de notre globe, établissent des rapports entre eux, les font jouir réciproquement d'un grand nombre d'avantages, et servent surtout à étendre prodigieusement la sphère des connaissances humaines. Si quelques nations ont cruellement abusé du commerce, et, pour contenter leur avarice irritée, ont porté le carnage et le crime chez des peuples dont ils auraient dû s'attirer l'amitié, n'imputons point ces horreurs au commerce, mais à l'ignorance, à la superstition farouche, qui rendirent en tout temps les hommes aveugles dans leurs passions et cruels sans remords. Les premiers conquérans de l'Amérique furent des brigands, des proscrits, des aventuriers que leurs crimes obligèrent de chercher fortune dans un autre monde, dont ils traitèrent les habitans de la façon que pouvaient faire des voleurs et des assassins.

Le vrai négociant, le commerçant estimable est un homme juste. La probité, la bonne foi, l'amour de l'ordre, l'exactitude scrupuleuse à remplir ses engagemens, sont ses qualités distinctives. Une sage économie règle sa conduite; l'on ne doit pas lui en faire un crime : c'est par elle qu'il peut garantir sa fortune, et souvent celle des autres, contre une infinité d'accidens que l'on ne peut ni prévenir ni prévoir. S'il n'y a qu'un insensé qui puisse légèrement hasarder son propre bien, il n'y a qu'un fripon qui

puisse exposer la fortune des autres par des entreprises peu réfléchies. D'ailleurs le négociant, étant un homme occupé, est communément à couvert des fantaisies, des passions et des vanités dont tant d'autres sont tourmentés. Tout commerçant éclairé est un homme d'honneur, rempli de raison et de prudence : jaloux de conserver l'estime qu'il a droit d'obtenir de ses concitoyens, il veut que sa réputation soit intacte ; il a besoin de la confiance publique : simple dans sa conduite, et grave dans ses mœurs, il s'abstient des dépenses frivoles, du faste et des vices qui le conduiraient à sa ruine. Le négociant qui se livre aux extravagances du luxe finira communément par déranger ses affaires, et ne ménagera pas avec plus de soin celles des imprudens qui lui ont accordé leur confiance. Les faillites si fréquentes, et souvent si impunies, que l'on voit arriver au sein des nations corrompues, annoncent une dépravation criminelle et déshonorante ; ce sont des vols combinés avec la trahison et la perfidie. Le commerçant honnête et sage ne hasarde pas imprudemment son propre bien, et moins encore celui des autres.

Ainsi ne confondons pas le vrai négociant, le commerçant estimable et prudent avec ces hommes vicieux ou légers qui déshonorent une profession respectable : distinguons-le pareillement de cette foule méprisable de trompeurs et de fourbes avides, qui, dépourvus d'éducation, de conscience et d'honneur, croient légitimes et permis tous les moyens de gagner, abusent indignement de la simplicité du public, ne se font aucun scrupule de surfaire et de tromper, soit sur la qualité, soit sur la quantité des marchandises.

Des marchands de cette trempe sont bien coupables; ils répandent sur le commerce un mépris qui ne devrait retomber que sur eux-mêmes.

La saine morale portera le même jugement de ces monopoleurs toujours prêts à profiter des calamités de leurs concitoyens, dont trop souvent ils sont les véritables auteurs. Il faut avoir des cœurs bien endurcis pour jouir tranquillement et sans pudeur d'une fortune acquise par la désolation publique! cette morale ferait en vain des reproches à ces traitans souvent si fiers qui négocient avec les despotes pour acheter le droit d'opprimer la société et de s'engraisser du sang des nations : des hommes de cette espèce sont des bourreaux privilégiés, qui devraient rougir de la source impure d'une opulence fondée sur la ruine de la félicité générale. Il est pourtant des pays où ce trafic honteux n'est point déshonorant. Le financier enrichi par des extorsions est regardé comme un citoyen plus utile à l'état qu'il opprime que le commerçant qui le fait prospérer.

Le vrai négociant, ainsi que le manufacturier, sont des êtres bienfaisans, qui, en s'enrichissant eux-mêmes, donnent de l'activité, de la vie à toute la société, et par là méritent sa protection et son estime: ils font vivre et travailler le pauvre que le financier dépouille et réduit à mendier. Quelle foule innombrable d'artisans de toute espèce les manufactures et le commerce ne mettent-ils pas en mouvement! par eux il s'établit une liaison intime entre tous les membres de la société. En subsistant de son travail, l'artisan contribue sans relâche à la fortune de ceux qui l'emploient, ainsi qu'aux besoins, à la commodité,

aux agrémens, à la vanité même de ces riches ingrats qui le dédaignent en profitant de ses travaux, dont ils ne peuvent se passer un instant.

Rien de plus injuste et de plus bas que la manière insultante dont l'opulence altière regarde ces artisans qui chaque jour contribuent à lui fournir des besoins ou des plaisirs que sa faiblesse ne pourrait lui procurer. Cet artisan avili par la fierté dédaigneuse est pourtant un homme vraiment utile, doué quelquefois de talens rares; et quand il est fidèle dans son travail, il est plus estimable que les fainéans qui le méprisent. Le souverain fastueux qui veut élever des monumens à sa vanité n'a-t-il pas besoin du maçon, du charpentier, du serrurier, et d'une foule d'hommes laborieux, sans lesquels il ne pourrait se satisfaire? Ces artisans divers ne sont-ils pas dignes d'estime, d'affection, de bienveillance, lorsqu'ils montrent du zèle dans leurs fonctions différentes? Le monarque et le noble ne sont-ils pas forcés de recourir au manufacturier, au marchand pour meubler leur palais? Ceux-ci mettent en jeu l'activité d'une foule d'hommes qui du sein de l'indigence contribuent à la magnificence des rois.

L'indigence, quand elle travaille, n'est jamais à mépriser. La pauvreté laborieuse est communément honnête et vertueuse; elle n'est digne de mépris que lorsqu'elle se livre au désœuvrement et aux vices dont trop souvent l'opulence lui donne l'exemple. Ce sont très-fréquemment les injustices et les mépris de la grandeur qui réduisent l'artisan au désespoir et au crime. De combien de forfaits, de vols, d'assassinats ne se rendent pas complices tant de grands qui ont

la cruauté de retenir le salaire de l'industrie laborieuse, du marchand qui les fournit, de l'artisan qui a travaillé fidèlement pour eux, et qu'en récompense, ils condamnent à mourir de faim? Est-ce donc à des hommes de cette espèce qu'il appartient de mépriser d'honnêtes citoyens qui les ont bien servis? L'opprobre et l'ignominie ne devraient-ils pas plutôt tomber sur ces ingrats, assez cruels pour causer la ruine et le désespoir d'un grand nombre d'hommes, qu'ils rendent inutiles ou dangereux pour la société? Le voleur de grand chemin fait périr tout d'un coup celui qui a le malheur de tomber entre ses mains; mais le voleur qui refuse de payer le salaire du pauvre le fait périr d'une mort lente avec sa famille entière.

Les injustes mépris de la grandeur s'étendent, comme on l'a dit ailleurs, jusqu'au premier des arts, jusqu'à celui qui sert de base à la vie sociale : par la plus étrange des folies, le riche méprise et dédaigne le laboureur, le cultivateur, le nourricier des nations, celui sans les travaux duquel il n'y aurait ni moissons, ni bétail, ni manufactures, ni commerce, ni aucun des arts les plus indispensables à la société. N'apprendrez-vous jamais, ô riches stupides, et vous grands insensibles, que c'est à l'agriculture que vous devez vos revenus, vos richesses, votre aisance, vos châteaux, ce luxe même dont l'ivresse vous étourdit? Oui, c'est ce villageois dont les haillons et les manières vous dégoûtent qui couvre vos tables de mets succulens, de vins délicieux : ses brebis fournissent la laine qui vous habille; ses mains cultivent le lin pour vous si nécessaire; sans

lui vous n'auriez pas ces dentelles artistement tissues, auxquelles votre vanité vous fait mettre un si grand prix : et vous avez pourtant l'audace de le mépriser!

La vie champêtre et le travail garantissent communément le cultivateur des vices et de la contagion dont les villes sont infectées : ce sont les injustices, les duretés et les désordres des riches qui corrompent son cœur, et qui souvent altèrent l'innocence de ses mœurs. Les grands se plaignent fréquemment de la malice des paysans ; mais pour l'ordinaire c'est en eux-mêmes que ces hommes pervers devraient en chercher la cause. Perpétuellement *dédaigné*, opprimé, ravagé par la chasse et par des violences sans nombre, le paysan est forcé de haïr son seigneur, qui n'est communément pour lui qu'un tyran incommode. Le malheureux, qu'un travail opiniâtre nourrit à peine, peut-il donc voir sans jalousie l'opulence nager dans l'abondance et le superflu, et rarement touché de la misère du pauvre. Enfin l'éducation si négligée des habitans de la campagne est-elle suffisante pour leur donner la force de résister aux impulsions, aux tentations, aux besoins même qui souvent les sollicitent au mal ? Les paysans ne sont voleurs, braconniers et fripons, que parce que l'opulence les méprise, les maltraite, et leur tend rarement une main secourable.

C'est ainsi que le défaut de reconnaissance, de justice et de bonté dans les riches et les puissans de la terre, anéantit la vertu dans les habitans des champs. Ceux-ci ne connaissent communément leurs supérieurs que par les vexations qu'on leur fait éprouver en leur nom. Si ces superbes seigneurs se

montrent à leurs vassaux, ce n'est que pour les déprimer, les écraser, les fatiguer par leur luxe et leur vanité, les livrer aux outrages de leurs valets insolens. Faut-il être surpris que, d'après une conduite si révoltante, les riches ne trouvent dans les gens de la campagne que des envieux, des rebelles, des ennemis cachés, toujours prêts à se venger des maux qu'on leur a faits?

Tout est lié dans la vie sociale; c'est en rendant les grands meilleurs que l'on pourra corriger les petits. C'est en abolissant des lois gothiques, des priviléges injustes, des coutumes onéreuses, que l'on rappellera les uns et les autres à la vertu. Une bonne éducation surtout doit apprendre aux riches, aux nobles, aux puissans, qu'ils doivent se faire aimer de leurs inférieurs, qu'ils doivent se montrer reconnaissans pour les biens qu'ils en reçoivent: qu'ils ne peuvent s'acquitter envers eux qu'en leur montrant de l'équité, de la bienfaisance, de l'humanité.

Quand les grands de la terre seront imbus de ces maximes, ils cesseront de mépriser des citoyens dont l'existence est nécessaire à leur propre bonheur, et sans lesquels ils ne jouiraient de rien. Ils sentiront ce qu'ils doivent à ces hommes. Ils reconnaîtront que toute profession de laquelle la société recueille des fruits doit être plus estimée que celle qui ne produi aucun bien désirable. Tout leur prouvera que ceux qui par divers moyens travaillent à leur procurer de l'aisance et des agrémens ont droit à leur bienveillance, à leur affabilité. Tout les convaincra que rien n'est plus contraire au but de la société que l'orgueil

et la vanité. Enfin tout leur fera voir que le vice seul déshonore et peut rendre méprisable, et que tout homme qui remplit fidèlement les devoirs de son état estdigne des égards de ses concitoyens.

En se conformant dans leur conduite à des principes si clairement démontrés, les nobles et les opulens trouveront dans leurs inférieurs des dispositions plus favorables, des mœurs plus honnêtes, un attachement plus sincère, moins d'envie ou de malignité; enfin ils obtiendront d'eux ce dévoûment, cette soumission du cœur que n'obtient jamais la crainte. Il n'est point d'hommes assez sauvages pour que la bonté *ne* parvienne pas à les toucher. Par une pente naturelle les hommes sont portés à chérir ceux qu'ils sont accoutumés à respecter. C'est toujours par la faute des grands qu'ils ne sont point aimés de ceux qui leur sont subordonnés. C'est en se rapprochant de ses vassaux qu'un noble deviendrait leur père, s'en ferait obéir et considérer, mériterait leur tendresse, sentiment que la hauteur ou la force ne peuvent point arracher.

Mais depuis long-temps les extravagances et les plaisirs bruyans du luxe ont attiré dans les villes ceux que leur état et leur fortune destinaient à être les protecteurs des habitans de la campagne et les soutiens de l'agriculture : les vassaux sont devenus des étrangers pour leurs seigneurs; ceux-ci, voulant paraître avec faste à la cour et dans la capitale, laissent honteusement dépérir les terres que leur présence pourrait fertiliser. La vie champêtre et sa paisible uniformité sont odieuses à des êtres dont le fracas du vice est devenu l'élément. Le cultivateur n'a plus

d'amis puissans ni de consolateurs dans ses peines. Le fermier est durement renvoyé à des gens d'affaires, que les besoins multipliés du propriétaire rendent impitoyables. Bientôt la culture est abandonnée, ou la terre ne fournit plus que de faibles moissons : les villages désertés ne présentent que des solitudes; et le chef lui-même se trouve endetté ou ruiné, méprisé de ceux mêmes qui ont le plus contribué à déranger sa fortune.

Tel est le sort que trop communément le luxe et la vanité préparent à ceux qu'ils parviennent à séduire. C'est aux champs que le noble serait vraiment respectable et puissant : en demeurant dans ses terres, il conserverait sa fortune et ses mœurs; il se garantirait de l'air contagieux qu'on respire dans les cours; en faisant travailler, il trouverait des moyens d'augmenter son aisance et celle des autres; plaisir plus solide et plus innocent que ceux du vice, que suivent toujours la ruine et le repentir (1). C'est ainsi que tant de riches, qui ne savent que dissiper, sans profit ni pour eux-mêmes ni pour la société, se rendraient des citoyens utiles, chéris de leurs vassaux, dignes d'être considérés.

Ce qui a été dit dans toute cette section, continue à nous prouver de la façon la plus claire que la

---

(1) La loi de Zoroastre met au nombre des plus grandes vertus de *semer les grains avec pureté*, et de *planter des arbres*. En effet, c'est pratiquer la vertu que d'être utile au public. D'après ces principes, défricher des terres, dessécher des marais, faire des chemins, établir des manufactures, etc., en un mot, faire travailler et subsister des hommes, sont des actions plus vertueuses que bien des pratiques auxquelles on attache vulgairement l'idée de vertu. Faire travailler le pauvre est la meilleure des aumônes.

politique ne peut jamais sans danger séparer ses maximes de celles de la morale. Les différens états ne sont que des moyens divers de servir la patrie; la profession la plus noble est celle qui la sert le plus utilement. Dès que l'administration s'écarte de ces principes, tout tombe dans le désordre et la confusion. Un peuple sans probité devient le fléau des autres, et se détruit bientôt lui-même. Un souverain sans justice est la ruine de son empire, et n'exerce jamais qu'une puissance peu sûre. Les grands, les nobles, les magistrats, les prêtres, les riches ne peuvent être justement considérés qu'en *tant qu'ils* se montrent occupés de la félicité publique. Les sciences et les lettres ne méritent notre estime que lorsqu'elles éclairent la société sur les objets qui l'intéressent. Le commerce ne peut fleurir sans bonne foi. Enfin l'agriculture, si nécessaire à la société, exige la protection et les secours des riches et des grands, et dûment encouragée elle devient le soutien des bonnes mœurs.

Qu'est-ce donc qui empêche les citoyens des différentes classes de l'état de concourir fidèlement au but de la vie sociale? C'est l'ignorance, qui fait que chacun d'entre eux ne voit pas assez clairement la liaison de son intérêt personnel avec l'intérêt de tous les autres. C'est une sotte vanité qui, enivrant les grands de folles chimères, leur fait croire que pour être heureux ils n'ont besoin de personne: erreur fatale à laquelle on peut attribuer ces divisions, ces haines et ces mépris réciproques, cette séparation d'intérêts que nous voyons subsister dans presque toutes les sociétés. C'est sur la vanité

des hommes que la morale doit frapper lorsqu'elle voudra les ramener à l'union, si nécessaire à la force, à la félicité des nations. Aucun homme, aucun corps, aucun ordre de l'état n'est en droit de s'estimer qu'en vertu des avantages véritables dont il fait jouir la patrie.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES SECTIONS ET CHAPITRES

DU TOME SECOND.

PRATIQUE DE LA MORALE.

SECTION QUATRIÈME.

MORALE DES PEUPLES, DES SOUVERAINS, DES GRANDS, DES RICHES, etc., OU DEVOIRS DE LA VIE PUBLIQUE ET DES DIFFÉRENS ÉTATS.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

